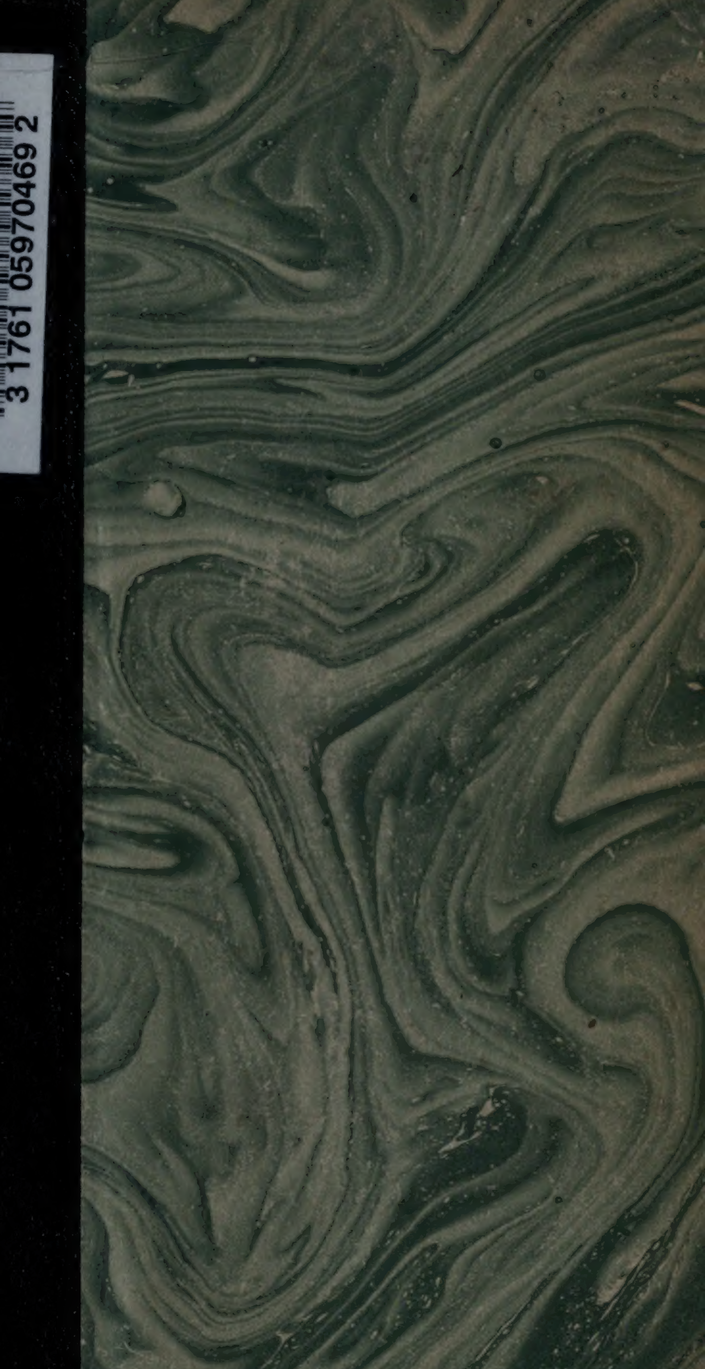
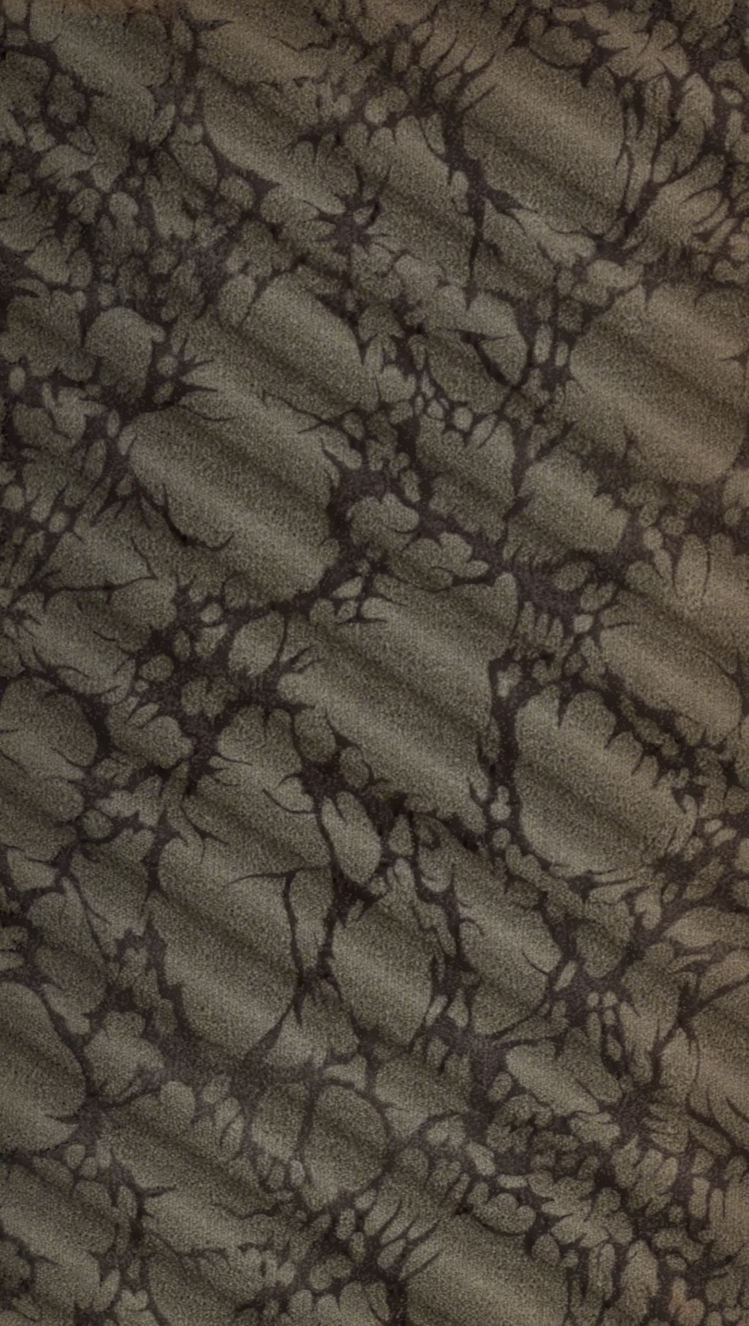










THÉATRE COMPLET

V

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Cinquante exemplaires sur papier de Hollande
numérotés de 1 à 50
et cent cinquante exemplaires sur papier du Marais
numérotés de 51 à 200

OUVRAGES DE HENRY BATAILLE

Chez le même éditeur :

LA TENDRESSE. — L'HOMME A LA ROSE.
VERS PRÉFÉRÉS.

THÉATRE COMPLET

Tome I : LA LÉPREUSE. — L'HOLOCAUSTE.
Tome II : LE MASQUE. — L'ENCHANTEMENT.
Tome III : RÉSURRECTION. — MAMAN COLIBRI.
Tome IV : LA MARCHE NUPTIALE. — POLICHE.

Pour paraître prochainement :

L'ENFANCE ÉTERNELLE, roman autobiographique.

HENRY BATAILLE

THÉATRE COMPLET

V

LA FEMME NUE
LE SCANDALE

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, PARIS

À GEORGES et MARIE ROCHEGROSSE

leur ami

H. B.

LA FEMME NUE

PIÈCE EN QUATRE ACTES

Représentée pour la première fois sur le théâtre de la Renaissance, le 27 février 1908.
Reprise au théâtre de la Porte-Saint-Martin le 5 octobre 1911.
Reprise au théâtre de la Porte-Saint-Martin en mars 1916.
Reprise au théâtre du Vaudeville le 26 octobre 1923.

PERSONNAGES

	Théâtre de la Renaissance février 1908	Théâtre de la Porte-Saint-Martin octobre 1911
	MM.	MM.
Pierre Bernier	L. Guitry.	Pierre Magnier.
Rouchard	A. Dubosc.	Etievant.
Greville	V. Boucher.	Juvenet.
Roussel	Dieudonné.	Angély.
Tabourot	P. Achard.	Doney.
Chaillard	Garnier.	Vonelly.
Maitre Rivet	Collen.	Collen.
Verselle	Paulien.	Adam.
Jaubert	Aussourd.	Blanchard.
Guetin	Bacqué.	Lorrain.
Manon	Moloert.	Jacob.
Sabatier	Ghylin.	Dannequin.
Herdignies	Renez.	Chaperon.
Jean	Berteaux.	Totah.
Prince de Chabran	Armand Bour.	Armand Bour.
Garzin	Léon Noel.	Jean Coquelin.
Rolsini	Andreyor	Jean Ayme.
Lafargue	Larmandie.	Magnard.
Arnheim	Collen.	Collen.
Certin	Laforest.	Person,
Eugène Bernier	Damoris.	Darmion.
Sellier	Berthier.	Chabert.
Dumas	Mathillon.	Dufrène.
Russignol	Renoux.	Mernet.
Viala	Delangle.	Max Real.
Batterain	Chauveau.	Lévy.
Le Représentant du Ministre	Taldy.	Christian.
	Mmes	Mmes
Lolette Cassagne	Berthe Bady.	Berthe Bady.
Princesse Paule de Chabran	Andrée Mégard.	Jane Hading.
Suzon Cassagne	M. Ryter.	Lorsy.
Madame Garzin	Marcelle Jullien.	Léonie Richard.
Madame Certin	Marie Soll.	Dorny.
Nini	Jeanne Desclos.	Stellane.
Isadora Lorenz	Irène Macnyll.	Launier.
Emma	R. Leduc.	C. Darlot.
Mademoiselle Julie	B. Guertet.	Guertet.
Madame Moulzi	M. Billy.	Anita.
François	M. Delangle.	Chentob.

Domestiques et Garçons.

PERSONNAGES

	Théâtre de la Porte-Saint-Martin mars 1916	Théâtre du Vaudeville octobre 1925
	—	—
	MM.	MM.
Pierre Bernier	Louis Gauthier.	Francen.
Rouchard	Marquet.	André Dubosc.
Greville	Gildes.	Jean Silvestre.
Roussel	Ramy.	
Tabourot	Ducray.	
Chaillard	Dorian.	
Maitre Rivet	Collen.	
Verselle	Adam.	
Jaubert	Delorme.	
Guetin	Liézer.	
Manon		
Sabatier		
Herdiguies		
Jean	Andra	
Prince de Chabran	Armand Bour.	Armand Bour.
Garzin	Jean Kemm.	Joffre.
Rolsini	Deloisel.	
Lafargue	Delvar.	
Arnheim	Collen.	
Certin	Person.	
Eugène Bernier		
Sellier	Almette.	André Nicolle.
Dumas		
Russignol	Vermornily.	(MM. Maurice Benard, Lucien Laforest, Menaud, Ronet, Joachim, etc...)
Viala	Totah.	
Batterain	Lévy.	
Le Représentant du Ministre	Syrdey.	
	Mmes	
Lolette Cassagne	Berthe Bady.	Yvonne de Bray.
Princesse Paule de Chabran	Andrée Mégard.	Gabrielle Dorziat.
Suzon Cassagne	Lorsy.	
Madame Garzin	Blémont.	Mady Berry.
Madame Certin	Mazalbo.	
Nini	Coquelet.	Denise Hébert.
Isadora Lorenz	Denise Hébert.	
Emma	Skellane.	Berthe d'Yd.
Mademoiselle Julie	Guertet.	
Madame Moulzi	Anita.	(Mmes Granval, Delys, Selysette Silva, Guerbet, etc...)
François	M. Garcias.	

PRÉFACE

Le titre doit en être pris dans un sens exact et dans le sens métaphorique le plus large, puisqu'il s'agit en l'espèce d'un être qui fut nu sur la table à modèles des peintres comme dans la vie. C'est le nu grave et sacré. Ce titre est même triplement métaphorique, car il faut encore ajouter, à l'inconsciente héroïne, qui traverse ma pièce, cette nudité primitive et originelle d'une âme riche seulement de son instinct, sans autre parure que cette mystérieuse et précaire beauté.

A côté d'elle, vous verrez « les Vêtus », si l'on peut ainsi parler, les êtres enrichis, non seulement de la force sociale, mais de toute les cristallisations séculaires de l'esprit, de toutes les ressources assouplies de la conscience avec, dans leurs mains, les armes habituelles qui leur sont propres, parmi lesquelles le mariage peut être considéré comme la plus forte.

J'ai placé le débat dans le seul milieu social où il devait logiquement se produire, le seul aussi où pouvait se réaliser la triple métaphore, c'est-à-dire chez les artistes. A eux seuls, en effet,

appartient de s'élever, s'ils le veulent, sans encombre jusqu'à la grande morale naturelle. Ce sont vraiment des individualités libres par définition.

Si j'avais conféré à l'un de mes personnages, un vieux peintre, qui a épousé un pauvre être subalterne, la faculté d'exprimer ses idées, il dirait ceci :

« Le devoir de l'artiste est de restituer à la vie toute sa réalité, de rejeter le faux, le factice, conventions et préjugés, pour n'aller qu'à la vérité, car elle seule est la base de tout, la source de notre inspiration comme de notre amour. Je veux la même conception pour l'art et pour l'amour : un code naturel. Aimer la femme de cette manière-là et respecter en elle tout ce qui est vrai, naïf, instinctif et nu, c'est peindre encore là un admirable tableau ! Nous devons aller à la femme nature et à l'amour libre, non point dans le sens reçu de ce mot, mais dans le sens qui veut signifier amour libéré, libéré de tous les préjugés, de toutes les faiblesses et donnant l'exemple à ceux qui n'en ont pas les moyens d'une joie indépendante et robuste. »

Ma pièce pourrait donc être dédiée à la gloire des instinctifs, de ces êtres qui détiennent, dans les profondeurs inconscientes de l'âme, la plus grande beauté du monde moral. Ce sont eux la force la plus belle de la vie.

Et à ce propos, il faudrait restituer à ce mot : Instinct, sa véritable signification. Par une habitude défectueuse on le rabaisse généralement à l'animalité la plus débridée, animalité qui n'est qu'une de ses faces. Par définition c'est la faculté d'accomplir certains actes impulsifs, sans connaissance de leurs fins, et en dépit des éducations

préalables ; mais s'il revêt l'apparence du désir pur, l'instinct s'en distingue aussi par des complexités multiples. Faire de l'instinct, même chez l'animal, une force entièrement aveugle, immuable, est une simple théorie ; on a reconnu qu'il y a un passage perpétuel du réflexe à l'instinct, de l'instinct à l'activité réfléchie : les impulsions instinctives s'enrichissent ou se compliquent suivant les conditions vitales des espèces et de l'individu. L'instinct qui pousse le chien à sauver la vie à son maître participe de l'intuition réfléchie, mais c'est un instinct tout de même. L'amour sous sa forme la plus effective, la plus généreuse, par conséquent la plus opposée à l'instinct de conservation, existe chez les animaux et doit être considérée comme une émanation de l'instinct. La sélection par l'accouplement (c'est-à-dire le mariage lui-même et l'amour dans sa tendance la plus haute) se vérifie dans la nature. Voyez certains couples d'oiseaux et le dépérissement de celui des deux qui survit à l'autre. L'instinct mis au service de nos facultés intuitives, est tout un monde dont les forces sont encore, semble-t-il, indéchiffrées et qui, créant la volonté, a, dans tous nos actes, une participation que nous ne mesurons pas encore. On pourrait, en s'appuyant sur lui, et en le prenant pour base en tirer presque un code primitif et subconscient que nou- appellerions *l'Evangile naturel*, auquel, bien entendu, il ne faudrait pas pour cela se soumettre sans contrôle, car ce serait alors la négation même du progrès et de l'évolution ; — mais nos complexités y trouveraient souvent l'avantage de se retremper et d'être régies selon des fins normales ; nous y retrouverions aussi les sources pures du sentiment et nous y examinerions méthodique-

ment ces forces continues qui s'imposent malgré tout, et avec lesquelles il faudra toujours compter, quoiqu'on puisse dire et faire.

Qui sait si, de la vénération des instincts, ne serait pas dérivée, non une barbarie comme on le croit, mais toute une civilisation morale qui serait parvenue peut-être à un faîte plus élevé que celui où nous sommes parvenus, et par des chemins plus rapides ? L'instinct aurait pu rectifier des directions faussées et néfastes dont le sentiment populaire lui attribue la responsabilité sans contrôle : exemple, la guerre qui passe pour une conséquence dérivée de l'instinct de conservation. La guerre est au contraire dérivée d'une perception acquise, diamétralement opposée à l'instinct de l'espèce. En effet, il n'est pas démontrable que dans la nature les individus d'une même espèce se soient collectivement acharnés à se détruire ; cette aberration est non pas un « barbarisme » mais une notion acquise, fonction même de la civilisation.

N'accumulons pas ici les arguments. Ce retour profitable vers nos origines mentales a d'ailleurs été le rêve utopique de quelques philosophes humanitaires. Sans remonter à ces utopies, il serait bon de consulter, de temps en temps, l'instinct, comme un régulateur des actions humaines ; parties de lui, spiritualisons ces actions, parce que la spiritualité est la fin suprême de la connaissance. L'évolution de la nature obéit incontestablement à un plan dont l'intelligence semble devoir être une des fins suprêmes : l'intelligence est un effet de l'évolution non sa cause ; elle se libère peu à peu des entraves de la matière, mais n'oublions jamais qu'elle en est directement issue. C'est

pourquoi l'instinct doit être regardé et vénéré par nous, comme notre « père nourricier ».

L'instinct de l'amour, — le plus impérieux de tous, — n'est pas seulement l'instinct de la conservation de l'espèce. Il est absurde et sommaire de le réduire à ce rudiment. La moindre observation, même sur l'animal, nous invite à considérer que l'amour est aussi le grand refuge de l'individu contre la solitude, l'immense solitude muette que lui ont imposée la nature et les lois éternelles. Il est un acte de réaction. Pourquoi l'homme qui s'est ingénié à le parer de sentiment, à lui donner une place prépondérante dans la vie, à illimiter sa puissance, a-t-il cru devoir le déformer et l'entacher d'abord par la religion qui met le péché à sa base, ensuite par la société qui l'a surchargé de nouvelles entraves, soumis à ses conventions, adapté à ses nécessités ? Sa logique naturelle semble être trop souvent en contradiction avec les morales qui lui sont imposées par les mœurs. Il semble surtout qu'une complicité universelle des hommes le maintienne en esclavage et en tutelle par crainte de son émancipation. En sorte qu'il a pris du retard sur l'évolution générale et donne bien la sensation d'un captif adapté que l'on maintient volontairement dans l'ignorance de sa force et dont on ne vante plus guère que la souplesse. Mais, déformé, amoindri ou abêti, l'instinct de l'amour reste sublime et admirable. Il domine la matière. L'amour, c'est le cri de rébellion contre le néant de la vie. C'est aussi ce captif charitable, qui arrache aux servitudes l'homme enchaîné par mille autres entraves, entraves de l'atavisme, de l'hérédité, de la loi. Le malheur est que ce sentiment, tenant par sa base

même à la nature, est incomplet et soumis au transitoire, à la mort.

Et l'amour meurt indépendamment de la volonté ; et c'est là une des plus effroyables tristesses qui soient !...

De ces considérations diverses est née *la Femme nue.*

C'est la première fois que je porte à la scène un personnage aussi simple et aussi dépouillé de complications.

Est-il téméraire ou trop orgueilleux d'ajouter en terminant, que la réussite de l'ouvrage ne prime pas à mes yeux ?

Certes, j'espère de tout cœur que le public me sera encore indulgent. Mais si le contraire se produisait, je n'en continuerais pas moins allègrement à combattre ce que je crois le bon combat. L'important est de dire tout ce que l'on a à dire. Pour un écrivain décidé à ne briguer jamais aucun décorum de carrière officielle, la plus grande joie consiste à écrire ce qui lui plaît en sauvegardant son indépendance.

Cette préface et celle qui précède *Le Scandale*, dans ce volume, avaient été antérieurement publiées par Henry Bataille dans le volume intitulé *Ecrits sur le théâtre* (Crès, éditeur).

LA FEMME NUE

ACTE PREMIER

Le buffet de la sculpture au palais de la Société des Artistes Français, le jour du vote de la médaille d'honneur. On voit l'enfilade de la sculpture avec les groupes de plâtre ou de marbre, les verdures, les grands vélums. Le buffet est séparé du fond par une balustrade. A gauche, grande desserte, paravent de bois roulé. Au milieu, des tables et sièges de chez Allez. On est sous des arcades de fer qui longent le palais, et près de la salle de délibération où se passe le vote du jury. Au lever du rideau, le buffet est à peu près vide A une table, à droite, un peu au fond, Pierre Bernier, Lolette Cassagne et leur ami Tabourot.

BERNIER

En somme, ce n'est pas mal, je comptais sur moins.

TABOUROT

Pas moi.

BERNIER

Voyons, faisons le pointage de la liste... repasse-moi ton crayon. (*De l'escalier, par où l'on accède à la sculpture, arrive le vieux critique Verselle, accompagné d'un journaliste. Ils vont frapper sur l'épaule de Bernier. Bernier, se retournant.*) Oh! cher maître, vous ici ?

VERSELLE

Je suis venu voir si ça marchait pour vous.

BERNIER

Comme vous êtes aimable ! J'ai emporté trente et une voix au premier tour... et je viens d'en avoir quatre-vingts au second... On vote le dernier tour... Je crois que je ne passerai pas, mais il n'y a qu'un cri, si j'ai quelque vague chance, ce n'est qu'à votre article du *Figaro* que je le dois... Ça été si inattendu ! Je ne sais comment encore vous remercier... Je suis ému, ému...

VERSELLE

Ne me remerciez pas. J'estime que votre toile est un chef-d'œuvre. Je l'ai dit, et, en réclamant pour vous la médaille, je n'ai fait que mon devoir... D'ailleurs, vous aurez un nombre de voix très satisfaisant, mais pas la médaille.

BERNIER

Je ne me fais aucune illusion. Ce serait un passe-droit.

LE JOURNALISTE, *prenant la parole.*

Vous l'aurez dans dix ans, après un stage, et pour une toile ratée.

VERSELLE

Je vous présente Monsieur Mercier, qui signe « Manon », vous savez ?

BERNIER

Ah ! oui... Manon. Tout le monde connaît ça. Permettez-moi de vous présenter, à mon tour, Monsieur Tabourot et puis ma petite amie, Mademoiselle Cassagne, qui m'a posé mon tableau.

LOLETTE, *se levant modestement.*

Messieurs...

VERSELLE

Mes félicitations, mademoiselle... Et vous avez le courage, tous deux, de rester à l'écart du vote?...

BERNIER

Ça vaut mieux... c'est plus décent... J'aime mieux qu'on ne me voie pas beaucoup... Et puis, d'ailleurs, ce sont de grandes émotions... Les amis viennent, ici, me tenir au courant... Je fais, de temps en temps, une apparition dans la salle... Et vous savez qu'à chaque tour de scrutin, c'est de ce côté qu'on vient s'abreuver et papoter. C'est le Forum... Alors...

VERSELLE

A tout à l'heure. Je reviendrai... Sans entrer dans la salle, puisque je n'en ai pas le droit, je veux dire deux mots encore pour vous à quelques groupes... C'est probablement le dernier tour de scrutin, n'est-ce pas? Venez, Manon. A gauche, la salle?

BERNIER

Là, oui... vous voyez la porte d'ici... en haut des marches.

VERSELLE

Ne vous dérangez pas... à tout à l'heure...

Il s'en va avec le journaliste.

LOLETTE

En voilà un chouette bonhomme... Je l'embrasserais!

BERNIER

Chut! Loulou!... Refrène-toi... et ne parle

pas... Voici des camarades... Nous disions...

Ils se replongent dans leur liste et parlent bas. Entrent, chacun d'un côté différent, deux peintres qui se reconnaissent.

SELLIER

Tiens !... Comme ça se trouve !... Taïaut ! Taïaut !

LAFARGUE

Taïaut ! Taïaut !

SELLIER

Alors quoi, on ne se voit plus qu'aux enterrements !

LAFARGUE

L'enterrement du père Certin et de ses espérances, tu peux le dire. Ça va?

SELLIER

Et toi, ta femme va bien, tes gosses vont bien? Tes concierges vont bien? Enfin, t'es content?

LAFARGUE

Mon Dieu, oui, ça boulotte ; mais c'est plutôt à toi qu'il faut demander des nouvelles; on ne se rencontre plus, on ne t'a pas vu aux jurys, pas aux vendredis, pas aux médailles... alors quoi? tu as eu l'appendicite, histoire d'être chic...

SELLIER

Mais non, j'étais seulement un peu flapi, après mon grand machin.

LAFARGUE

Il est bien, ton machin.

SELLIER

Oh! toi, tu ne dois pas aimer ça... Tu donnes

dans le nouveau. Enfin, tu es bien gentil tout de même.

LAFARGUE

Mais si, mais si, je t'assure... il y a des morceaux épatants pour ton âge...

SELLIER

Merci, salaud... Prends un bock...

LAFARGUE

Bah! bah! bah! bah!

SELLIER

Allez, garçon... deux bocks... Crois-tu, quelle chaleur! S'il ne vaudrait pas mieux voter des médailles de natation par ce temps-là!

LAFARGUE

Comme c'est vide, aujourd'hui, chez nous! On dirait que le public n'est pas admis.

SELLIER

Comme d'habitude... Seulement, t'as donc pas vu qu'Alphonse XIII arrive aujourd'hui par la gare du Bois? Tout le monde est sur les Champs-Elysées pour le voir passer... On nous lâche!

LAFARGUE

Ce vieil Alphonse des familles, si on le priait de monter nous faire une petite visite au lieu d'aller s'embêter, en face, chez notre inaugurateur? (*Passe un autre peintre qui donne la main à Lafargue.*) Non, non, je ne dis pas bonjour à des gens qui ont une si belle barbe!

SELLIER

Ce n'est pas Jaubert, ça? T'en as une bille!

JAUBERT

Ben, oui... je l'ai laissé pousser cet hiver... J'ai tellement turbiné, cette année, que je n'ai pas eu le temps de me raser.

LAFARGUE

Tu ne t'assieds pas?

JAUBERT

Non. Je cherche Bernier; on m'a dit qu'il était au buffet.

LAFARGUE

Le voilà, en face. Il te crève les yeux.

JAUBERT

Ah! oui... Tu sais, très bien, ta toile.

LAFARGUE

Laquelle des deux?

JAUBERT

L'autre.

LAFARGUE

Merci. (*Avec un salut de la main.*) A tout à l'heure. Ah! ils sont gentils, les camarades!

Quelques personnes se pressent au fond et s'installent à des tables.

JAUBERT

Tiens, voilà ceux qui ont voté qui rappliquent. On voit ça à leurs têtes de Judas satisfaits.

Un peintre, Dumas, apercevant Jaubert et Lafargue.

DUMAS

Ça ne vous dégoûte pas, vous autres?... Cinquante-deux voix à Bisson?

JAUBERT

Te frappe pas. C'est les voix de Julian. Ils lâcheront au dernier tour... tu vas voir... Est-ce que c'est bientôt fini?

DUMAS

Je ne sais pas! Il y a une cohue. On doit d'ailleurs entendre la sonnette du scrutin d'ici... (*S'installant à leur table.*) Bon diou... quelle chaleur!... Garçon, un bock, blonde... On se dirait à Mustapha... Un demi, oui... si vous voulez... je m'en contrefous!

LAFARGUE

Dis donc, tu connais la gueule à Bernier?

DUMAS

Non.

LAFARGUE

Là, regarde.

DUMAS

C'est lui, à côté de la petite femme? Rudement épatant, son truc, à ce garçon!... Il n'aura pas la médaille parce que c'est un jeune, mais ce sera injuste.

SELLIER

Va donc, s'il n'y avait pas eu cet article de Verselle, en première page du *Figaro*, pour réclamer la médaille, on n'y aurait pas fait plus attention qu'à Tartempion!...

LAFARGUE

Réclamer est le mot... Et surtout le titre de l'article qui était rudement malin!... Quand ils lisent quelque chose qui s'intitule « un chef-d'œuvre », les idiots n'osent plus rouspéter.

SELLIER

Oh! ces journalistes!... Quels veaux!... On devrait les saigner...

DUMAS

Eh bien, moi, je trouve sa femme nue, à Bernier, aussi bien que du Manet... si pas mieux!...

LAFARGUE

Dis donc, pas de dégueulasserie!... Allons! allons!

SELLIER

En voilà un qui a de la veine!... Qu'il rate sa médaille, ça ne fait rien. Il aura eu des voix. Qu'est-ce qu'il était ce type-là, avant? Un inconnu, il n'y a pas un mois! Il avait eu une pauvre seconde médaille... pan! du jour au lendemain, au pinacle! C'est crevant! Ah! là là... Du battage, tout ça!

LAFARGUE

On veut renouveler le coup de Dagnan.

SELLIER

Pardon, Dagnan avait eu une première médaille... Il y a une hiérarchie... ou alors, merde!

DUMAS

Et qu'est-ce que c'est que la petite femme qui est avec Bernier?

LAFARGUE

Eh bien! celle qui a posé son nu... c'est sa maîtresse.

DUMAS

Je ne l'aurais pas reconnue.

SELLIER

Parbleu, elle est de dos sur la toile !

LAFARGUE

C'est un ancien modèle qui a posé un peu partout... Je l'ai vue chez Collat-Rossi... Il est avec elle depuis deux ans... Elle s'appelle Lolette ou Loulette... t'as pas connu ça?

DUMAS

Non, elle n'est jamais venue chez moi... Elle est gentille... Oh ! mais, attends... est-ce qu'elle n'a pas posé pour Picard? Il me semble reconnaître...

LAFARGUE

Oui, parfaitement... il faisait des sphinges avec elle... tu sais, sur fond d'outremer?...

DUMAS

Elle a du caractère... J'aime bien ces gueules-là...

LAFARGUE

Et elle porte une robe comme nous en faisions porter à nos petites amies, il y a dix ans, en plein Botticelli, avec six mètres d'étoffe Liberty...

DUMAS

Oui, ça retarde un peu, le petit béguin avec des giroflées. Ça nous rappelle notre jeunesse, hein?... l'ouverture du Champ-de-Mars... Les symbolards... les pipistes...

SELLIER

Ah ! les pipistes !... Ah ! oui, les pipistes !... nous l'ont-ils assez monté le coup, autrefois !... Tout ça c'est crevé, heureusement !

DUMAS

Ohé ! ohé ! Guétin !

SELLIER, *appelant.*

Hé, là-bas !... Il n'entend pas !

LAFARGUE

Eh ! Taïaut ! Taïaut !

Il fait des signes.

GUÉTIN

Tiens, bonjour.

SELLIER

Dis donc, t'arrives de la salle ?

GUÉTIN

Oui, ça monte, ça monte, les bulletins !... On se pousse... c'est effrayant... Et la tête des scrutateurs !... Le père Tony et le père Lefebvre !... Ils sont d'un digne !... Mais, crédieu ! quelle chaleur, dans cette turne !

SELLIER

Tu ne prends pas une grenadine ?

GUÉTIN, *s'asseyant à leur table.*

Non, merci, j'ai commandé un bock. C'est immoral, cette petite cérémonie de la médaille, on voit toute la dégoûtation humaine.

SELLIER

Oh ! moi, je trouve ça très passionnant, au contraire... C'est un peu les courses... le jeu... il y a le halètement des désirs, des appétits, l'attente, la déception... Il y a les visages extraordinaires, crispés, verts, de ceux qui espèrent... les aigris, les Roger-Bontemps... Et puis cette course vers

une chose chimérique qui s'appelle la médaille !... C'est un vertige idiot... mais agréable... On regarde suer les autres. Je sais que je ne raterais pas une année, ne serait-ce que pour venir un peu embêter les candidats.

DUMAS

Moi, c'est ma joie annuelle. J'ai mes phrases toutes préparées... Ainsi, je m'approche du type en ébullition et je lui dis négligemment : « Et la mort, qu'est-ce que tu en fais ? Tu n'as plus qu'une quinzaine d'années à vivre... A quoi te servira la médaille quand tu gambaderas dans l'infini ? » Ce n'est rien, mais ça fait toujours plaisir.

GUÉTIN

Ah ! nos rencontres de ces grands jours-là !... Je ne trouve rien de plus mélancolique... Tout le monde est sur le pont... les vieux, les jeunes, les épaves... On revoit en pleine lumière toute sa jeunesse... tout le peloton qui était parti pour le grand voyage... On se juge... les uns ont roussi, les autres ont bruni... les autres sont restés pareils ou plus jeunes que nous... On simule un élan de gaieté l'un vers l'autre... « Mon vieux salaud... » Dieu, que c'est triste !... Et ces phrases, toujours les mêmes... « Ça boulotte ? Mais oui...je suis marié, maintenant... deux gosses... Qu'est-ce que tu veux ? C'est la vie... »

LAFARGUE

Et surtout, oh ! surtout, le fatal : « Tu as envoyé quelque chose ici ?... — Oh ! une petite bricole de rien du tout... — Ah ! où es-tu placé ?... — Ne te donne pas la peine... Salle XVI... la salle du

Rochegrosse... — Bon, bon, j'y vais de ce pas... » Et on n'y va pas ! On n'ira jamais !... Et nos cheveux blanchissent et nos bedons se tendent. La grand'route s'éclaircit... des jeunes poussent qui refont la côte... on ne sait pas leurs noms... et soi, on file, on file, on file... quelle tristesse !

Ils rient.

SELLIER

Mais non, mais non, ne t'attriste pas... (*Au garçon.*) Cinq francs cinquante... Gardez la monnaie... Cigarette?... merci.

Ils se lèvent tous trois et s'en vont en parlant et fumant. En s'en allant, ils ont débloqué la table de Bernier, de Lolette et de Tabourot.

LOLETTE

Acré... Voilà Ganneries qui nous fait des signes télégraphiques... Ce doit être pour nous dire où c'en est... (*Elle monte, affairée, sur une chaise.*) Oui, oui, c'est ça ! Il fait des chiffres avec sa main... Cent... cent... vingt... cent vingt-cinq...

Elle agite ses mains dans l'air comme les sourds-muets.

BERNIER, *la tirant par sa robe.*

Prends garde... Descends donc de là, Lolette... tu vas nous couvrir de ridicule...

LOLETTE

Vingt-cinq... quoi?... Ah ! oui... trente... (*Elle se retourne.*) Chouette ! Cent trente !... Pierre !... tu en es à cent trente voix !... Hein ! Qu'est-ce que je disais, mon pigeon?

BERNIER

Du calme, Lolette ! Descends donc... Voyons, on nous regarde...

LOLETTE, *se rasseyant.*

Ah ! c'est de ça que je me fiche un peu !... Cent trente ! Cent trente !...

BERNIER

Quoi ! ce n'est pas encore fameux ! Nous arriverons à cent cinquante à peu près. C'est claqué.

LOLETTE

Qui sait ?... Trempe ton doigt dans la mousse de bière et passe-le dans tes cheveux, ça porte bonheur.

BERNIER

Gourde !

LOLETTE

Fais-le... J'y attache une superstition...

BERNIER

Oh ! alors...

TABOUROT, *montrant de la tête deux hommes qui s'avancent*

Voilà Gréville... Regardez, Lolette...

LOLETTE

Qui, le caricaturiste ?

BERNIER

S'il t'entendait ! Caricaturiste, mazette !

LOLETTE

Enfin, c'est lui qui fait des dessins dans le journal ?

BERNIER

Oui... respecte nos gloires... Cet homme a de l'esprit depuis quinze ans. C'est beaucoup pour un peintre.

LOLETTE

Il ne me renverse pas... Il a une tête de pipe.

BERNIER

Qu'est-ce qui la renverse?

GRÉVILLE, *à la personne qui l'accompagne*

Présentez-moi donc à Monsieur Bernier, mon cher.

LAFARGUE

C'est que, moi-même, je ne le connais pas.

BERNIER

Nous ne trouverons donc pas de meilleure occasion de faire connaissance... Monsieur...

GRÉVILLE, *à Bernier.*

Je voulais vous dire que votre tableau est remarquable, monsieur.

BERNIER

Oh! je suis très touché. J'ai pour vous une si grande et si vieille admiration, et...

Le reste des paroles est étouffé par l'arrivée d'un nouveau groupe qui s'installe à l'une des tables, à l'avant-scène. Ce sont les nommés Koussel, Derembourg et Viala.

DEREMBOURG

Là... à cette table... garçon...

VIALA

A gauche, Gréville, tu vois?

DEREMBOURG

Qu'est-ce qu'il fiche ici?... Il est du Champ-de-Mars.

VIALA

Il vient se montrer... tu es bête!

A ce moment, Gréville, qui a pris, dans le fond, à droite, congé de Bernier, en s'en allant, reconnaît Viala.

GRÉVILLE, *s'approchant.*

Tiens, comment vas-tu, monsieur?

VIALA

Et toi-même, monsieur?

GRÉVILLE

Vous complotez dans un petit coin?

DEREMBOURG

Sale Champ-de-Mars, va, qui vient nous chiner! Tas de poseurs!...

GRÉVILLE, *petit salut avec un bout de gant.*

J'ai bien l'honneur, messieurs du bord-plat.

Il s'en va.

DEREMBOURG

Oh! là là... du bord-plat!... Comme s'ils n'en ont pas tout plein, comme ici!... Il est puant de prétention...

ROUSSEL

Moi, il me dégoûte, cet animal-là.

DEREMBOURG

Je trouve roide qu'ils viennent à la médaille

d'honneur, ces cocos-là ! En voilà un article du règlement à supprimer !

A la table de Bernier, il y a un conciliabule à voix basse. Lolette se lève et vient sur le devant de la scène, vers le groupe.

LOLETTE

Monsieur Roussel, je voudrais vous dire un mot en particulier.

ROUSSEL, *se lève et vient à elle.*

Qu'est-ce qu'il y a, ma petite Lolette ?

LOLETTE, *souriant.*

Est-ce que vous avez déjà voté ?

ROUSSEL

Oui.

LOLETTE

Oh ! alors, je vous demande pardon, c'est trop tard.

ROUSSEL

Dites tout de même.

LOLETTE

Voilà... Je voudrais vous demander, mais là, vous supplier, de voter pour Bernier... en raison de notre vieille amitié à nous deux... n'est-ce pas ? Vous auriez été gentil, gentil...

ROUSSEL

Mais, qui vous dit que je n'ai pas voté pour lui ?

LOLETTE

Mon petit doigt... Il ne me trompe jamais, mon petit doigt... Ah ! si vous aviez voulu ! Nous

savons de quelle influence vous disposez... vous êtes écouté comme un maître.

ROUSSEL, *bonasse*

Vous exagérez, mon enfant.

LOLETTE

Du tout. Vous avez des gens qui vous suivent aveuglément... Vous disposez d'une dizaine de voix... je suis au courant...

ROUSSEL

Eh bien, dites à Bernier, parce que vous êtes une brave fille et lui un brave garçon, que s'il y a un dernier tour de scrutin, je lui donne ma voix, malgré mes engagements... Je ne peux pas faire mieux...

LOLETTE

Ah! merci, monsieur Roussel... Vous êtes un amour...

ROUSSEL

Et mes compliments. (*Temps. Lolette se retourne sur ce mot. Il reprend avec un petit clin d'œil.*) D'après la toile de Bernier, vous avez un peu engraissé depuis que vous veniez poser chez moi... Vous vous rappelez ? Cinq à six ans déjà!... Ça vous va très bien, d'ailleurs... Le torse a l'air plus plein... la ligne plus râblée... Allons. Tout ça va très bien, tout ça va très bien...

Lolette retourne au fond.

VIALA, *quand Roussel revient.*

Hé! hé! dis donc... Je crois que les femmes te soudoient, gros peloteur...

ROUSSEL

Pauvre fille !... Ils sont tous les deux dans une misère noire... La vraie purée ! Autant que ceux-là soient heureux que d'autres.

DEREMBOURG

Ah ! voilà le grand coup qu'approche... Ouste !...

Il avale son bock.

VOIX AU LOIN

Bernier... où est Bernier?

LE GROUPE, *se retournant.*

Là !... là !... Ici !...

BATTERAIN, *affairé, nerveux, allant à lui.*

Voilà, monsieur, je viens, avec mes amis, vous annoncer officiellement que je me désiste en votre faveur.

BERNIER

C'est vrai?

BATTERAIN, *parlant à voix formidable pour être entendu de partout.*

Officiellement... Et je prie tous mes amis de voter pour vous.

LES AMIS, *qui l'accompagnent.*

Oui, oui...

BERNIER

Comme je vous suis reconnaissant ! Je ne puis vous dire à quel point...

BATTERAIN, *coupant court.*

Ce n'est pas pour vous, mais il ne faut pas que Certin ait la médaille... Voilà l'essentiel... Ce serait

une ignominie, une honte !... (*Il crie.*) Arrivez, que je vous présente à mon groupe.

Il entraîne, il happe Bernier et ils disparaissent dans la salle de sculpture.

DEREMBOURG

Qu'est-ce qu'elles viennent fabriquer ces deux modèles? C'est Nini et Emma, tu sais bien, celles qui posaient les anges à l'atelier Cormon (*Debout sur l'escalier, il aborde les deux femmes qui ont l'air de chercher quelqu'un.*) Vous venez à l'abreuvoir?

EMMA

C'est Nini qui a aperçu son pépin au fond du buffet, et comme il faut qu'il passe par ici pour retourner dans la salle... alors, elle le guette...

NINI, *à Emma.*

Tais-oi, toi.

DEREMBOURG

Et quel est le pépin?

NINI

Tais-toi, toi.

EMMA

Russignol, parbleu!

DEREMBOURG

Oh! le placier!... Eh bien,il est réussi,son pépin. Un individu qui a lâché la peinture pour entrer dans les administrations et pour nous faire toutes sortes de blagues. Quoi, avec de jolies frimousses comme les vôtres, vous n'avez pas honte de rester des femmes à peintre et à la semaine? Vous devriez rouler voiture.

NINI

Je n'aime que les peintres. Quand c'est trop chic, je m'embête. Et puis quoi, la purée, c'est la purée !

DEREMBOURG

Réflexion profonde. Mais il n'y a pas de purée qui excuse de courir après un veau comme Russignol !...

NINI

Laissez donc, il vaut mieux que vous; c'est un excellent garçon !

EMMA

Ah ! elle, quand on touche à Russignol !

DEREMBOURG

Il m'a placé comme un cochon et j'avais le droit à la cimaise. J'avais un numéro.

NINI

C'est votre faute, vous n'aviez qu'à ne pas en avoir. Est-ce que j'en ai, moi ?

DEREMBOURG

Pas encore, mais attendez... Et puis, je ne tiens pas à discuter avec vous... je préfère vous laisser le champ libre... le champ entier... toute la luzerne. Tondez, tondez, ne vous gênez pas !...

NINI

Qu'est-ce qu'il veut dire ? Qu'est-ce qu'il veut dire, celui-là ? Ah ! mais, vous savez, je ne me laisse pas insulter !...

DEREMBOURG

Et toutes mes amitiés à mademoiselle votre mère...

Ils s'en vont en ricanant.

NINI, *à Emma, elles s'asseyent et commandent*

Je ne leur réponds pas, tiens !... Oh ! les mufles ! On voit bien qu'ils sont de l'atelier Bouguereau... Deux ballons, brune !... Et puis tous les mêmes ! Ils attrapent Russignol, parce qu'ils n'ont pas de talent. Le pauvre garçon paye pour tous. Tiens, ainsi, tu vois, ce type qui passe à côté du groupe de sculpture... là, le gros maigre...

EMMA

Oui.

NINI

Eh bien, retiens-le... C'est encore une crapule... Crois-tu pas que, l'autre jour, il a prétendu que Russignol était non seulement une brute, mais un marlou? Ah ! là ! là ! Achetez-moi des balais ! Crois-tu ! Me dire ça, à moi !... Il tombait bien, ce type, que je connaissais à peine.

EMMA

Alors, qu'as-tu répondu?

NINI

J'ai été très digne... Je lui ait dit : « Monsieur, je vous prie de sortir immédiatement de mon lit et que je ne vous revoie jamais. »

EMMA

Ça, c'était dur... Seulement, tout de même, je ne sais pas ce qu'ils ont à nous faire la tête ! Nous n'aurions peut-être pas dû venir aujourd'hui... Nous ne sommes pas assez chic pour eux... des modèles à cent sous... Ainsi, je te ferai délicatement observer que, depuis que nous sommes là, Lolette affecte de ne pas nous reconnaître.

NINI, *se retournant agressive*

Où est-elle?... où est-elle, celle-là?

EMMA

Derrière.

NINI

Ah bien, il y a cinq ans, elle posait comme nous dans tous les ateliers à quarante-neuf francs la semaine?... Ce n'est pas parce qu'elle a eu deux collages et qu'elle a la chance d'être avec Bernier qu'elle peut faire sa poire anglaise.

EMMA

Avec qui était-elle, avant Bernier?

NINI

Avec Rouchard. Elle est restée deux ans avec lui. C'est ce qui l'a posée. Tu vas voir si je me gêne avec elle.

Petit salut de la tête à Lolette, qui, dans le fond, répond par un vague signe et un vague sourire.

EMMA

Sois femme du monde.

NINI

Tu parles! (*Nouveau signe.*) B'jour! (*A Emma.*) Oh! ce petit coup de tête, ma chère... Tu as vu?... Elle ne veut plus nous reconnaître... Attends... (*Elle se lève et s'approche de la table de Lolette.*) Ça va toujours bien depuis le temps?

LOLETTE, *vague.*

Merci.

Un grand froid. Nini revient lentement auprès d'Emma.

NINI

Tu n'as pas entendu ce que je lui ai dit?

EMMA

Non.

NINI

J'ai été un peu dure mais quand on me fait quelque chose!... Et elle n'a pas pipé...

EMMA

Ton pépin.

Elle désigne un grand barbu qui s'avance sans les voir.

NINI, *rayonnante*.

Ma déveine, tu veux dire... Enfin, crois-tu qu'il est beau, hein?

Russignol, tête nue, joue avec un trousseau de clefs : quand il passe, Nini lui touche le bras.

RUSSIGNOL, *se retournant.*

Tiens! Il fallait qu'elles en soient, ces deux-là!... Vous êtes venues voir quoi?

NINI

Toi!

RUSSIGNOL

Merci, je n'ai pas le temps.

NINI

Alors, tu ne veux toujours pas.

RUSSIGNOL

Ça te ferait donc tant de plaisir?

NINI

Tu le demandes!

RUSSIGNOL

Eh bien, au fait, pourquoi pas?... Allons-y!

NINI

Tout de suite?

RUSSIGNOL

Non, pas tout de suite, impossible... Nous sommes cinq ou six cents personnes dans le salon où je me tiens... Ce serait peut-être un peu gênant?... Mais tout à l'heure... Tiens, chiche!... Va m'attendre sous le Mercier, à l'entrée de la sculpture... Et à pile ou face! Si c'est Bernier qui a la médaille d'honneur, *oui*. Si c'est le père Certin, *non*.

NINI

C'est juré?... Si c'est Bernier, nous passons la soirée ensemble? Tu es témoin, Emma? (*Elle se précipite vers la table de Lolette et, serrant avec effusion la main de Tabourot*.) M'sieur Bernier, je ne vous connais pas, mais s'il y a une justice, c'est vous qui aurez la médaille!

Elles s'en vont, laissant Tabourot et Lolette stupéfaits. On arrive en masse. Les uns envahissent les tables. Les autres restent debout. Grand brouhaha. On entend ces mots.

UN PEINTRE

Deux tables par ici... approche celle-là!

UN AUTRE

Ce qu'il faisait chaud là-dedans!... Allons voir Alphonse XIII.

D'AUTRES

Par ici, hep!

UN VIEUX

Vous n'avez pas vu ma fille... Je lui avais dit de m'attendre au buffet.

UN AUTRE

Elle se promenait à la sculpture.

UN PEINTRE, *se défendant.*

Non... non... Je ne m'assieds pas... j'ai à causer sérieusement.

UNE VOIX

Garçon, des cigares.

RUSSIGNOL, *voix de stentor.*

Hé, là-bas... envoyez un plateau de limonade au comité.

Voix aux lointains : Un plateau de limonade, etc... Un groupe s'est formé qui pérore avec agitation, cinq à six peintres.

JAUBERT

Mais non, mais non... mais non !... La médaille ne doit pas aller à un jeune. La médaille est la récompense de toute une carrière... Ce serait un bouleversement.

SELLIER

Et puis quoi ?... Il s'agit d'une académie d'atelier... C'est ce que nous faisions, il y a vingt ans, chez Cabanel.

ROUSSEL, *s'approchant.*

Moi, oui, mais pas toi... C'est bête comme du Courbet, si tu veux, mais c'en a les qualités avec quelque chose de plus direct et de mieux établi. C'est sincère.

JAUBERT

Quand on dit d'un peintre qu'il est sincère... on est fixé. On sait ce que ça veut dire.

SELLIER

Et tu appelles sincère un homme qui a foutu des reflets de pavots mauves sur une fesse? Va voir un peu si ça reflète les pavots !... C'est du chic, oui... Et le chic c'est la syphilis de la peinture.

ROUSSEL

Fais pas ton Ingres. Allons, allons !

GRÉVILLE, *arrivant et se mêlant au groupe.*

Ne vous engueulez pas, mes enfants... Je ne suis pas de ce Salon... mais je suis heureux de voir que vous êtes encore comme à l'Ecole... Il me semble que je refais mon concours de places. Oh ! les médailles !

JAUBERT, *lui touchant sa boutonnière.*

Eh bien, qu'est-ce que c'est, ce ruban?

GRÉVILLE

C'est pour aller avec ma cravate verte.

JAUBERT

Oui, oui... n'empêche que tu te décarcasses pour avoir le bout de sein. Je l'ai su au ministère.

GRÉVILLE

Je me fous de la rosette, du bout de sein, comme tu dis... autant que de ce cordon ombilical... Je ne ferais pas une démarche pour l'avoir... et je suis heureux de n'être pas médaillé, comme vous, comme une boîte de Zan.

SELLIER

Oh ! là là ! Donne-moi-z'en... donne-moi-z'en toujours.

SABATIER

Et un plateau de limonade pour le comité.

SELLIER, *appelant.*

Un bock...

GRÉVILLE

Et deux par ici !...

UN AUTRE

Trois !...

SELLIER, *reprenant.*

Ce Bernier... n'avoir pas même pu appeler sa toile « Vénus », ou « Danaé », ou « Suzanne » ! Appeler ça : « Femme nue ! » Vrai, il ne s'est pas donné une méningite, celui-là ! Parlez-moi de Certin... Au moins, ce n'est pas un modèle qu'il a pignoché. C'est une vierge... et une vraie...

GRÉVILLE

Qu'en sais-tu, abruti ? Qui, qu'est-ce qui te dit qu'elle est vierge ? Est-ce parce qu'elle a mis une couronne de papier peint sur la tête ? Ça ne s'exprime pas en peinture, la chasteté.

SELLIER

Espèce de gourde... Et les vierges des anciens, elles ne le sont pas, peut-être, chastes ?

GRÉVILLE

Elles sont ce qu'elles veulent... J'en sais rien... Leur vie privée ne me regarde pas. C'est des modèles bien touchés, un peu mieux que la pouffiasse à Bernier. Voilà toute la différence...

LAFARGUE

Et les vierges des primitifs?... Regarde Botticelli, Vinci.

GRÉVILLE

C'est les pires!... Elles sont contre nature... Je ne leur confierais pas ma fille pour tout l'or du monde...

DUMAS

Et les petites demoiselles de Greuze?... Alors, pas chastes, peut-être?

GRÉVILLE

Pff!... Des raccrocheuses... De fausses mineures pour vieux messieurs. Allons donc... des blagues, tout ça... de la littérature!... Mais, nom de Dieu, les vierges de Raphaël, elles ont le sein plein de lait et les yeux pleins de culot. Ça vous fixe un homme à quinze pas! Et les garces du Titien?... je les mets au défi de résister deux minutes à un beau guerrier qui passe.

ROUSSEL, *de loin.*

Ah! zut! vous n'allez pas parler de peinture... Il me semble que je dîne chez Madeleine Lemaire.

GRÉVILLE, *continuant.*

Les peintres, nous peignons ce que nous avons sous les yeux... et voilà tout... Oui, nous ne sommes pas des littérateurs!... Ça m'écœure de voir ce vieil hypocrite de Certin appeler sa mélasse : « Vierge aux couronnes ». Et j'embrasserais Bernier pour avoir peint naïvement, avec le pouce, avec le pied, avec sa pipe, une femme à poil et pour n'avoir même pas su donner un titre à son derrière... (*Interpellant Bernier qui arrive avec Chaillard*

et Suzon Cassagne.) Bernier, je vote pour vous... vous êtes un beau.

BERNIER, *s'approchant*.

Mais, je croyais que vous étiez de l'autre Salon, monsieur Gréville.

GRÉVILLE

Oui... mais je vote pour vous tout de même, moralement.

BERNIER, *lui serrant la main*.

Ça équivaut bien à dix bulletins blancs... Merci tout de même (*A Chaillard et à Suzon*). Tenez, la voilà. (*Il montre Lolette.*) Dis donc, Loulou, ils te cherchaient.

LOLETTE

Ah! bonjour la môme... et l'atome!...

SUZON, *embrassant Lolette. Elle a un gosse avec elle.*

Comment vas-tu, ma petite sœur chérie?

ROUSSEL, *aux autres*.

La sonnette! Allons voir, messieurs! On dépouille.

LES AUTRES

Ouste!... A la turne!... Garçon!... etc. (*On entend la sonnette au loin.*)

CHAILLARD, *à Bernier*.

Je te cherchais partout... Tu te caches.

BERNIER

Oui, je ne peux pas rester dans la salle. C'est trop énervant. Et puis, il vaut mieux profiter de mon obscurité. Je vais y faire un petit tour de temps en temps.

CHAILLARD

Nous n'avons pas pu venir plus tôt. Les trains d'Auvers-sur-Oise, par la gare du Nord, ne sont pas commodes. Nous comptions tomber sur le résultat.

BERNIER

Il y a eu un sacré retard... Mais, maintenant, tenez, la sculpture se vide... Changeons de place, nous serons plus à l'aise à cette table. Loulou, apporte les verres ici.

Ils se mettent, en parlant, à l'avant-scène. On traîne les consommations.

CHAILLARD

Suzon ne pouvait pas tenir en place à Auvers, ce matin... Elle pensait à l'émotion de sa sœur.

SUZON

J'ai la poitrine serrée pour elle... Je me disais qu'elle devait se faire un sang, la pauvre !

Elle installe le petit gosse sur ses genoux.

LOLETTE

Oh ! plus que tu ne crois, va... Je ne sais pas comment je vis... Je n'ai rien pu manger depuis hier soir. C'est affreux, affreux, affreux !...

CHAILLARD

Enfin, je te félicite... Quatre-vingt-deux voix... au second tour !...

LOLETTE

Je ne peux pas croire que c'est arrivé... ce coup de chance... cet article dans le *Figaro*.

BERNIER

Allons, allons, ne t'émotionne pas ainsi, mon petit coco...

SUZON

Oui... je te défends... Tu as mauvaise mine.

LOLETTE

Dire que c'est en ce moment ! C'est effroyable ! Il me semble que j'entends tout le temps la sonnette de la proclamation... là... à gauche...

BERNIER

Tout à l'heure, elle entendait des voix... comme Jeanne d'Arc... Maintenant, ce sont des sonnettes.

CHAILLARD

Mais toi tu es extraordinaire de calme... On dirait que tu as eu les honneurs...

LOLETTE, *avec admiration.*

Lui ! il est inouï !... Quel estomac !

BERNIER

Vous ne voyez pas l'intérieur ! Seulement, je me raisonne. Je suis comme en wagon... je me cale dans mon coin... Et puis nous n'y changerons rien, n'est-ce pas ?

LOLETTE

Je ne peux pas rester en place... Je vais écouter dans le couloir ce qu'on dit.

BERNIER, *la retenant par sa jupe.*

Non, non, non... Je te l'interdis, Lolette. Reste ici avec ta sœur... On t'a assez vue... Il n'y a plus rien à faire... Il n'y a qu'à laisser aller les choses.

LOLETTE, *soupirant à sa sœur.*

Ah! tu as de la veine, toi, d'habiter la campagne...

CHAILLARD

Dites donc, Lolette... je voudrais bien être à la place de Bernier, aussi.

LOLETTE

Ah! mon Dieu! mon Dieu! Voilà Tabourot... C'est lui qui nous apporte les nouvelles.

TABOUROT, *accourant, essoufflé, sur les marches de l'escalier.*

Bonne nouvelle! On ne sait encore rien (*Protestations de Lolette*) mais les petits tas de papier augmentent. Tu tiens la corde à vue de nez... je retourne au dépouillement.

BERNIER

Et ne reviens que quand tu sauras quelque chose... Rien qu'à voir ta figure, Lolette devient verte. (*Tabourot refile.*) Un apéritif, hein?

CHAILLARD

Un byrrh, pour Suzon... et moi, une absinthe.

LOLETTE

C'est gentil d'être venu. Vous dînez à Paris?

SUZON

Ah! j'espère que non!... Si le résultat est proclamé dans quelques minutes, nous aurons le temps de reprendre le train de six heures trente-cinq. La petite doit être au dodo aussitôt après dîner. La campagne lui fait du bien.

BERNIER

Et il ne s'en prépare pas un second?

CHAILLARD

Ah ! non, mon vieux... pas de blague !... Nous avons déjà assez de mal à gagner notre vie...

BERNIER

Dire que Lolette n'a pas la moindre tendance à la maternité, et que sa sœur, sa mère...

SUZON

Eh bien, quoi !... J'en suis à mon premier. Je n'aurai mon second que quand il aura sa troisième...

BERNIER

Quoi ?

SUZON

Sa troisième médaille.

CHAILLARD

Ah ! bon ! C'était obscur ! Qu'est-ce que tu veux ? On ne peut pas faire un Suzon tous les jours... un tous les quatre ans, ça suffit bien...

BERNIER

Près de quatre ans que vous êtes ensemble !..

CHAILLARD

Cinq... mon vieux !

BERNIER

Déjà !... le temps passe... Et nous, trois... pas, Lolette ?

CHAILLARD

Ah ! c'est une famille, celle de nos maîtresses, où on avait le goût simple et patriarcal du collage... On a ces choses-là dans le sang.

SUZON

Eh bien, et vous les hommes?

CHAILLARD

Trois ans! Comme ça date déjà!... Tu te souviens quand tu es venu dans mon atelier et que tu as rencontré la grande sœur de Suzon pour la première fois... qui aurait prédit alors toutes ces manivelles qui vous arrivent?

BERNIER

Le fait est... On ne prévoyait pas qu'on serait là, un jour, sous le sycomore, tous les quatre, comme des beaux-frères, à attendre le résultat de la grande médaille.

CHAILLARD

La famille Cassagne porte bonheur.

LOLETTE, *fièrement*.

Pour sûr... Notre famille porte bonheur.

BERNIER

Au fait, votre petite sœur Juliette, elle doit être presque en âge... Il faudrait voir à lui trouver un ami... porté sur les Cassagne.

SUZON

Pauvre petite! Elle n'a pas quinze ans?

BERNIER

Elle pose?

LOLETTE

Qu'est-ce que tu voudrais qu'elle fasse?... Ça n'est pas maman qui la nourrirait... (*S'interrompant.*) Et nous sommes là à bavarder, comme

si de rien n'était... tranquillement... tandis que notre sort se décide à côté !

BERNIER

Allez-vous-en un peu, les femmes, vous êtes trop nerveuses... Nous allons faire le pointage, Chaillard et moi.

LOLETTE, *s'écartant, à Suzon.*

Ah ! Suzon ! Suzon ! Pense quel bonheur ce serait ! Et puis, en tout cas, nous voilà tirés d'affaire. Nous vendrons toujours bien le tableau à l'Etat... ou à un bonhomme comme ça !... Songe, j'ai déjà fait tous mes comptes... C'est que, depuis un an, ç'avait été dur, le crédit ! Je coupais les sous en huit... J'ai fait des prodiges, tu n'as pas idée ! Le marchand de couleurs est presque payé... Mais nous devons seize cents francs au crémier.

SUZON

Pas possible ? Ce n'est pas ta passion pour le brie coulant qui t'a menée là ?

LOLETTE

Tu penses que ce n'est pas seize cents francs de brie coulant... Mais nous n'avons jamais payé... Le crémier a toujours eu confiance dans l'avenir de Pierre.

SUZON

Il a du flair, cet homme-là.

LOLETTE

Il y avait des jours... je ne le disais pas trop à ce pauvre Pierrot... où je n'avais pas trente

sous, pétrole compris, pour le ménage... Ah ! mon Zonzon !... que je suis contente !... Ouf !... Et il ne l'aurait pas volé !... Il est si courageux... si bon... si doux !

SUZON

Tu l'adores, hein ?

LOLETTE

Si je l'aime ?... Je me demande comment j'ai pu vivre sans lui... C'est toute ma vie... Je voudrais tant qu'il soit heureux ! Quand il n'est pas de bonne humeur, je suis mal à l'aise... (*Aux hommes.*) Nous ne vous gênons pas ?

BERNIER

Non... non...

SUZON

Tu as mis ta robe du vernissage ?

LOLETTE

Je n'ai que celle-là... C'est moi qui l'ai faite... j'ai acheté un solde de coupon épatant, elle n'est pas mal ?

SUZON

Un peu excentrique, mais elle a du chic.

LOLETTE

Oh ! tu sais, ça tient plutôt avec des épingles... (*S'interrompant.*) Allons, bon, ne regarde pas à gauche surtout.

SUZON

Pourquoi ?

LOLETTE, *bas.*

Rouchard !

SUZON

Te voilà encore plus verte que tout à l'heure ! On n'a pas vécu quelques années avec un homme sans que ça vous fasse quelque chose quand on le revoit, hein?

LOLETTE

Oh ! non... Il me semble que tout ce qui n'a pas été Pierre n'existe pas... Je me demande comment cela a pu être... Seulement, aujourd'hui, cette pensée qu'il est là dans la foule... Il a l'air de vouloir nous parler... Dieu ! quel ennui !

SUZON

Vous ne vous parlez donc plus jamais?

LOLETTE

Non... on se salue !...

SUZON

Au fait, c'étaient deux grands amis, Bernier et lui.

LOLETTE

Oui... C'est Pierre qui m'a prise à lui... Ça ne s'oublie pas ces choses-là... Tiens ! qu'est-ce que je te disais?... Il s'avance.

CHAILLARD, *se levant en causant avec Bernier.*

Je vais voir où on en est... Je n'ai pas le droit de voter, mais de la porte, on me renseignera.

BERNIER

Sûrement... et puis on apprécie très bien à l'œil les petits tas de papiers sur la table de scrutin... Chacun son tas... tu verras... Ça monte ou

ça ne monte pas... Et ne dis pas que je suis au buffet, je te prie... Je ne veux voir personne...

Chaillard s'en va.

LOLETTE, *bas, à Bernier.*

Eh bien, justement, Pierre, voilà quelqu'un qui s'avance vers nous... mais ne lève pas la tête, n'aie pas l'air...

BERNIER, *sans regarder.*

Qui est-ce?

LOLETTE

Ne bouge pas!... Rouchard.

BERNIER

Pourquoi ne pas bouger?... Au contraire, prenons un aspect naturel. S'il veut nous parler, pourquoi pas? Il y a deux ans qu'on ne s'adresse plus la parole.

LOLETTE

Ça ne m'est pas agréable.

BERNIER

Dans une passe comme celle-ci, il faut éviter les ennemis.

ROUCHARD, *s'approchant en passant.*

Bonjour, mon cher.

BERNIER

Bonjour.

Poignée de main.

ROUCHARD

Bonjour, Lolette.

LOLETTE

Bonjour.

ROUCHARD

Très bien, ton tableau. Je tenais à te le dire. Je viens de la salle. J'ai voté les trois tours pour toi.

BERNIER

Je te remercie... Je suis très sensible...

ROUCHARD

Il n'y a pas de quoi... C'est de simple sincérité vis-à-vis de moi-même... Admirable !

BERNIER

Oh ! tu exagères !... Moi, je n'en suis pas très content... Il y a des morceaux pas trop mal, mais il y a aussi des choses moches.

ROUCHARD

Non, non, je t'assure... Tu exagères. Ce n'est pas mal du tout.

BERNIER

Enfin ! si ça te plait...

ROUCHARD

Oui, oui... il y a des qualités, de très sérieuses qualités... Allons, je suis bien content pour vous... Au revoir, mon cher...

BERNIER

Au revoir.

ROUCHARD

Au revoir, Lolette.

LOLETTE

Bonsoir, monsieur. (*Lui parti, Lolette éclate.*) As-tu vu comme il rage !

BERNIER

Il doit être tellement furieux !... Mais il a voté tout de même.

LOLETTE

Tu crois ça, toi?

BERNIER

J'en suis sûr... C'est un honnête homme... Il vient d'essayer de m'être désagréable, mais je le connais, il a voté parce qu'il trouvait mon tableau bien...

LOLETTE

Admettons... mais il pouvait se dispenser de venir... Surtout, sachant que c'est moi qui l'ai posé, ton tableau.

BERNIER

Bah ! C'est le signe du triomphe !... quand le soleil remonte... Eh bien, Suzon, ne restez pas le nez dans votre gosse !...

SUZON

Je vous laissais causer.

LOLETTE

En voilà d'une autre ! Hum ! hum ! Certin !

Entre le vieux Certin, accompagné de sa femme, ils s'installent à gauche.

CERTIN, *à sa femme.*

Je n'en veux plus !...

MADAME CERTIN

Là !... Tu auras la solitude complète... On ne nous verra pas. Allons, courage ! Dans un quart d'heure, songe, tout sera terminé.

CERTIN, *tremblant.*

Oh! ce n'est pas l'émotion!... Je n'en ai pas la moindre.

MADAME CERTIN

Bien sûr, bien sûr!...

CERTIN

Fatigue... tu comprends?... fatigue...

MADAME CERTIN

Oui... oui...

Elle commande une tasse de camomille.

CERTIN

Allons, bon! Où m'as-tu mené?... Ça, c'est trouvé... Bernier!...

Bernier et Certin font semblant de s'apercevoir à l'instant. Ils soulèvent leurs chapeaux respectifs. Lolette lui dit à voix basse : « Parle-lui, tu le dois, etc... »

BERNIER, *se soulevant.*

Monsieur...

CERTIN, *de même.*

Monsieur...

Ils se rassoient. Colloque de Lolette, Tabourot et Bernier. On entend encore : « Parle-lui, si, parle-lui... »

BERNIER, *se décidant, gentilhomme.*

Puisque le hasard nous met en présence l'un de l'autre, à l'instant décisif, laissez-moi vous dire que je ne me considère nullement en position d'adversaire... et, de droit, la médaille devrait revenir à votre illustre talent... Je suis heureux d'avoir à vous le dire.

CERTIN, *de sa table.*

Je vous remercie, monsieur... (*Il se rassied. Colloque de Madame Certin et de Certin : « Réponds-lui, si, je t'assure... » Certin se décide à son tour et se relève.*) Je pense, de mon côté, monsieur, que la haute récompense doit aller à la jeunesse !... (*Temps.*) Et, si le sort vous favorise, je serai le premier à applaudir...

Ils sont debout, comme deux avocats. Les femmes se taisent. Apparaissent sur l'escalier, au fond, Chaillard et le marchand de tableaux Arnheim.

ARNHEIM

Bravo ! bravo !... Les deux adversaires en présence qui se saluent avant le tournoi... C'est très Régence... Grand air... Bravo, messieurs.

Il touche la main de Certin le premier.

CHAILLARD, *à Bernier, pendant ce temps.*

Je t'amène Monsieur Arnheim, le marchand de tableaux de la rue Laffitte, qui te cherche partout... Il veut te parler... (*Appelant.*) Monsieur Arnheim !

Lolette, sa sœur et Chaillard s'éloignent un peu par discrétion.

ARNHEIM, *s'approchant de Bernier.*

Ou'introuvable, qui se cache sous les tables !... Je vous demandais partout. Voilà... je viens vous proposer un marché à pile ou face ... L'affaire peut être désastreuse pour moi... Tant pis, je la risque... Il y a quatre-vingt-dix chances que vous n'ayez pas la médaille. Si vous l'avez, votre tableau vaut quinze mille francs. Si vous ne l'avez pas, il en vaut cinq mille comme un sou... Eh bien,

je viens, comme un imbécile que je suis, et que tentera toujours le jeu jusqu'à sa mort, vous proposer d'acheter le tableau cinq minutes avant le verdict, au prix fort avec un traité pour deux prochains tableaux, le tout pour quarante mille francs .. Ça m'amuse de me tromper.

LOLETTE, *bas à Chaillard.*

Miséricorde divine !

BERNIER

Jamais de la vie, par exemple. Je refuse net.

LOLETTE

Hein?... Il est fou !

BERNIER

Vous êtes un malin, cher monsieur Arnheim... et non pas un imbécile. Jamais je ne traiterai à ce prix-là... J'ai différentes propositions dont une de la Compagnie Tyler, de New-York... Ils m'ont câblé une offre de vingt-cinq mille francs pour ma *Femme nue.* Je ne savais pas si je devais accepter. Votre offre me décide.

LOLETTE, *bas.*

Il n'y a pas un mot de vrai !

ARNHEIM

C'est à prendre ou à laisser. Je ne peux pas dépasser.

BERNIER

Voyons... voyons... J'ai l'habitude de la vente... Me voyez-vous abattant deux toiles, après la médaille, pour ce prix ridicule?... Mais, cher monsieur, c'est de quoi payer mes cigarettes !...

ARHNEIM, *regardant la cigarette de Pierre.*

Oh! oh!... Pour quelqu'un qui fume du « caporal »!... Eh bien, mettons quarante-cinq mille! Vous pourrez-vous payer les allumettes avec...

BERNIER

Non!... non... Jamais de la vie! (*Il offre une cigarette à Arnheim.*) Du caporal.

ARNHEIM

Merci!... J'aime mieux mes cigares.

Pendant qu'ils allument.

LOLETTE

Il a un accès d'aliénation mentale... Lui qui n'a jamais rien vendu à un marchand de tableaux!... Qu'est-ce qui lui prend?

CHAILLARD

Le sens des affaires qui lui pousse instantanément dans le ventre.

LOLETTE

Je n'ai pas cent francs pour la semaine et je dois seize cents francs au crémier! Il est fou!... Je vais lui dire.

CHAILLARD

Non, non, retenez-vous.

On la retient par la jupe.

BERNIER, *à Arnheim.*

Croyez-moi, je me connais... Je ne marcherai pas pour quarante ni cinquante... Si vous voulez une première affaire, elle sera de soixante mille... Pas un sou de moins.

ARNHEIM

Ah ! les jeunes de maintenant sont épatants... Mais votre signature ne représente rien comme valeur, à l'heure actuelle ! Il faut que je vous revende, que je vous repasse... Il est plus facile de faire de la peinture que de s'en défaire.

BERNIER

Ne vous donnez pas pour plus juif que vous n'êtes, chez monsieur Arnheim... Tout le monde sait bien que vous vous appelez Bertrand, et que vous avez pris un nom israélite pour mieux épouvanter le marche... Moi, vous ne m intimidez pas !... Vous avez une bonne âme de Bertrand, là !... Dans un quart d'heure, ce sera soixante-douze mille.

ARHNEIM

Pas sûr !...

BERNIER

Un... deux !...

ARNHEIM

Et trois... Tant pis, j'accepte !... Je fais une bourde, mais c'est dit !...

LOLETTE, *criant*.

Maman !...

ARHNEIM

J'ai la sensation que je viens d'être roulé par un débutant... si extraordinaire que cela soit !... Vous passerez demain matin à mon bureau... nous signerons le contrat...

CHAILLARD, *à Lolette.*

Ah ! le bougre !... Cet homme ira loin, ma petite !

Tout à coup on entend, au loin, une salve d'applaudissements qui sort de la salle du scrutin.

LOLETTE

Dieu !... Ce bruit... je ne me trompe pas, ces applaudissements... Pierre.

BERNIER

Loulou !... Il y a une médaille !...

Certin et Bernier se sont levés ; ils sont blêmes, figés.

ARNHEIM, *les regardant.*

Lequel ?

Un bruit de chaises renversées. Tabourot surgit. Il hurle en brandissant du chapeau.

TABOUROT

Victoire !... Ça y est... Tu l'as !...

ARNHEIM, *à un ami, pendant qu'ils s'embrassent.*

L'affaire est bonne.

Sans rien dire, Bernier et Lolette se sautent au cou. Certin, à gauche, retombe essoufflé sur la banquette. Suzon et Chaillard embrassent Pierre. Instantanément, en une seconde, en une poussée venue de la salle de scrutin où l'on applaudit encore, des gens arrivent, cherchant Pierre Bernier.

PREMIER PEINTRE

Et moi ?

DEUXIÈME PEINTRE

Et moi aussi, nom de Dieu, on m'embrasse !

TOUS

Bravo ! bravo !

BERNIER, *voix faible.*

Merci... merci...

D'AUTRES, *arrivant.*

Où est-il?

UN PEINTRE

Par ici!

BERNIER, *sous les embrassades.*

Je suis bien content... je suis bien content... C'est une belle heure.

UN AUTRE

Tu l'as à trois voix de majorité... Un peu plus...

BERNIER

Qu'est-ce que ça fait?... C'est une belle heure... C'est une belle heure!

UN GROUPE, *arrivant.*

Vive Bernier!... Vive Bernier!

DUMAS, *serrant la main de Bernier avec force.*

Et tu la méritais. C'est pain bénit! (*Allant à Certin qu'un groupe adverse a entouré sur la gauche.*) Toutes mes condoléances. C'était vous qui la méritiez...

On emmène Certin à moitié evanoui.

VOIX DE CERTIN

Je m'en fous!... Je m'en fous!.

Il s'en va, entraîné par un groupe.

SELLIER, *à Bernier.*

Je suis fier... cher ami... je suis fier... (*A un autre.*) Je ne sais pas ce que ça veut dire... mais ça fait très bien!

UN PEINTRE, *prétentieux.*

Bravo ! Bravissimo ! Bellissimo !

UN AUTRE

Et le fameux Certin ?... On m'a dit qu'il était là !...

BERNIER, *triomphant.*

Là !... Cette chose qu'on emporte... cette loque... c'est fini !... Il vient de mourir...

UN PEINTRE

Quoi ?

BERNIER

Oui ! Il vient de mourir d'une attaque de modestie foudroyante devant mon tableau.

UN PEINTRE

Et qu'est-ce qu'il a dit quand on lui a appris la nouvelle... le pauvre vieux ?

BERNIER

J'ai entendu ! Il a dit : « O France ! ton café fout le camp. »

UN PEINTRE, *à son voisin.*

Il a le triomphe cruel, féroce.

On le porte presque en triomphe.

DEUXIÈME PEINTRE

Enfin, en voici un de fini !... Maintenant, il ne fera plus que de petites saletés pour le commerce.

TROISIÈME PEINTRE

En tout cas c'était un jeune hier, c'est un vieux aujourd'hui !...

Cent mains se tendent. Bruit, tumulte.

QUELQU'UN, *s'approchant de Bernier.*

Cher maître!... cher maître!

PREMIER PEINTRE

Tu vois comme on vieillit en cinq minutes!

SELLIER, *à Bernier.*

Allons, viens mettre le cartel d'or en bas de ton tableau...

BERNIER, *modeste.*

Non... non!... Ça n'a aucune importance... Lolette est fatiguée!

CHAILLARD

Qu'est-ce qu'elle a? Malade?

BERNIER

L'émotion, la pauvre petite.

TABOUROT

Elle ne cache pas son bonheur, au moins...

LOLETTE

Vous savez, ce ne serait pas commode à cacher!...

UN PEINTRE

Ah! la gloire! le laurier!

SELLIER

Le canon!

GRÉVILLE, *arrivant.*

Le canon des Invalides!

LOLETTE

Dieu, le canon!... C'est encore pour toi, çà?

On s'esclaffe.

BERNIER, *riant*.

Non, je regrette... C'est pour Alphonse XIII... C'est le départ de l'avenue du Bois.

DES PEINTRES

Alphonse ! Tiens ! au fait !

UNE VOIX

Dites donc... descendons... pendant qu'on est en veine d'applaudir...

BERNIER

Oui !... c'est cela, voulez-vous ?... Allez ovationner le roi, et puis, ensuite, obliquez chez Ledoyen. Je vous y rejoins tout de suite. (*A Lolette.*) Ça m'étonne de ne pas voir mon auguste ingénieur de frère ! Tel que je le connais, il a dû rôder dans quelque coin de la sculpture, prêt à se montrer pour l'honneur, ou à s'esbigner à l'anglaise si ça n'avait pas marché.

LOLETTE

Tiens, le voilà justement derrière ce gros monsieur.

BERNIER

Qu'est-ce que je te disais !

EUGÈNE BERNIER, *les bras ouverts.*

Que je t'embrasse !

BERNIER

Comment donc ! Une lèvre de plus ou de moins, aujourd'hui !

EUGÈNE

Je ne pouvais pas résister...Au sortir du bureau... il m'a fallu venir flâner par ici... C'est ma femme aussi qui va être contente !

BERNIER

Eh oui ! Maintenant que je suis officiel, tu pourras m'inviter à tes dîners... Je ferai bien à un bout de la table.

EUGÈNE

Comment peux-tu dire des choses pareilles !

BERNIER

Qui n'ont pas d'importance. Bonsoir, vieux ! Ah ! pendant que tu es là, tiens, il faut que je t'annonce deux petites choses... Oui... J'ai un camarade de Béziers... qui vient de m'envoyer une barrique de vin ; comme je ne bois que de la bière, je te la ferai envoyer boulevard Malesherbes. La seconde, c'est mon mariage avec Lolette !

EUGÈNE

Ton mariage avec L...

BERNIER

Oui... tu comprends... ça fait mieux pour les concierges, les fournisseurs !

EUGÈNE

Ah ! par exemple !... Tu es dément.

BERNIER

Je t'expliquerai ! Je n'ai pas le temps, aujourd'hui ! Et puis, qu'est-ce que ça fout ! Au revoir, vieux frère, et compliments à ta femme ! (*Le frère parti, il se retourne vers Lolette.*) Lolette ! Ah ! flûte !... Il ne va pas nous empêcher d'être heureux, celui-là ? Illumine tes quinquets, Lolette ! C'est la noce ! Hohé !

Resserrement de mains. Cohue.

SABATIER, *fendant la foule.*

L'Etat...

BERNIER

Quoi !

SABATIER

...qui vient t'acheter ton tableau pour le Luxembourg.

UN AUTRE

Toutes les veines, ce cochon-là !

BERNIER

Où est-il?

SABATIER

Là ! Le sous-secrétaire des Beaux-Arts, Taillant-Billart, qui arrive et veut te serrer la main !... En sortant, il va à l'Elysée recevoir Alphonse... il n'a pas voulu passer sans...

LOLETTE

Mais tu viens déjà de le vendre, ton tableau.

BERNIER

Ça ne fait rien ! Je vais le vendre deux fois !... On s'arrangera après.

LOLETTE

Où est-il, l'Etat? Où est-il?

SABATIER

Ce bonhomme à barbiche et à gros ventre qui avance !... L'Etat, c'est lui.

LOLETTE,

Ben vrai !... Il est rudement toc !...

Entrée officielle du sous-secrétaire. Salutations. Poignées de mains.

SABATIER

Voici M. Bernier.

LE REPRÉSENTANT DU MINISTRE, *bon enfant. Habit et pardessus jaune.*

Monsieur... Je tiens d'abord à vous féliciter de cette distinction qui honore en vous un des plus jeunes et des meilleurs représentants de la jeune école.

BERNIER, *obséquieux.*

Je suis très flatté, très flatté...

GRÉVILLE, *à un peintre.*

Et aïe donc ! En voilà un de mûr pour les vases de Sèvres ! Olé ! Olé !

LE REPRÉSENTANT DU MINISTRE

Le gouvernement sera heureux de vous acheter votre toile pour le musée du Luxembourg... (*On applaudit.*) mais vous savez... les crédits sont minces... nous ne disposons que de faibles sommes... Si vous n'êtes pas exigeant, passez demain rue de Valois... et nous échangerons quelques vues à ce sujet.

BERNIER

Mais, monsieur le directeur... je ferai toutes les concessions !... C'est déjà très beau que le gouvernement de la République mette à notre disposition le petit duché du Luxembourg.

Rires approbateurs.

GRÉVILLE

Dire qu'il y a peut-être dix ans que cet homme phrase !

PREMIER PEINTRE, *pendant la sortie de Taillant-Billart, entouré.*

En voilà une chance, pour vous, personnellement, Lolette ! Vous rendez-vous bien compte ?

LOLETTE

Non !

GRÉVILLE

Comment, elle ne se rend pas compte ! Mais votre anatomie va figurer au Luxembourg, parmi les chefs-d'œuvre ! Quel honneur !

LOLETTE

C'est vrai.

PREMIER PEINTRE

Et plus tard, le Louvre ! Votre académie sera célèbre, comme la Vénus du Titien...comme l'Olympia de Manet.

LAFARGUE

On vous admirera, on parlera de vous pendant des années et des années.

GRÉVILLE

Songez donc, madame, votre derrière est acquis non seulement par l'Etat, mais par la Postérité...

UN AUTRE

In sæcula sæculorum.

UN AUTRE

C'est considérable !

LOLETTE, *admirative.*

C'est que c'est vrai, tout de même.

Nouveau coup de canon

SABATIER

Baoum ! Parapapa... quelle journée ! Voilà le roi qui descend les Champs-Elysées. Suivons la foule ! Toute la sculpture s'est vidée comme par enchantement

DES VOIX, *au fond.*

Dites donc ! hé ! les vieux... descendons voir Alphonse.

SABATIER

Et puis, Bernier, en avant marche sur Ledoyen !... on va te faire un speech monstre !

On essaye de l'entraîner.

LOLETTE, *affalée sur une chaise.*

Dieu ! que je suis fatiguée !

BERNIER

Descendez chez Ledoyen, je vous y rejoins... Je voudrais laisser seulement un instant Lolette se reposer... et puis, j'ai quelque chose à lui dire... On ne s'appartient plus, depuis ce matin.

GRÉVILLE

C'est bien naturel, parbleu ! Mais, si tu crois que les camarades vont te ficher la paix comme ça.

BERNIER

Une seconde ! Garçon... tenez... voulez-vous m'arranger une table, à gauche, dans le coin, en avançant le paravent de biais !... Tiens Lolette, mets-toi là, derrière !... Je vous rejoins. (*A Tabourot vivement.*) Tabourot, sois gentil... Veux-tu dire aux personnes qui me demanderont que je viens de partir à l'instant, que je suis chez Ledoyen !...

Garçon, voulez-vous répondre que je ne suis plus là, si on me demande... je suis allé voir mon tableau, là-haut ! (*Au garçon.*) Là... poussez ça... merci... ouf !... (*Il arrange le coin du paravent et installe Lolette derrière.*) Ça va-t-il mieux, mon petit ?...

Il lui parle très tendrement.

LOLETTE

Merci, Pierrot ! C'est que j'ai l'estomac creux ! Je n'ai rien mangé depuis hier soir.

BERNIER

Parfait ! attends une seconde !... on va bouffer un sandwich.

Il s'installe aussi à côté du dressoir, derrière le paravent. Des peintres hèlent encore Bernier qui fait des signes négatifs.

TABOUROT, *à des gens qui arrivent.*

Il vient de partir... là... à gauche... Le voilà qui s'en va là-bas...

BERNIER, *derrière le paravent, en souriant, à Lolette.*

Bon Tabourot !

Lolette met la tête dans ses mains.

LOLETTE

C'est la réaction !

BERNIER, *regardant par-dessus le paravent.*

Ça y est !... on file... Qu'est-ce que tu prends, Lolette ? Sardine-beurre ?

LE GARÇON

Nous n'en avons pas... Nous avons des anchois... du caviar...

LOLETTE

Tenez, apportez un baba et puis voilà tout.

BERNIER

Crois-tu? Qu'est-ce qui nous arrive-là, Loulou? Il faut encore que je t'annonce quelque chose... en même temps... Te souviens-tu d'un jour où je t'ai dit : « Si j'ai la médaille, je jure que... »?

LOLETTE

Tais-toi! Je sais ce que tu vas dire! (*Elle éclate en sanglots.*) Qu'est-ce que j'ai donc fait pour être si heureuse?

BERNIER

Ce que tu as fait? Tu as été bonne, courageuse, dans les sales jours, tu as été sincère et gentille... et chic! Je te dois des années de bon temps... et un bon bout de la médaille! C'est bien le moins qu'on se marie. Je l'ai promis, je tiens parole! On est content... hop là! Loulou, en route!... Allons, console-toi de tant de bonheur! Il ne faut pas s'exagérer les choses. Ça n'a pas grande importance.

LOLETTE

Ah! pour moi, tu ne peux pas savoir... Ta femme... quel rêve!

BERNIER

Que tu es gosse! Mais rien ne sera changé!

LOLETTE

Oh! si! c'est grave, c'est doux... On se mariera à l'église, pas?

BERNIER

Si tu veux... moi, je m'en fiche comme de colin-tampon!

LOLETTE

Pour moi, ce sera beaucoup plus... quand j'y pense !...

BERNIER

Moi, c'est parce que je sens que ça te fait plaisir... Je n'attache aucune importance à ces formalités-là ! L'important, quoi? c'est qu'on s'aime.

LOLETTE

Oui... mais être mariés... C'est que tu ne sais pas, mon Pierre, comme je t'aime ! Non ! tu ne le sais pas... Et ce sera si doux de penser qu'on vivra ensemble... qu'on vieillira aussi ensemble ! Ah ! tout ce que je voudrais t'apporter et que je ne t'apporte pas. Tiens, j'ai un gros chagrin de penser que j'ai un passé... que je ne serai pas une femme nette... comme tu le méritais.

BERNIER

Bah ! ce n'est pas ta faute, n'est-ce pas ?... En voilà des idées !... La vie est la vie !

LOLETTE

Je voudrais ne pas te connaître et te rencontrer aujourd'hui pour la première fois !... Comme ce serait beau... imagine !

BERNIER

Pas sûr que ce serait mieux que notre première fois à nous... quand tu es arrivée dans mon atelier comme une petite chose rigolote et toute rose... avec un bas à la jambe droite et une chaussette à la jambe gauche... une chaussette, Loulou... réfléchis?

LOLETTE

Tais-toi !

BERNIER

Allons donc ! Je ne rougis pas de notre passé !... Tu es entrée chez moi, toute nue... comme un oiseau entre par une fenêtre... et je t'ai gardée ! N'était-ce pas bon, dis ?... petite brute, notre première nuit, presque sans se connaître ?... et après, quand on s'est regardé, tout flapi, les yeux foncés... et que tu m'as dit : « Voilà ! c'est comme ça... je fais des baisers bleus ! »

Ils rient.

LOLETTE

Et toi tu m'as allongé une grande gifle, et tu m'as dit : « Moi, je fais des gifles rouges ! »

BERNIER

C'est vrai. Ç'a été mon premier moment de jalousie !

LOLETTE

Le seul... l'unique, Pierre... Il n'est jamais revenu depuis... C'est dommage.

BERNIER

Et ce réveil ! Quand j'ai regardé, ce matin-là, ta figure de tout près. Je découvrais des taches de rousseur que je n'avais pas vues... tu me renseignais sur elles... Tu m'as fait les honneurs de ton visage. Tu me disais : « Les taches de rousseur, ça meuble... ça fait mieux ! C'est comme un appartement vide, quand il n'y en a pas... Celle-là, c'est la table du milieu... celle-là, c'est le fauteuil du coin... la petite, là, à droite, c'est la boîte à

cigares. » Et quand je t'ai embrassée à pleine bouche, tu m'as dit, dans un éclat de rire : « Ça, c'est la boîte à bises. » Dieu ! qu'on a été bêtes et gosses, tout de même ! Et que c'est agréable à se rappeler dans ces grands moments, Loulou ! Car, il n'y a pas à dire, me voilà officiel... Tu as un homme officiel ! Nous sommes des personnages arrivés et nous allons être riches... A nous la galette !

LOLETTE

Tu crois que c'est vrai?... On va avoir ces soixante mille balles d'un coup !

BERNIER

D'un coup... comme ça !... hop !... Et ça commence !...

LOLETTE

Je vais me rattraper un peu, dis... J'ai assez coupé les sous en huit, en dix... Oh ! je ne serai pas dépensière ; mais, enfin, je pourrai réaliser quelques petits rêves... Je mangerai beaucoup de marrons glacés... En hiver, je porterai des œillets chinés roses à mon corsage... Et puis, je me payerai tout de suite le costume de bicyclette, en vert... avec une toque de loutre. Il y a longtemps que j'en ai envie.

BERNIER

Alors, heureuse, heureuse?

LOLETTE

Vois mes yeux... Regarde s'il n'y fait pas beau... Que je t'aime !

BERNIER

C'est vrai, ça?

LOLETTE

Tu ne le sens pas? Regarde-moi.

BERNIER

Si!

LOLETTE, *collée contre lui.*

Je suis toute toi... je serai toujours toute toi... Tu es mon maître. Fais de moi ce que tu voudras, Pierre! Oh! tu ne sais pas à quel point je t'appartiens! Quand je pose... quand je suis nue devant toi... j'éprouve quelque chose de si tendre à ne pas bouger des heures sous ton regard qui va et vient, qui cligne, qui m'aime... Je le sens qui passe, qui me brûle, comme si on approchait une lumière chaude de mon corps... C'est vrai, ce que je te dis là, Pierre!... Autrefois, je ne sentais jamais un regard sur moi, quand je posais chez les peintres. Ça m'était bien égal!... Mais, pour recevoir le tien, qui se colle après moi, qui grimpe, qui peine, qui souffre, je me fais bien patiente... J'entends ton souffle, là-bas, derrière tes pinceaux et tes sourcils froncés... il me semble, alors, que j'allaite un grand enfant chéri... et j'ai une peur affreuse de déranger sa respiration... Pierrot!

BERNIER, *souriant.*

Eh bien, maintenant, tu passeras ce bonheur-là à d'autres, je t'en réponds. Ah! nous ne l'aurons pas volé, la richesse! C'est bien un peu notre tour... Si tu savais! Avant de te rencontrer, je ne te l'ai jamais dit... j'ai eu des jours effroyables...

LOLETTE

Je sais...

BERNIER

Pas tout !... Ce sont des choses qu'on avoue difficilement. J'aurais pu demander de l'argent à mon frère, bien sûr... mais il aurait été trop content? Et puis, j'ai un orgueil fou. Plutôt crever... plutôt tout endurer que de demander, quoi que ce soit !... Je me souviens d'avoir eu faim... Oui, je faisais tremper de vieux croûtons de pain sec sous la fontaine de la cour, pour pouvoir y enfoncer les dents.. Ça se fait ensuite chauffer sur le gaz.

LOLETTE

Oh ! je connais toutes ces choses ! Moi non plus, je ne t'ai pas tout dit... On n'ose pas... Figure-toi que ma mère avant que je pose m'a fait mendier dans la rue... J'ai tort de te dire ça, hein?

BERNIER

Pourquoi?

LOLETTE

A un moment, nous n'avions pas de domicile... On allait coucher à la gare du Bois-de-Boulogne... Dans les petites gares, on peut rester jusqu'à onze heures. Après, on se levait, et nous allions dans une grande gare, sur un banc, jusqu'à trois heures du matin... Quand je me rappelle !...

BERNIER

Eh bien, moi, sais-tu ce que j'ai osé faire, moi, un homme?... Un jour... ah ! je souffrais tant !... c'était si dur !... il y avait sur la porte d'un hôtel particulier, dans la rue, un papier plié... j'ai ouvert par curiosité. C'étaient des restes... eh bien..! (*La voix étouffée.*) j'ai...

LOLETTE, *se jetant à son cou.*

Pierrot !... (*Ils pleurent.*) Tu as tant souffert que ça !

BERNIER

Et toi donc, pauv'petiot !

LOLETTE

Et on n'avait jamais osé se dire ces choses-là !

BERNIER

Non, on ne se dit pas tout... On garde des choses au fond de soi. Il faut des jours comme celui-ci... de grands... de très grands bonheurs, pour que ça remonte à la surface... Oh ! mais, c'est bon à se rappeler, maintenant, les sales souvenirs ! Enfin, nous voilà sur le tremplin... ouf ! Ah ! j'en ai eu des rages, des colères sourdes, va ! les jours où je me promenais dans ce Paris, tout ce Paris, dont on entend les roulements derrière les vitres du palais... quand j'allais parmi la poussière des équipages, du luxe, du bonheur, dans ces Champs-Elysées, respirer tout ça en larges bouffées, avec, dans les yeux, dans les doigts, la faim de toutes les matières riches... oui, la joie que j'ai toujours eue des belles matières, du satin, de la soie, des chairs fines, des fleurs chères... l'envie de caresser de la paume, en passant, le bois laqué des automobiles, les chapeaux des femmes, toute cette ivresse de la puissance heureuse... Et, alors, moi, j'allais là-dedans et je leur disais : Passez toujours, passez dans votre poussière, je serai un des maîtres de ce Paris-là et il tiendra dans ma main...

comme une chiffe parfumée... Et ce jour-là on verra... on verra !

Ils s'embrassent, dans l'exaltation et l'ivresse douloureuse du triomphe. Au loin.

UNE VOIX

On ferme... on ferme !...

LOLETTE

Tiens ! déjà !

BERNIER

Hé, oui, on a voté tard...

LOLETTE

Et les amis qui t'attendent chez Ledoyen !

BERNIER

Qu'importe ce cliquetis, maintenant ! Ce soir, tout est à l'amour. Par ce beau crépuscule de fête nous irons à pied, tous deux, jusqu'au boulevard, le pardessus sur le bras... On flânera, on regardera mon nom dans les journaux du soir... et puis on prendra le train pour aller dîner loin... comme des amoureux... loin, très loin... à Saint-Germain... veux-tu ?

LOLETTE

Si je veux !... Donne ta main que je l'embrasse. (*Elle lui baise la main brusquement.*) Ma vie.

Le crépuscule tombe, roux, dans les grands vélums du palais vide.

VOIX D'UN GARDIEN, *au loin.*

On ferme !

BERNIER

Allons, ouste alors... Il est temps !

LOLETTE

Paye.

BERNIER

Les consommations de tout à l'heure sont réglées. Il n'y a que ça.

LOLETTE

Oui, mais tu as la médaille d'honneur... Tu ne peux pas faire autrement que de donner un gros pourboire.

BERNIER

Qu'est-ce que tu crois qu'il faut laisser?

LOLETTE

Je ne sais pas. Je n'ai pas l'habitude... Règle-toi sur le pourboire qu'a laissé Pellier, quand il nous a invités dans ce restaurant, sur le boulevard.

BERNIER

Oh! mais c'était trop huppé, à... Combien, tu te rappelles?

LOLETTE

Il a mis dix francs sur l'assiette.

BERNIER

Dix francs, c'est beaucoup trop!

LOLETTE, *dans un élan joyeux avec un grand geste.*

Ah! bah! une fois n'est pas coutume! Laisse toute la pièce.

BERNIER

Va pour le louis!... (*Pendant que Lolette s'éloigne au fond pour prendre son boa, il appelle le garçon et, après avoir troqué, dans la poche de son gilet, le louis contre une pièce de cinq francs, il jette la pièce blanche sur la table, et, vivement, au garçon qui passe.*) Tenez,

voilà, garçon, cent sous. Vous garderez la monnaie.

Il rejoint Lolette et ils s'en vont, bras dessus bras dessous.

LOLETTE

Petit mari !

BERNIER

Petite femme !

On entend, dans le hall vide de la sculpture, le gardien qui crie toujours : « On ferme... on ferme... »

RIDEAU

ACTE DEUXIÈME

Petit salon très élégant, précédant un atelier, mais l'atelier est très au fond, à gauche, de biais. Tout est laqué blanc flambant neuf. Frise de paons bleus. A droite, un petit escalier intérieur conduisant aux chambres, et un meuble en retrait, sorte de canapé d'attente. A gauche, à l'avant-scène, une porte donnant sur l'antichambre. En angle petite cheminée de cuivre rouge. Beaucoup de lampes allumées. Plafonnier opalin. Chaise longue, fauteuils légers, chaises, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

BERNIER, LOLETTE, GRÉVILLE, ROLSINI, GARZIN, MADAME GARZIN, MADAME MOULZI et DEUX INVITÉS.

Au lever du rideau sont là, réunis, Bernier, sa femme, Gréville, le peintre italien Rolsini, fort accent, petit et trapu, le vieux peintre Garzin et sa femme, modeste d'apparence et déjà vieille, puis une créole ou mulâtresse, Madame Moulzi, une comparse à l'air doux et placide. Smoking. Grands décolletés. Deux autres invités, au fond sur les marches de l'escalier. Lolette n'est plus coiffée en bandeaux, ses cheveux sont teints et nattés en roue. Elle a beaucoup de bagues aux doigts.

LOLETTE

Là... maintenant vous avez tout vu en bas...

MADAME GARZIN

Et ici?

BERNIER

L'escalier intérieur qui conduit aux appartements.

LOLETTE

Et encore ce n'est qu'à moitié fait... Les ouvriers n'en finissent pas... Nous ne serons vraiment prêts qu'en juin... Et nous avons quitté notre ancien appartement depuis deux mois, pourtant !

GRÉVILLE

Nous faisons les gens de la crémaillère, en définitive.

BERNIER

Vous êtes notre première réception, voilà tout. Ce n'est qu'un premier cran de la crémaillère. Nous la pendrons dans un mois ou deux. Ah ! le barman Louis !... Je vous présente le barman Louis... C'est lui qui vous servira tous les samedis... Allez voir son petit établi dans l'atelier.

ROLSINI, *bas, à Gréville.*

Est-ce assez démodé !... Quel snob !

GRÉVILLE

On est parvenu ou on ne l'est pas !...

SCÈNE II

LES MÊMES, TABOUROT

BERNIER

Bonjour, Tabourot... Dis-moi ?

ROLSINI

Alors, pour nous seuls, vous avez mobilisé une danseuse grecque ?

BERNIER

Mais, tous les samedis, on vous offrira de petits numéros de ce genre. Voilà comme nous sommes ! (*En aparté, à Tabourot.*) Tu as vu la mulâtresse ?

TABOUROT

Où ça ?

BERNIER

Là.

TABOUROT

Oh ! fouchtra !

BERNIER

C'est une ancienne amie de Loulou qu'elle a invitée sans me le dire... mais enfin, ce soir, le premier samedi d'inauguration, tant pis, comme ce n'est qu'un ballon d'essai ! mais, dans quinze jours, ce sera la grande tentative, les gens chics, les gens du monde.

GRÉVILLE *regardant Lolette qui, au fond, fait des ronds avec sa robe, en riant avec Madame Moulzi et Madame Garzin.*

Ah ! très bien.

ROLSINI

Mirifique.

BERNIER, *à Tabourot.*

Allons, bon ! Qu'est-ce qu'elle fait, là-bas ? Dis donc, je te confie Loulou.

TABOUROT

Me voilà passé bonne d'enfant.

BERNIER

Ne plaisante pas... Je ne suis pas sans inquiétude... Il y a quinze jours que je la dresse en vue

de nos grandes réceptions... mais, avec elle, tu sais, on n'est jamais que d'une tranquillité relative ; elle est capable de descendre, tout à l'heure, la rampe de l'escalier à califourchon. (*Il l'appelle.*) Loulou !

LOLETTE, *s'approchant.*

Chéri !

BERNIER, *bas.*

Qu'est-ce que tu faisais avec ta robe ?

LOLETTE

Des fromages.

BERNIER

Tu sais ce que tu m'as promis ?

LOLETTE

Quoi ! c'est donc mal de faire des fromages ?

BERNIER

Non... mais n'oublie pas tout à coup que tu reçois... Et puis, tes cheveux... tu as encore des cheveux qui traînent...

ROLSINI, *se rapprochant de Bernier avec Gréville.*

Alors, vous vous mettez à recevoir, homme chic ?

BERNIER

Je n'ai pris et arrangé cet appartement que dans cette intention. Sans quoi, je me serais contenté de mon dernier atelier.

GRÉVILLE

Parbleu !... Il faut bien soutenir sa clientèle et ses prix. Le peintre des souverains se doit un hôtel plaine Monceau... Et il a, ce soir, un smoking, le peintre des souverains !

BERNIER

Vous ne le trouvez pas beau?

GRÉVILLE, *le lorgnant à deux pas de distance.*

C'est une des plus belles choses qu'on ait faites en littérature depuis dix ans. Le col bien... le gilet bien... (*Un temps.*) Les mains trop grosses.

BERNIER

Je les renverrai chez le tailleur.

LOLETTE

Jaloux!

GRÉVILLE

Vous rappelez-vous, Bernier, quand j'ai fait votre connaissance? Il y a quelque cinq ans... déjà... au buffet de la sculpture, le jour de la médaill? Quel chemin parcouru en si peu d'années!

BERNIER

Je me souviens fort bien!

GRÉVILLE

Vous étiez gentils tout plein, les deux... tapis comme des petits lapins peureux dans un coin... Vous n'en meniez pas large... Ah! dame! vous n'étiez pas, alors, le peintre mondain des belles madames... et je ne l'aurais jamais deviné dans ce grand garçon aux culottes de velours... car il n'y a pas, mon cher, vous étiez très cabaret des Quat'z'Arts. Comme on change!

BERNIER

Mais non, vous vous trompez, Gréville... J'avais bien des erreurs, comme une cravate Lavallière et

des bottines à bec de canard... mais pas de velours... et j'étais bien ce que je suis, tout de même... Il me semble me rappeler du moins.

GRÉVILLE

C'est de votre portrait du Pape que datent vos premiers grands succès féminins... Ah ! vous avez eu une idée géniale d'aller à Rome... C'est égal, j'aurais voulu voir Madame Bernier au Vatican !

LOLETTE

J'étais épatante de sérieux, pas?

GRÉVILLE

Est-ce vrai ce qu'on m'a dit, qu'elle était tellement troublée qu'elle répétait obstinément au Pape : « Merci, saint-siège, merci, saint-siège »?

BERNIER

Elle n'est pas trop protocolaire !

LOLETTE

J'étais très à mon aise et pas épatée du tout !

BERNIER

D'abord, rien ne la renverse. Cet été, je lui ai montré la Grande Ourse, elle m'a dit : « Alors, c'est ça la Grande Ourse dont on parle tant? » et elle a ajouté : « Eh bien, ça n'a rien de si extraordinaire ! »

MADAME GARZIN, *montrant un grand chevalet à gauche, avec une toile retournée contre le mur.*

Et-là... c'est le chef-d'œuvre en train retourné?

BERNIER

Oui, le portrait de la princesse de Chabran.

MADAME MOULZI

On ne peut pas le voir?

BERNIER

Non, non... Je l'ai poussé ici pour débarrasser l'atelier et afin que la danseuse ne me crève pas la toile à tour de cuisses... mais on ne peut pas voir. J'ai à peine ébauché.

MADAME GARZIN

C'est cette dame israélite qui a épousé le prince de Chabran, lui a soixante-dix ans, elle a trente ans? Je trouve ça dégoûtant! Elle doit bien s'ennuyer.

BOLSINI

Elle se distrait au contraire.

GRÉVILLE

Elle a voulu se payer un des plus grands noms de France. Celui-là traînait dans les tripots et la panade. Elle l'a ramassé!

Les femmes passent dans l'atelier. Le vieux Garzin prend rondement le bras de Pierre et montre le chevalet du doigt.

GARZIN

Retourne-nous ça, mon fils.

BERNIER

Oh! J'ai à peine ébauché, je vous assure.

GARZIN

M'en fiche... retourne ça, retourne la princesse.

BERNIER, *s'exécutant.*

Tenez, voyez... c'est à peine préparé. J'ai couvert avec quelques frottis.

GRÉVILLE

Pas mal.

ROLSINI

Chic !

GRÉVILLE

Ça a de l'allure. Du Raeburn moderne... plus raide.

GARZIN, *bourru, avec un geste.*

Retourne... j'ai assez vu... retourne la princesse... Vuitt !

BERNIER, *gêné, riant.*

Il est dur, le patron... sacré patron !

GARZIN

Non... Pourquoi?... J'attends.. Je ne dis rien... voilà tout.

LA VOIX DE MADAME MOULZI, *dans l'atelier.*

Monsieur Bernier ! monsieur Bernier !.. Venez me poivrer ! Je n'ai pas confiance dans le barman.

BERNIER

A vos ordres.

Il remonte.

GARZIN, *aux deux hommes.*

Hum !... Et dire que cet homme-là était fait pour peindre des rognons et des bœufs éventrés en fait de femmes du monde !... Maintenant, le voilà dans le sucre !

ROLSINI

Vingt mille francs, mon cher, ça se paye vingt mille francs, ces machines-là... Il nous enfonce, il n'y a pas !

GRÉVILLE

Le public s'est entiché de tant de fadeur... Vendeur de peaux, coupeur de poils, marchand d'abats !

GARZIN

Que vous êtes méchant pour lui !

ROLSINI

Vous avez toujours une tendresse pour votre ancien élève... patron.

GARZIN

Je l'avoue... Il est en pleine crise... elle passera.

ROLSINI

La crise du sucre n'est jamais une crise passagère.

Lolette passe et monte l'escalier avec Mesdames Moulzi et Garzin.

LOLETTE, *aux femmes.*

Maintenant, vous, les dames, venez voir nos chambres. (*Arrêtant Gréville.*) Les dames seulement.

GRÉVILLE

Elle est laquée blanc, votre chambre?

LOLETTE, *de l'escalier.*

Non... celle de Pierre. C'est la plus belle. Moi, vous savez, je n'aime pas beaucoup avoir une chambre à moi.

GRÉVILLE, *à mi-voix.*

Une vieille habitude... Elle est mieux dans celle des autres.

Bernier est monté avec le groupe. Restent seuls Rolsini, Gréville et Garzin.

SCÈNE III

ROLSINI, GRÉVILLE, GARZIN

ROLSINI, *riant.*

Ce Gréville !... Il n'en rate pas une ! Quel chameau !

GRÉVILLE, *fouillant dans une boîte à cigarettes qu'il dépose sur la table.*

Que voulez-vous ? Ça me renverse ! Où vont-ils, ces gens, je vous demande un peu ?... S'ils croient pour ça qu'elle va être reçue dans le monde !

GARZIN

Elle est si gentille pour lui... car ils ont été très malheureux, et c'en est un qui a mangé de la vache enragée.

GRÉVILLE

L'avoir mangée, bien... mais ce n'est pas une raison pour l'avoir épousée ! (*Rires.*) Ce n'est pas de moi. C'est de Degas, à propos d'eux, justement.

ROLSINI

Allons, elle n'est pas très commune... elle se fait.

GARZIN

Moi je la trouve très fine... avec une grâce particulière et ingénue que je comprends.

GRÉVILLE

Oui, mais elle a toujours le pouce qui sent la charcuterie mangée sur la table de marbre du troquet... Il y a les femmes qui s'adaptent et celles

qui ne s'adaptent pas. Tandis que lui, regardez ce qu'il est devenu... le peintre mondain... robuste et sain... le beau garçon aux pectoraux bombés sous le gilet en peau de chamois... tel qu'on le peint dans les magazines et tel que le rêvent les dames des Cours étrangères.

Garzin s'éloigne un peu.

ROLSINI, *à Gréville.*

La gaffe... vous bêchez les modèles à cent sous épousés, devant le père Garzin qui, lui, a épousé sa cuisinière.

GRÉVILLE

Ah ! diable !... c'est vrai !... On oublie toujours ces choses-là !

ROLSINI

Regardez-la, la mère Garzin... Est-elle assez ancienne bonne à tout faire !... Les voilà les vraies femmes de peintre... les éternelles !

Mesdames Garzin et Moulzi redescendent lentement l'escalier en causant. On entend ceci :

MADAME GARZIN

Moi, je fais venir le beurre d'une ferme normande... un franc soixante-quinze la livre. Il est exquis.

Elle prononce esquis. *Elles passent et entrent, en causant, dans l'atelier.*

GRÉVILLE, *un cigare aux dents.*

Un franc soixante-quinze, c'est pour rien. Est-ce qu'il y a une allumette au milieu de tout ce fourbi modern-style ?

LOLETTE, *qui redescend l'escalier la dernière.*

Vous cherchez du feu, Gréville?... Tenez... je vais vous allumer moi-même.

Elle prend un porte-allumettes sur une petite table.

GRÉVILLE

Etre allumé par vous, ce sera bien meilleur!... Figurez-vous que, à propos d'allumette... une anecdote...

LOLETTE, *lui tend une allumette.*

Mon vieux, vous me raconterez vos anecdotes, une autre fois... vous allez me faire brûler les doigts.

GRÉVILLE, *sans se presser.*

Il faut bien que je coupe mon cigare! Vous êtes très bien ainsi. Vous avez l'air d'un phare.

BERNIER, *dans le fond, à une dame qui arrive, désignant Loulou.*

Tenez, la voilà... Elle ne vous a pas vue...

LOLETTE, *tenant l'allumette en l'air.*

Allez donc! allez donc! (*Elle se brûle.*) Ah! crotte! (*Elle se trouve nez à nez avec la dame et Bernier.*) Oh! pardon!

GRÉVILLE, *riant.*

C'est le mot national français à l'usage des jeunes filles!

Elles remontent vers les autres.

TABOUROT, *s'approchant de Pierre qui est resté en place.*

Qu'est-ce qu'il y a? Tu as l'air malade? Ça ne va pas très bien?

BERNIER, *bougon.*

Ça va!... ça va! comme toujours... c'est-à-dire

terriblement mal ! (*Entre un domestique avec une lettre sur un plateau.*) Qu'est-ce que c'est ?

LE DOMESTIQUE

C'est un chauffeur qui a dit de remettre cette lettre tout de suite à monsieur.

BERNIER, *décachetant la lettre.*

Pan ! en voilà d'une autre ! La princesse qui arrive !... (*A Tabourot qui le guettait.*) Tabourot ! La princesse !... Et il n'y a que des mufles !

TABOUROT

Merci !

BERNIER

Je ne dis pas ça pour toi !... Mais si j'avais su qu'elle viendrait... sans être invitée, j'aurais prévenu quelques personnes de marque. Qu'est-ce qu'elle va dire de toute cette garniture ? Madame Garzin, la mulâtresse !

TABOUROT

Qu'est-ce que peut bien te faire ce qu'elle dira ? Faut prévenir Lolette.

BERNIER, *le retenant.*

Non, ne préviens pas Lolette, surtout. J'ai toujours tenu Loulou un peu éloignée de la princesse... Oui, je ne t'ai jamais dit ?... du temps qu'elle posait, elle a donné deux ou trois séances à la princesse dans son atelier du faubourg Saint-Honoré...La princesse peignait déjà... car tu sais qu'elle peint ?... Oh ! petit souvenir sans importance, mon Dieu !... seulement, ce soir, je sens bien qu'elle fait exprès de tomber à pic dans la mare à grenouilles. (*Furieux.*) C'est cette mulâtresse que j'ai sur le cœur !

TABOUROT

Eh bien, dis que c'est la fille de Ranavalo. Ça te posera.

Rolsini, Garzin et Gréville feuillettent, en buvant, des cartons. Les femmes sont dans l'atelier. De gauche, entre un nouvel invité. C'est un ami du premier acte.

SCÈNE IV

LES MÊMES, LAFARGUE

BERNIER, *à Lafargue, lui serrant la main.*

Ah ! te voilà, toi... Bonsoir !

LAFARGUE

Eh bien, je suis passé chez le conservateur du musée du Luxembourg.

BERNIER, *le prenant à part, dans un coin.*

Et alors...

LAFARGUE

J'ai vu Bénéditte lui-même. Explosion : « Mais, enfin, je ne comprends pas les démarches de Monsieur Bernier. J'ai reçu une lettre des Beaux-Arts ce matin. C'est inouï. Vouloir enlever du musée un de ses plus beaux tableaux. Cette femme nue, historique... qui a été sa médaille d'honneur. C'est insensé. »

BERNIER

Tu lui as tout expliqué?

LAFARGUE

Tu penses ! J'ai dit : « Que voulez vous? Ça le

gêne, maintenant, que ce soit le nu de sa femme qui soit là exposé à tous venants... aux courants d'air. »

BERNIER

Qu'est-ce qu'il a répondu?

LAFARGUE

Il a répondu : « Qu'est ce que ça peut bien lui faire?... elle est de dos. »

BERNIER

C'est une raison admirable !

LAFARGUE

J'ai tout dit, va... que la chose prêtait aux mille plaisanteries des camarades, de tes relations mondaines... que c'était une sorte de contrôle perpétuel exercé sur la personne de Madame Bernier... Il m'a demandé : « Mais, enfin, où veut-il envoyer sa femme? » Au musée de Carcassonne, j'ai dit.

BERNIER

C'est ça, à Carcassonne... à Carcassonne ! Elle aura vu Carcassonne.

Depuis quelques instants Loulou, venue de l'atelier, s'est rapprochée, elle écoute.

LOLETTE, *étouffant une exclamation.*

A Carc... !

BERNIER ET LAFARGUE, *se retournant.*

Quoi !

LOLETTE

Ah ! par exemple... par exemple !... C'est une indignité !... Tu fais des démarches pour m'envoyer à Carcassonne?

BERNIER, *lui faisant signe de baisser la voix.*

C'est un simple déplacement administratif. On t'expliquera.

LOLETTE

Mon plus beau titre de gloire ! Notre meilleur souvenir... ce tableau ! Oh ! ça, je ne te le pardonnerai jamais, Pierre ! C'est un manque de cœur... J'allais la voir tous les mois, par plaisir.

BERNIER

Vainement, j'ai essayé de la persuader que c'était une place peu enviable pour elle comme pour moi, n'est-ce pas, Lafargue ? Voyons.

LOLETTE

La cimaise du Luxembourg, peu enviable ! Et puis, je devais aller au Louvre comme la femme nue du Titien... C'était entendu.

On se retourne au bruit des voix étouffées, mais véhémentes.

BERNIER, *à Lolette.*

Mais non... Elle est à Florence, elle, au moins !

GARZIN, *de loin.*

Elle engueule le Titien, quoi ?

GRÉVILLE, *s'approchant.*

Qu'est-ce qu'il y a ?

LOLETTE, *continuant.*

Et puis, c'était comme un fétiche... C'était notre printemps à tous les deux. Ah ! c'est mal ! Madame Garzin !

Elle va vers Mesdames Garzin et Moulsi qui sortent de l'atelier.

BERNIER, *à Tabourot.*

Allons bon... voilà qu'elle prend tout le monde à témoin !... Ça va être un scandale !

LOLETTE

Enfin, n'est-ce pas, madame Garzin, il veut faire enlever son tableau du Luxembourg parce que c'est moi qu'il représente. N'est-ce pas que vous ne comprenez pas cela ?

MADAME GARZIN

Elle a raison, monsieur Bernier... Il me semble qu'il n'y a aucun déshonneur, bien au contraire, à avoir posé pour son mari.

BERNIER

Mais ce n'est pas ce que je veux dire !

MADAME GARZIN, *pincée.*

Ah ! si toutes les femmes légitimes des peintres qui ont posé pour leurs maris faisaient enlever les toiles qui les représentent, mais il n'y aurait plus de tableaux dans les musées !

BERNIER

Evidemment, évidemment.

Gréoille, Roisini, se sont rapprochés. Garzin, gêné, reste près de la cheminée.

MADAME MOULZI

Ainsi, moi, je suis au musée d'Amiens.

MADAME GARZIN

Et moi, au musée de Quimper; et j'ai posé un tableau de mon mari, très décolleté, qui se trouvait chez Monsieur Chauchard. Eh bien, que voulez-

vous, nous n'en sommes pas gênés, Paul et moi. Ce n'est pas notre tare, c'est notre gloire, à nous !

Les chineurs Rolsini et Gréville se poussent le coude.

LOLETTE, *triomphante.*

Ah ! tu vois !

GRÉVILLE, *à Rolsini.*

Je ne vendrais pas ma place pour cent sous !... C'est à se rouler.

BERNIER, *poussant sa femme.*

Entendu, entendu !... Tu resteras au Luxembourg !... Tiens, voici la danseuse grecque qui arrive dans l'atelier. Va la recevoir ! Allez toutes !

Il les pousse dans l'atelier en maugréant.

SCÈNE V

BERNIER, GRÉVILLE, ROLSINI,
TABOUROT, LAFARGUE, puis GARZIN

BERNIER

Et puis, ne rigolez pas, vous autres !

ROLSINI, *riant.*

Allons ! ne soyez pas injuste ! Elle est si bonne fille !

BERNIER

Oui, je sais qu'elle est dévouée et gentille... et que je l'aime beaucoup... mais, tout de même, il y a des moments exaspérants ! Entre amis, on peut parler, n'est-ce pas ?

GRÉVILLE

Ah! les vingt-cinq premières années d'une femme... elles marquent toujours! C'est indélébile... c'est dans la peau.

LAFARGUE, *à Rolsini, bas.*

Le voilà qui la lâche devant nous, par respect humain.

ROLSINI

S'il pouvait la lâcher derrière, mais tout à fait, quel service il se rendrait!...

LAFARGUE

Oui, mais, allez-y... je suis habitué.

BERNIER, *se rapprochant.*

Je voudrais que vous me voyiez!... Je fais tous mes efforts pour la dresser... tel un compotier qu'on ne peut mettre en équilibre. (*Rires.*) Elle a une douce résistance opiniâtre contre laquelle on se briserait. Entre nous, tout cela n'a pas grande importance, je sais, mais enfin!...

ROLSINI

Bah! qu'importe,mon ami! Et puis, c'est vous qui l'avez légitimée!

GRÉVILLE

Et à une époque où vous n'étiez fichtre pas légitimiste!

La danseuse aux pieds nus s'avance de l'atelier dans le fond.

LOLETTE, *apparaissant avec elle.*

Eh bien, vous venez, les hommes? Je vous présente Mademoiselle Isadora Lorenz.

GRÉVILLE

Chic ! elle est épatante, la Grecque-Américaine. Qu'est-ce que vous allez nous danser, mademoiselle ?

ISADORA, *enlevant ses souliers.*

Je vais vous danser le danse que dansaient trois petites femmes grecques sur le route, un jour qu'il faisait biau, et qu'elles étaient amreuses du dieu Bacchous.

GRÉVILLE

Ah ! je veux voir la petite femme amoureuse du dieu Bacchous, par exemple !

ROLSINI

Et moi donc !

LAFARGUE

Et moi !

Ils se précipitent dans l'atelier. Garzin a écouté silencieusement la conversation en se versant un verre de cognac et en fumant.

GRÉVILLE, *se rapprochant de Bernier avant de s'en aller dans l'atelier.*

Et puis, ne vous frappez pas !... J'ai eu une amie qui ressemblait à Lolette... vous permettez ce rapprochement ?... et je m'en tirais très bien en lui donnant tous les matins un baiser et le fouet... C'est une méthode trop abandonnée. Ce n'est pas que je vous la conseille... je suis trop bien élevé pour ça... mais ce sont là deux emblèmes de l'amour... et on peut très bien frapper une femme, ne fût-ce qu'avec une fleur !

BERNIER, *lui serrant la main.*

Merci... Très sensible à la part que vous prenez...

SCÈNE VI

BERNIER, GARZIN

GARZIN, *lui touchant l'épaule.*

Ne les écoute pas... laisse-les dire, mon petit. Moi aussi, j'ai épousé ma maîtresse... Je ne te la présente pas; elle est ici... C'était une fille de ferme d'Argelès... Ne crois point que je n'aie pas souffert à cause d'elle... Les hommes sont lâches ! Parfois, dans les salons, dans la rue, quand on croise des amis, sa rudesse me gêne... Depuis le temps, j'en ai honte encore... je la dissimule, — mal... En parlant dans la rue, je quitte tout à coup son bras... son bras que j'aime pourtant... sous le futile prétexte de chercher un mouchoir dans ma poche... Et elle, tant elle est simple et fière de moi, n'a jamais rien senti, rien vu, de ces petits reniements. Elle va, toute ronde, avec ses yeux clairs, dans la vie... Oui, je quitte son bras, je la dissimule; mais, quand vient l'été, et que je m'en vais là-bas, à Cavalère, dans ce petit trou qui sent le narcisse humide et l'iris, quand je reviens, le soir, du bord de la plage brouillée, tout content de la journée de travail, d'avoir bien compris le cœur de la solitude, oh ! alors, comme elle est belle !... comme il fait bien partie de toutes ces choses, notre vieil amour, dans sa simplicité ! Il est, tiens, pareil à

ces grands morceaux de pain que coupent silencieusement les paysans, en l'appuyant contre leur poitrine... Et, alors, comme il s'épanouit à l'aise... comme il est à l'harmonie naturelle, à l'échelle des choses, devant la réalité d'un rocher que vient battre la mer, d'une étoile qui se lève derrière un petit nuage gris... d'un paysan qui chante, sur la route !... Qu'importe alors qu'elle soit trop simple ou trop vulgaire, celle dont nous avons rougi devant les hommes !... Elle est, de nous deux, la plus belle, étant celle qui est le plus en droit de dire cette parole, la seule vraie noblesse : « J'ai aimé !... » Et elle t'aime, cette petite-là, énormément... étonnamment... Il n'y a qu'à la voir se démener ce soir, et suivre le mouvement naïf de ses yeux, tendus vers toi, comme vers le soleil !

BERNIER

Oui, patron, je ne dis pas; mais c'est ennuyeux, pourtant, quand l'homme se développe, que la qualité de son amour lui reste inférieure !... Ce n'est pas être bien exigeant que de vouloir qu'il monte avec nous !

GARZIN

Inférieure? Pff ! Qu'est-ce que c'est que ça?... Mais il va me faire mourir, ce garçon !... Regarde le père Chardin... Une table de cuisine, une pomme... seulement de l'âme autour... Tout est là !

BERNIER

Tout de même on peut vouloir ne pas se contenter de pommes toute sa vie !

GARZIN

Mon petit... la nature, rien que ce qui est naturel, pour nous autres, les artistes !... Il n'y a que ça de beau ! Il faut aller à la femme nature, à la morale naturelle, comme nous allons au motif, au ciel, à l'arbre. Le reste, les préjugés, les conventions, tout ce qui a faussé le sens de la vie, ce n'est pas pour nous !... Respecte, au contraire, toi, chez ta petite femme, tout ce qu'il y a en elle de maladroit, de naïf, de nu... Elle est charmante, parce qu'il n'y a rien de plus joli, au monde, que les instinctifs. Va donc, va ! Elle est la leçon et toi l'élève.

BERNIER

Pas sûr !...

GARZIN

Et puis, si, à cause de cet instinct mal dirigé, ça ne s'accordait pas, tout de même, entre vous, si, un jour, elle t'agace trop ou t'attriste, viens donc chez nous, à Cavalère, passer quelques jours avec elle. Nous monterons sur la montagne de lavande, tous les trois, nous et elle ; on la collera contre un pin, un grand pin bleu que je connais... et on la regardera... longtemps... comme ça... s'harmoniser avec le paysage... avec tout... et puis on rentrera... et ça y sera... tu auras compris... Et le soir venu, tu l'embrasseras... Garde-la, va ! C'est la femme qu'il te faut. Et puis, maintenant, viens voir les absurdités, viens donc, viens !

Tout doucement, avec un petit air finaud et goguenard, il rentre dans l'atelier.

BERNIER, *seul.*

Tiens, parbleu !... un paysagiste !

On entend applaudir la danse, à côté, puis un silence, et la danseuse fait son annonce.

VOIX D'ISADORA

Maintenant, je vais vous danser la danse que m'a appris un petit ange, qui est dans un tableau de Benozzo-Gozzoli. Voilà le petit ange.

Musique aigre.

SCÈNE VII

PIERRE BERNIER, LA PRINCESSE

Bernier regarde, accoudé à la baie. Il se retourne, il vient d'entendre un léger bruit. C'est la princesse Paule de Chabran, qui vient d'entrer, furtive. C'est une grande femme, belle, comme un Titien, habillée or et turquoise, avec des étoffes un peu lâches et drapées, coiffée bas. Elle a une démarche un peu sautillante.

BERNIER

Vous !

LA PRINCESSE, *restant près du mur.*

Tu as bien reçu mon mot ?

BERNIER

Il y a un quart d'heure. Je guettais...

LA PRINCESSE

Cachottier ! on vous y prend !... Pourquoi ne m'avez-vous pas invitée ? C'est vilain, Boby.

BERNIER

L'idée ne m'en est pas venue, j'avoue. Il n'y a que quelques amis d'atelier d'autrefois, Rolsini, Gréville, etc... un vieux fonds obligatoire, sans intérêt... pas digne de vous... Qu'elle est belle !... Oh ! que c'est joli, ça et ça !

LA PRINCESSE

Tu sais bien que j'ai le génie de la toilette... C'est toi qui l'as dit. Il faut t'y habituer.

BERNIER

Et puis, la coiffure... les nattes...

LA PRINCESSE

Tais-toi, tu m'agaces... Embrasse ma main... c'est permis. Regarde bien, avant, s'il ne vient personne, poltron !... Tu as une âme de braconnier.

BERNIER

Je dev...

LA PRINCESSE

Tais-toi, je te dis !... Tu m'agaces ! Tu ne trouveras que des sottises... (*Ironique.*) Tu ne t'attendais pas à me voir?... Je te surprends, mon petit Boby... Et ça t'exaspère ! (*Elle rit.*) Et moi, ça m'amuse... Un autre jour, je viendrai vous demander à dîner à l'improviste... Qu'est-ce qu'il y aura à manger?... du bouilli et du poulet rôti?... le poulet rôti !... Alors, on peut regarder?... Qu'est ce qu'on fait là-dedans, on danse?...

BERNIER

Ne te montre pas encore, je t'en supplie !... Laisse-moi te voir, t'avoir à moi seul, reste...

LA PRINCESSE

Attends... Je veux inspecter, avant, la figure de ces gens.

BERNIER

Regarde de loin, en t'appuyant contre le rideau.

LA PRINCESSE, *lorgnant avec un petit monocle de myope, suspendu à son sautoir.*

Elle est très gentille, cette danseuse... mais elle s'agite trop. Et puis, elle a un vieux costume, qui ne doit pas être propre. Ah ! Rolsini... oui, je le connais... Et là?... C'est ta femme, qui est de trois quarts?...

BERNIER

Probablement... Ça m'est égal.

LA PRINCESSE

Elle a l'air pas trop mal habillée... Qui est-ce qui lui fait ses robes?

BERNIER, *impatient, l'entraîne à l'écart.*

Ici, ici. Viens... Assieds-toi... je te parlerai debout... nous pouvons dans ce coin...

LA PRINCESSE

Pousse un peu la porte tout de même. (*Il y va. Après avoir fait glisser son manteau, elle s'assied et se caresse les bras nus, d'un geste frileux et sensuel.*) Alors, tu n'es pas content de me voir dans ton chez toi, dans ton atmosphère?... Moi, à ta place, je serais ravi... et flatté.

BERNIER

Je suis ravi et flatté. Mais, je crois que vous êtes

venue avec un peu de raillerie au coin de votre lèvre, ma reine. Ce qui gâte tout.

LA PRINCESSE

Non, mon Boby... Pourquoi?... Je n'attendais pas une réception ultra-select, je voulais voir ta femme et toi en maître de maison. (*Elle rit.*) Seulement, je me suis faite très belle en plus, par-dessus le marché. J'ai mis deux heures à m'habiller... Détaille-moi. Ça me fera plaisir, puisque c'est pour toi.

BERNIER

Je le voudrais avec les mains et avec les lèvres.

LA PRINCESSE

Ce sera pour un autre soir, alors?... Je suis belle, Boby?... Tu vois cette petite machine? (*Elle montre un bijou à la naissance de la gorge.*) C'est ancien... N'est-ce pas que c'est idéal.?.. C'est un amour !...

BERNIER

J'aime quand tu dis amour; tu y mets trois *h*.

LA PRINCESSE

On n'en mettrait jamais trop sur ce mot-là ! Et puis, c'est un vieil *h* allemand qui me reste dans la gorge... Il compte triple... Viens l'étouffer. (*Elle lui tend les lèvres. Il l'embrasse ardemment.*) Ah ! je te sens bien à moi, ce soir... Avant-hier aussi, quand je suis sortie d'ici, j'ai senti que je t'emportais toute l'âme... (*Elle fait le geste explicatif.*) Les femmes sentent très bien ça. Tu es venu du reste la reprendre le lendemain. (*Elle donne une chiquénaude sur le plastron de Pierre, avec une expres-*

sion de mépris.) Oh ! je n'aime pas tes boutons de chemise ; c'est rasta.

BERNIER

Ah !

LA PRINCESSE

Oh ! j'ai bien des choses encore à t'apprendre. D'ailleurs, tu fais des progrès depuis que je t'ai.

BERNIER

Je serai docile et confiant.

LA PRINCESSE

A la bonne heure ! Au moins tu apprécies !... Et, j'en suis très satisfaite ; maintenant, au moins, j'ai quelqu'un qui me déguste... Oh ! l'affreux mot que je viens de dire là !... je peux être rare pour quelqu'un de goût. C'est agréable d'être savourée. Malgré tout, dans le monde, le rare est toujours un peu excentrique... tu sais ?... Si tu en étais, tu verrais cette hostilité pour ce qui est esthétique... tu en souffrirais beaucoup, Boby !... Je suis parvenue à voir tous ces gens à mes pieds. On clame ma beauté, mon élégance, mais on la chine tout de même un peu par derrière !... Maintenant, au moins, quand je fais quelque chose de bien, de moi, je sais que ce ne sera pas de l'ouvrage perdu. J'ai un connaisseur. Vous êtes si amusant, mon peintre ordinaire, quand vous êtes chez moi ! Rien ne vous échappe... vous êtes comme fou... vous cherchez partout... vous ouvrez mes armoires... comme un Barbe-Bleue de tout repos...

BERNIER

Ce n'est pas ton luxe qui me grise, ne le crois

pas. C'est l'harmonie de toi à lui... Tiens, rien que la qualité de matière, au point de vue peinture, de ton linge, ni trop blanc, ni trop de couleur, sur ta chair mate... c'est inouï!... Ce sont des trouvailles... Il faut le narcissisme, l'expérience que tu as de toi-même pour à ce point veiller à tout... L'amour, dans ces conditions, mais c'est un peu le ciel... parce qu'il y a l'harmonie totale! Tous les sens sont ravis... Oh! que j'ai hâte d'être à demain, chez toi... tu n'as pas idée!...

LA PRINCESSE

Vous êtes un vrai collégien, mon ami!... Suis-je la première femme du monde qui se soit donnée à vous?... Non, tais-toi, tu vas mentir, tu vas nommer quelqu'un de chic pour te vanter, et ce ne sera pas vrai... Vous avez du collégien naïf, mais ce n'est pas sans me séduire... Ainsi, l'autre matin, quand tu es venu, tu semblais affolé par ces draps brodés de soleils mauves. Et moi, je riais qu'un grand artiste, comme toi, soit assez hors de lui pour trouver ces horreurs géniales.

BERNIER

Pourquoi horreurs?

LA PRINCESSE

Tais-toi! Des monstruosités!... Un reste du temps où j'étais préraphaélite et où je faisais faire mon premier portrait par Burne-Jones, sur un trône de marbre! C'était un vieux reliquat de mon affreuse jeunesse allemande. Seulement, je t'adore, quand tu es ainsi... avec ton œil et tes mains énervées... sensuelles. L'autre jour, dans le salon, pen-

dant qu'il y avait ces importuns, tu étais exquis... Tu avais pris un livre joliment relié sur la table... et tu le caressais comme on caresse une bête, un petit chien. Ça a duré une demi-heure presque... Je te regardais... tu ne le voyais pas... Je t'aurais embrassé !... J'avais envie de jeter le livre et de me mettre à sa place...

Dans l'atelier on applaudit.

BERNIER

On ne sait pas à quel point une chose rare, artiste, m'exalte... Moi-même, je ne le soupçonnais pas, autrefois... Ne te trompe pas !... Ne crois pas que je sois épaté par toi ni par ton rang... Non, je suis un homme enivré, voilà. J'ai éprouvé des choses analogues en découvrant l'Italie... une envie de rugir de plaisir... Seulement, pour toi, en plus, j'ai l'ivresse de la possession... et de la vraie ! C'est amusant de parler de tout ça, dis?... pendant que tous ces imbéciles, à côté, font semblant de s'enthousiasmer pour ces pauvretés !... Nous avons mieux !

LA PRINCESSE

Ah ! quelle belle union ç'aurait été que celle d'un homme et d'une femme comme nous !

BERNIER

Oui. On se rencontre trop tard... quand on comprend la saveur et le prix de la vie !... C'était impossible !

LA PRINCESSE

Ne dis pas ça... Oh ! si je voulais... Ne dis pas ça !... Quand je veux quelque chose, Dieu cède !

D'ailleurs, il a tout à craindre de moi, Dieu... même que je casse mon mariage à Rome... Si je le désirais, il faudrait bien qu'il obéît...

BERNIER

Ce serait folie.

LA PRINCESSE

Je ne dis pas que je veuille, je dis : Si je voulais... J'ai déjà fait tâter la cour romaine... par curiosité... C'est une affaire de tarif... Boby, tu ne me connais pas ! J'étais une Blochenthal, chéri, extrêmement riche, c'est vrai, mais enfin une Blochenthal; tu n'ignores pas l'hostilité, chéri, qui s'attache toujours un peu à la race?... J'ai souhaité toute la haute aristocratie parisienne à mes pieds : je l'ai eue... je l'ai achetée... Je suis satisfaite... Maintenant, elle m'ennuie... Comme nos rêves sont petits !... Dès que ma volonté est satisfaite, figure-toi, je m'ennuie !... Quand on a obtenu ce qu'on voulait, il faut aller vers autre chose encore... Et puis, je ne sais pas si je n'ai pas raté ma vie... Tu ris?... tu as tort... Tu ne me comprends pas... Au fond, j'étais faite pour l'art... J'aurais dû réaliser un autre grand rêve avec mes millions, comme Louis de Bavière... avec plus de goût seulement !... Mais tu n'aurais pas été de taille comme partenaire. Tu étais un petit bourgeois, toi... Pourquoi as-tu épousé cette femme?... Elle n'était pas digne de toi... Cela m'étonne d'un raffiné... C'est choquant... Elle est gentille, certes, mais si ordinaire... tu permets le mot, si « Montmartre » ! Ça ne te vexe pas, ce que j'en dis?... Et puis, elle n'est pas soignée de sa personne...

BERNIER, *gêné.*

Tu es folle ! Bah ! que veux-tu... un jour, il faisait beau... j'avais du soleil sur ma vie.

LA PRINCESSE

Tu l'aimes au fond... oui, beaucoup... Cela se voit dans tes yeux... quand tu la regardes, tu es inquiet d'elle, de ce qu'elle fait.

BERNIER

Est-ce qu'on sait !

LA PRINCESSE

N'en aie pas honte... Tu es un petit bourgeois, voilà tout... (*Sentant entrer Lolette et faisant semblant de ne pas la voir, haut à Bernier, qui tourne le dos à la porte.*) L'encadreur proposait du Louis XV... J'ai poussé un cri.

BERNIER

Quoi ? quoi ?...

LA PRINCESSE

J'ai immédiatement commandé un cadre Adams... vieil or... Oh ! bonsoir.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LOLETTE

LOLETTE, *après stupéfaction.*

Vous, ici ?

LA PRINCESSE

Monsieur Bernier ne vous avait donc pas dit ?

BERNIER

Non, je n'ai pas eu le temps.

LA PRINCESSE

Figurez-vous que je devais donner rendez-vous à mon mari, à la sortie de son cercle... Je me suis rappelée que vous receviez ce soir... Votre maison était sur mon chemin... et j'ai envoyé le chauffeur, tout à l'heure, vous prévenir que je viendrais vous demander asile. Je ne reste que cinq minutes, d'ailleurs... Dès que le prince sera là, je vous demanderai la permission de m'en aller.

LOLETTE, *froidement.*

J'entendais causer... Je suis venue voir qui était là...

LA PRINCESSE

Je n'ai pas voulu faire sensation en entrant pendant les exercices de cette dame. Très jolie, votre robe !... C'est un tea-gown ?...

LOLETTE, *du bout des dents.*

Oh ! à côté de la vôtre...

LA PRINCESSE

Et elle aussi est toujours pareillement jolie. Ah ! quand on se la rappelle avec ses bandeaux !... Mon cher, je crois que je l'ai connue plus tôt que vous. Elle etait presque maigre, figurez-vous... et elle paraissait menue. Elle avait déjà ses beaux yeux !... Tenez, monsieur Bernier, puisque nous sommes seuls, allez me chercher, dans la galerie, un paquet enveloppé, que j'avais l'intention de vous laisser. J'avais prié le valet de chambre de ne

vous le remettre que demain matin. (*Bernier y va. La princesse, très vite, à Lolette.*) Alors, vous comptez recevoir ainsi tous les samedis?... Avez-vous vu mon portrait, depuis la dernière séance? N'est-ce pas qu'il a beaucoup gagné?... Ce sera mon meilleur portrait... J'aime le style du bras et le mouvement du cou... n'est-ce pas?... Grande allure!

LOLETTE

Oui... il est très bien parti...

Bernier rapporte le paquet.

LA PRINCESSE

Ah! merci... Voilà, tenez... figurez-vous que c'est justement une petite tête de vous, que j'ai retrouvée au milieu de vieilles toiles, derrière un meuble... J'ai pensé que cela vous amuserait, tous deux, d'avoir ce souvenir... Je vous l'apporte.

BERNIER

Je suis très sensible... C'est vraiment trop aimable!

LA PRINCESSE

Voilà. Ne le montrez pas, mais gardez-le pour vous. Il est d'ailleurs mieux chez vous que chez moi, où il était inutile de le laisser traîner, n'est-ce pas?...

Bernier prend la toile à deux mains.

BERNIER

Oh! que c'est curieux, oui!

LA PRINCESSE

Etait-elle déjà intéressante d'expression? C'est cependant exécrable comme peinture, maître... Excusez... C'étaient tout à fait mes débuts...

BERNIER

Mais non, mais non... la tache des yeux est assez juste... le rapport des cheveux à la gorge... je ne trouve pas ça mal... Ce devait être ressemblant.

LA PRINCESSE, *à Lolette.*

Oui, très... je crois... Vous rappelez-vous quand vous arriviez toujours frileuse? Mon atelier était glacial !...

LOLETTE, *qui ne cesse de regarder tour à tour, Bernier et la princesse.*

Je me rappelle.

LA PRINCESSE

J'ai pensé que Madame Bernier était assez intelligente pour ne faire que s'amuser de ce petit souvenir... surtout maintenant qu'elle est devenue une vraie petite fée parisienne !... Mais, n'est-ce pas, comme document, pour nous trois seulement, c'est intéressant à vous apporter?

BERNIER

Et c'est tout à fait gentil d'y avoir pensé... Eh bien, tu as l'air ailleurs, Loulou !...

LOLETTE

Mais c'est toi qui devrais être ailleurs... Entre au moins une minute. Tu as l'air d'abandonner complètement tes invités, ce soir, je t'assure !

BERNIER

C'est juste.

LOLETTE, *bas, à Bernier.*

Tu es ravi.

En haussant les épaules, il s'en va vers les habits noirs.

SCÈNE IX

LOLETTE, LA PRINCESSE

LOLETTE, *tout de suite, vite.*

Dites, madame...

LA PRINCESSE

Quoi?...

LOLETTE

Je vais vous paraître absurde et bien bête... pardonnez-moi... Est-ce que Pierre ne vous fait pas très assidûment la cour?

LA PRINCESSE, *assise et feuilletant un album.*

Ce serait son devoir, il me semble.

LOLETTE, *très contractée, dans un émoi visible et grandissant.*

Evidemment... Je suis très embarrassée pour vous dire ce que je voulais vous dire! C'est très risqué de ma part, je m'en rends compte!... Seulement, je me connais, quand j'ai le cœur qui bat, il faut que je parle... Ça sort tout de suite, malgré moi... On appelle cela de la franchise; je crois que c'est un sentiment moins élevé, mais tout aussi rapide.

LA PRINCESSE

Quel préambule!... Est-elle mignonne! Dites, sans cette appréhension et sans ce trouble extraordinaire...

LOLETTE

Je n'ose pas... Vous avez un regard bleu, madame, si intimidant, si... gênant...

LA PRINCESSE

Voulez-vous que je regarde ailleurs?

LOLETTE

Non, tenez, comme ça, j'oserai... (*Elle met subitement sa tête dans ses mains, et se met à parler d'une petite voix émue et tremblante.*) J'aime Pierre, madame, comme personne au monde ne pourrait le croire... Lui, c'est toute ma vie... Alors, la femme qui voudrait me prendre son cœur commettrait une action affreuse... horrible...

LA PRINCESSE, *l'interrompant en riant.*

C'est cela que vous vouliez me dire? Otez donc vos mains de là, petite, voyons !...

LOLETTE

Dieu que c'est bête !... Je vous demande pardon... Je sens que je n'aurais pas dû !

Elle se détourne confuse.

LA PRINCESSE

De fait, je pourrais me fâcher et vous tancer d'importance ! Savez-vous bien qu'on n'a jamais eu l'audace de me parler de la sorte?... Mais, rassurez vous... je trouve au contraire gentil, tout plein, cette manière de dire les choses simplement. C'est original, au moins !... Vous êtes un amour.

LOLETTE

Il faut m'excuser... Pierre et moi, nous nous ai-

mons tant. Il est si bon, si tendre !... Oui, je sais bien, il a l'air bourru, quelquefois, avec moi, mais c'est un genre ! Il a une si charmante tendresse pour moi !... Et puis, moi aussi, je l'agace quelquefois...On se dispute... Et puis ce n'est pas vrai, on s'adore. On est si vraiment liés !... Alors il faut m'excuser, n'est-ce pas, d'être toujours un peu inquiète... car je vois, décidément, que, dans la vie, il doit être bien difficile d'avoir l'amour sans le tourment !

Elle a un gros soupir.

LA PRINCESSE

Eh bien, rassurez-vous, grand Dieu !... Vous m'êtes très sympathiques tous les deux, mais... comment dire ?... vous allez comprendre... (*Avec le monocle et un sourire.*) vous n'êtes pas non plus tous les deux tout à fait de mon milieu... j'allais dire de mon monde. Je vous considère, Monsieur Bernier et vous, comme des gens, ou des amis, si vous voulez, exquis, mais chez lesquels je viens un peu en rupture de ban. Vous saisissez ?... Ce qui me permet, d'ailleurs, d'être fort libre avec eux, vous le voyez en ce moment... Mais, je n'ambitionne pas d'autres relations personnelles, je vous prie de le croire... Vraiment, elle est amusante comme tout ! Il n'y a pas moyen de se fâcher.

LOLETTE

Oh ! vous avez bien raison de me remettre à ma place. Je ne l'ai pas volé !... J'ai été stupide ! (*Elle se lève.*) Si Pierre savait ça, ce qu'il serait furieux !... (*Un temps.*) Et puis, je peux vous le dire, maintenant, je rageais que vous ayez apporté

cette toile, ce soir... à cause de Pierre, qui est si susceptible sur ce chapitre!... J'y avais vu une intention mauvaise...

LA PRINCESSE

Vous vous êtes trompée du tout au tout! Je regrette de m'être mal fait comprendre. Mais voulez-vous profiter de cette explication pour devenir de très bonnes amies, toutes deux?... Je ne demande pas mieux, quant à moi.

Elle prend son bijou de corsage et le lui accroche à la poitrine.

LOLETTE

Qu'est-ce que vous faites là, madame?

LA PRINCESSE

Gardez-le en souvenir de notre conversation de ce soir, et qui m'a fait si bêtement interrompre votre petite réception!

LOLETTE, *avec élan.*

Oh!... Vous permettez que je vous serre la main! Comme c'est chic de votre part d'agir ainsi, après ce que je viens de dire!... Si je veux être votre amie, vous le demandez?... Oh! par exemple, je ne suis pas à la hauteur, vous savez? Je suis bête comme chou... hurluberlu...

LA PRINCESSE

Vous vous calomniez... Vous venez de dire deux ou trois choses fort jolies.

LOLETTE

Vrai?... Eh bien, c'est sans le faire exprès, alors!... Mais, allez, je tâcherai de vous prouver

qu'à l'occasion je peux être au moins une bonne amie... Vous verrez !... Oh ! comme je suis contente !...

Elle lui prend familièrement les mains. Bernier, vaguement inquiet, reparaît à la porte de l'atelier avec Tabourot.

TABOUROT

Eh bien, tu disais que ta femme et la princesse n'etaient qu'en demi-relations... Mazette ! Elles ont l'air d'une intimité parfaite !

BERNIER

Oui. Je n'aime pas beaucoup ça... (*Appelant de la porte.*) Venez-vous, princesse ?... Un coup d'œil je vous en prie.

LA PRINCESSE, *se levant.*

Certainement... avec plaisir.

A ce moment Lolette se tourne vers la porte d'entrée de gauche. C'est Rouchard qui s'avance. Il n'est pas en habit et paraît géné. En le voyant Lolette pâlit un peu et reste comme suffoqué. Elle tourne immédiatement les yeux vers Bernier anxieusement.

LOLETTE

Pierre.

BERNIER

Quoi ?

LOLETTE

Rouchard !...

Rouchard s'est avancé vers le groupe de la princesse, Bernier et Lolette ; il serre la main d'abord à Bernier, ensuite à Lolette.

ROUCHARD

Boujour, cher... bonjour, madame...

Et tout de suite, comme un invité, il se dirige vers l'atelier.

LOLETTE, *à la princesse.*

Vous permettez, princesse, un mot à dire à mon mari...

LA PRINCESSE

Faites... je peux fort bien entrer toute seule... J'aperçois Rolsini...

Elle fait une entrée sensationnelle quoique discrète

SCÈNE X

BERNIER, LOLETTE, puis ROUCHARD et le PRINCE DE CHABRAN

LOLETTE, *à Bernier.*

Rouchard ici ! Comment ? C'est toi qui l'as invité?

BERNIER

Oui. Qu'as-tu ce soir?... Tu fais tout et tu prends tout de travers !... Pourquoi pas?... C'était idiot à la fin !... On se regardait, lui et moi, comme des chiens de faïence, et on se rencontrait tout le temps... Alors, la dernière fois, à la Commission... nous nous sommes parlé... Je lui racontais mon installation... je n'ai pu faire autrement que de lui aire... « Viens donc un de ces samedis ; nous recevons après dîner, à partir de samedi prochain. »

Enfin, il était temps que cette situation cessât ! Réfléchis... C'est bien mieux.

LOLETTE, *la voix angoissée et ne le quittant pas du regard.*

Tu as fait ça !... Pourquoi ? Il y a une raison.

BERNIER

Laquelle ? Grands dieux !... Et pourquoi ?

LOLETTE

Est-ce que je sais ?... Je cherche... Il y en a une... C'est pour m'humilier... à tes propres yeux, aux miens... pour me diminuer, pour m'attrister... est-ce que je sais ?

Elle interroge, anxieusement.

BERNIER

Ho !... En voilà de grands mots... Quelle plaisanterie !...

LOLETTE

Mais pour une raison obscure, une raison d'homme, dirigée contre moi, il y en a une, j'en suis sûre... Me faire cette offense !... Et pourtant tu n'es pas méchant homme. Tu as osé ! Comment as-tu pu faire ça ? (*Tout à coup.*) Pierre, tu ne m'aimes plus.

BERNIER

Quoi ?... Quel rapport ! Tu prends tout de travers, te dis-je !... Voyons, quelle importance y trouves-tu ?... A part deux ou trois camarades, qui ne sont même plus de mes relations, personne ne sait que vous avez été ensemble autrefois.

LOLETTE

Pierre, tu ne m'aimes plus !

BERNIER

Je ne m'en fais pas un ami, que diable ! Il vient, il s'en va... il passe... C'est dix fois plus naturel, avoue... (*Voyant Rouchard qui redescend de l'atelier, comme s'il les cherchait.*) Chut !

ROUCHARD

Je te demande pardon, mon cher, de ne pas être en habit... J'ai hésité... Dame, j'en étais un peu resté au Bernier d'autrefois !...

BERNIER

Mais tu as fort bien fait...

ROUCHARD

Rudement chic, ta maison, mon cher ! Elle a l'air magnifique ! J'ai jeté un coup d'œil... L'atelier est superbe et sobre d'arrangement.

BERNIER

N'est-ce pas? Il n'est pas trop mal... Un petit verre de quelque chose? Tu as un barman dans le fond de l'atelier.

ROUCHARD

C'est trop beau pour moi, un barman ! Qu'est-ce que c'est ?

Désignant un cabaret sur la table.

BERNIER

De simples liqueurs.

ROUCHARD

Bon, voilà qui me suffit...

BERNIER

Loulou, vois donc s'il y a un verre propre.

LOLETTE, *tristement.*

Oui. (*Elle sert Rouchard.*) Du kummel, du cognac, qu'est-ce que vous préférez?

ROUCHARD

Kummel... je veux bien. (*A Bernier.*) Et cette frise avec les boiseries...

BERNIER

Oh! le prince! Une seconde! (*Il se précipite à la rencontre du prince de Chabran, qui vient d'entrer.*) Prince!

Bernier lui parle, obséquieux, et le conduit vers le fond.

ROUCHARD, *à Lolette.*

Mâtin! Des princes, comme s'il en pleuvait! Quel est celui-ci?

LOLETTE

Le prince de Chabran.

ROUCHARD

Ah! oui... (*Reniflant.*) Oh! mais il pue l'éther d'une lieue, cet homme-là... Bigre! Ce n'est plus qu'un souffle... un souffle d'éther... (*Il se tourne vers Bernier et le prince qui, d'une marche de l'escalier, regarde, avec un vieux petit geste délicat de la main, la danseuse, au loin, évoluer.*) Mais il a belle allure tout de même. C'est un gentilhomme, tout en vieil argent... Il a l'air damasquiné. Très chic!... Tout est rupin ici, d'ailleurs... Ah! comme vous êtes devenue, Lolette! Mes félicitations!

LOLETTE, *humiliée et d'une voix triste.*

Vous ne devriez pas être ici. Vous auriez dû

avoir le tact de refuser l'invitation qu'on vous a faite.

ROUCHARD

Ma pauvre Lolette, en voilà de grands airs avec moi ! Je suis content, je vous jure, de vous savoir heureuse, en pleine forme, et partie pour la grande envolée... Il ne faut pas m'en vouloir d'être venu le constater ici... Mais, je ne reviendrai plus, si cela vous est désagréable.

LOLETTE

Oui.

ROUCHARD

Ah ! Loulou, pourquoi ce ton? Nous nous sommes trop aimés, j'ai été trop le petit papa, comme tu disais...

LOLETTE, *l'interrompant avec un retrait.*

Je vous en prie, monsieur.

ROUCHARD

Allons, allons, ne vous cabrez pas... Il ne subsiste rien en nous de notre passé, mais tout de même, de mon côté, il y a encore... Oh ! plus le moindre amour... mais quelque chose qui est comme le désir, oui, le vrai désir de savoir heureuse dans la vie cette enfant-là... cette gosseline de l'avenue Frochot... que j'ai élevée... avec beaucoup de tendresse. Allons, allons, entendu, on n'en reparlera plus jamais... mais ça devait se dire, n'est-ce pas?... parce que, des fois, depuis tant d'années, vous auriez pu croire juste le contraire... et ce ne serait pas vrai !... Soyez heureuse, ma petite Loulou, autant que vous pourrez... C'est de

tout cœur ce que je vous souhaite... Pour l'instant, vous montez, vous montez... veillez-y, que vous ne vous cassiez pas les ailes... prenez garde !

LOLETTE, *figée.*

Adieu, monsieur.

ROUCHARD

Si vous voulez... Adieu...

Il y a de l'émotion dans sa voix. Il s'incline légèrement et sort par la porte de gauche. Lolette reste là un instant, immobile, et puis se laisse aller, sur un siège. sans bouger, les bras ballants.

SCÈNE XI

LOLETTE, MADAME GARZIN, puis LA DANSEUSE

MADAME GARZIN, *de loin.*

Ah ! chérie, vous étiez là ? (*Lolette ne bouge pas. Madame Garzin descend.*) Qu'est-ce que vous faites ? Je vous cherchais ? Pourquoi êtes-vous rapla-pla comme ça... sur cette chaise ?... Vous êtes malade ?...

LOLETTE

Je ne sais pas ce que j'ai tout à coup... Ces gens !... cette soirée !...

MADAME GARZIN

Eh bien, quoi, cette soirée ? Venez l'achever... et plus gaiement que ça encore !

LOLETTE

C'est drôle... que se passe-t-il ici?... On dirait que tout se retourne contre moi, ce soir... que tout est combiné...Je fais ce que je peux pourtant... Qu'est-ce qu'il y a? qu'est-ce qu'il y a?

MADAME GARZIN

Eh bien, en voilà des idées d'onze heures du soir, par exemple !...

LOLETTE

Je viens de me sentir tout à coup seule... oh! mais seule !... Il y a quelque chose qui m'échappe... le sens de ce qui se fait... de ce qui se passe ici, autour de moi... Je viens d'éprouver comme quand on est grise un peu et que ça s'en va... On voit rire, remuer, et on est seule... seule...

MADAME GARZIN

C'est de la fatigue... J'éprouve ces choses-là quelquefois moi dans les grands magasins... ou dans le Métro...

LOLETTE

Il me semble, depuis une demi-heure, que je ne suis plus chez moi, que je me donne du mal pour rien, qu'on se moque de moi... J'ai honte de moi... On ricanait tout à l'heure?... Ça ne marche pas, hein?...

MADAME GARZIN

Mais si... Pourquoi ça ne marcherait-il pas?

LOLETTE

Je ne sais plus moi !... Je voudrais aller me coucher... J'en ai assez... Ah! zut!... Je vais pleurer.

On vient d'applaudir. C'est la fin des danses. Isadora Lorenz sort à pas vifs.

MADAME GARZIN

Tenez-vous donc !... Voilà les danses finies. On va partir... Voyons, tenez-vous ! Voici la petite danseuse.

Lolette se lève, lasse, vague.

LOLETTE, *à la danseuse.*

Vous partez tout de suite ?...

ISADORA

Vous dites ?

LOLETTE

Vous partez tout de suite ?

ISADORA

Oh ! oui... mon fiacre est en bas... avec mon petit frère dedans... Je vais prendre mon manteau.

Elle monte l'escalier au haut duquel, sur la rampe, elle avait mis un grand pardessus sac à carreaux.

MADAME GARZIN, *à Lolette.*

Je sais ce que c'est. Votre mari vous a rabrouée un peu trop tout à l'heure... et ça vous a mise sens dessus dessous.

La danseuse redescend et enfile son pardessus.

SCÈNE XII

LES MÊMES, GRÉVILLE, ROLSINI, puis BERNIER ET LA PRINCESSE, LE PRINCE, TABOUROT.

GRÉVILLE

Minute... je vous accompagne... Eh bien, et vos pieds ? Si vous vous blessez ?

ISADORA

Oh non !... les petites anges m'ont appris comment ils font pour mettre les pieds sur le terre... et ne jamais se blesser dans le vie...

GRÉVILLE

Eh bien, vous avez rien de la veine !

LOLETTE, *à la danseuse, en lui remettant des billets bleus.*

Tenez, je vous accompagne...

Elles sortent toutes deux, à gauche, par la porte de l'antichambre. Lafargue et Tabourot les regardent s'en aller en riant.

LAFARGUE ET ROLSINI, *à Gréville.*

Eh bien? Vous filez !

GRÉVILLE

Je vais tâcher de la lever... Je vais la mettre en voiture.

LAFARGUE

Mais il paraît qu'il y a un petit frère dans la voiture.

GRÉVILLE

Ça m'est égal... je le flanquerai par la portière.

Il sort. Lafargue et Rolsini remontent dans l'atelier et croisent la princesse et Bernier qui la suit.

BERNIER, *haut.*

Vous partez décidément?

LA PRINCESSE

Il le faut. (*Indiquant le manteau qu'elle a jeté sur le canapé de droite.*) Tenez, donnez-moi mon manteau...

BERNIER

Et le prince?

LA PRINCESSE

Il serre la main à Rolsini... il arrive. (*Bas à Bernier, qui lui tend le manteau*). Mets.

Bernier lui met lentement le manteau.

BERNIER

Alors, à demain... pour la séance !

LA PRINCESSE

Non, pour s'aimer. C'est mieux.

Ils sont poussés vers la gauche, tout près de la porte, par où viennent de sortir Lolette et la danseuse.

BERNIER, *lui présentant les manches.*

Je voudrais t'embrasser.

Lolette ressort de l'antichambre, elle se trouve derrière eux tout naturellement.

LA PRINCESSE, *bas.*

Respire-moi seulement... Est-ce que je t'emporte bien, ce soir.

BERNIER

Tout entier. Tu ne le sens pas?

Lolette est là. Elle vient d'entendre ce bout de phrase. Elle est presque contre eux, blême, raide. Elle arrache brusquement le manteau de la princesse que Bernier achevait de lui mettre sur les épaules et le jette à terre avec une violence inouïe.

LOLOTTE

Vous !... vous !... Par exemple !... (*Elle a le poing menaçant A ce moment le prince arrive de l'atelier. Elle l'aperçoit et elle lui crie, le doigt tendu.*) Votre femme... votre femme est une...

Les mots s'arrêtent dans sa gorge, les bras frémissent, elle pousse un long cri de catastrophe et tombe

comme une masse, à la renverse, en proie à la crise nerveuse.

LE PRINCE, *ramasse le manteau et pousse sa femme en hâte vers la porte.*

Passez... mais, passez donc! Que tout cela est ennuyeux, ma chère... et que voilà des choses que vous devriez nous éviter!...

Ils sortent. Bernier s'est porté au secours de sa femme, qui est à terre, criant, mais déjà le bruit a suscité un mouvement général. On s'est retourné dans l'atelier. On arrive. Tabourot en tête. On entend : « Quoi? Qu'y a-t-il? »

BERNIER, *à Tabourot.*

Pousse la porte! Pousse la porte, sacrédié! empêche d'entrer! Ferme à clef... (*Tabourot se précipite sur la porte de l'atelier, fait reculer trois ou quatre personnes, en les bousculant et donne un tour de clef. Bernier, essayant de soulever Lolette.*) Tiens, aide-moi à la porter.

Bernier et Tabourot la transportent sur la chaise longue, à gauche. Mais la porte de l'atelier est à petits carreaux; cinq têtes apparaissent.

TABOUROT

On regarde par les carreaux.

BERNIER

Tire les rideaux... Plus vite... tire! (*Tabourot tire les portières. C'est fini. Ils sont seuls. Tout est clos. Tout cela a été extrêmement rapide. On n'entend plus que les râles gémissants de Lolette qui vont peu à peu s'atténuant jusqu'à une plainte sourde et monotone.*) Il n'y a pas de sels sur la table?... Veux-tu en deman-

der à Madame Garzin. Elle en a sûrement... Appelle-la. Ne laisse entrer qu'elle..

Tabourot entr'ouvre à peine la porte. On l'entend parlementer une seconde. Il fait passer Madame Garzin.

MADAME GARZIN, *courant au canapé où est étendue Lolette.*

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

BERNIER

Non, rien. Une petite crise de nerfs... la fatigue... Ça lui arrive quelquefois... Ce ne sera rien. Vous avez des sels ?... Merci... Et puis, je voulais vous dire... avec Tabourot occupez-vous, je vous prie, de renvoyer tout le monde, par l'atelier. N'est-ce pas ?... Expliquez-vous comme vous pourrez...

MADAME GARZIN

Préférez-vous que je la garde ?... Vous iriez vous-même.

BERNIER

Non, non, ni vous ni personne ici. (*Bas, à Tabourot.*) J'ai mes raisons... Va, mon vieux, laissez-nous seuls... Tout le monde à la débandade ! Comme on pourra... tant pis !

SCÈNE XIII

LOLETTE, BERNIER, seuls.

Lolette a les yeux fixes, grands ouverts. Elle regarde droit devant elle, avec toujours son bruit de gorge lent, douloureux et régulier.

BERNIER

Loulou... Loulou... tu m'entends ? Tiens... res-

pire fort. (*Elle repousse de la main le flacon sans bouger ni le corps ni la tête.*) Loulou... ma petite Loulou... voyons... quand ça ira mieux, je t'expliquerai... Attends, tu as trop de lumière dans les yeux.) *Il éteint le plafonnier, quelques lampes.*) Là, cela va-t-il mieux? Réponds !... Oh ! que c'est bête, tout cela ! Je te jure que c'est peu de chose... une faiblesse d'homme et ça ne change rien à rien. Tu sais trop ce qu'est un peintre pour ne pas comprendre, n'est-ce pas? Le tête-à-tête... les paroles... Puis notre ascension nécessaire dans la société, dans les hautes classes, Loulou, nous trouble un peu... Il y a flottement... Il faudrait arriver à préciser... à préciser... Quoi, qu'est-ce que tu dis? Pourquoi ne parles-tu pas? Pourquoi ne veux-tu donc pas parler?... Non?... Non?... Bien... (*Il se met à marcher.*) Voyons... ma Loulette... ne te fais pas de chagrin. Alors, tu ne veux pas parler, décidément ? Souffres-tu encore ? As-tu mal?... Veux-tu boire?... (*Lolette ne répond pas. Elle ne dit rien, elle ne bouge pas. Maintenant, des larmes coulent de ses yeux.*) Mais tu ne vas pas rester ainsi les yeux fixes à regarder devant toi !... Ecoute, si tu savais comme c'est simple ce qui est arrivé !

LOLETTE, *la voix tremblante.*

Je t'aimais tant !... Je t'aimais tant !...

BERNIER, *un peu rassuré, se rapprochant.*

Mais, moi aussi, je t'aime !... Rien n'est changé. En somme, qu'est-ce que la vie?... Une route, n'est-ce pas? Eh bien, qu'y a-t-il sur la route... en général... sur les bords?... Des arbres... des

talus... suis mon raisonnement... Voici un arbre... eh bien...

LOLETTE

Que je suis seule, mon Dieu... que je suis seule !...

BERNIER

Allons, voyons ! Ne te fais pas des mondes !

La porte s'entr'ouvre prudemment. Madame Garzin passe la tête, puis elle entre sur le bout des pieds. Colloque à voix basse avec Bernier.

MADAME GARZIN

Tout le monde s'en va... Soyez tranquille. Tout s'est très bien passé. (*Bernier lui fait signe de les laisser seuls, qu'il n'y a plus rien à craindre, qu'elle s'en aille. Madame Garzin s'approche du canapé, tend la main à Lolette, qui lui tend la sienne sans regarder.*) Bonsoir, chérie...

Et Madame Garzin s'en va comme elle est venue sur la pointe des pieds. Tout à coup, Lolette se redresse. D'un geste furieux, elle arrache et jette au loin, par-dessus les meubles, le bijou de corsage de la princesse.

BERNIER, *étonné.*

Qu'est-ce que c'est? (*Alors, elle est prise d'une crise de sanglots, elle pleure, elle pleure*). Loulou, Loulou, ne pleure pas comme ça... Tu sais bien que je t'aime toujours... C'est l'essentiel.

LOLETTE, *parlant à mots entrecoupés dans les larmes.*

Non, laisse... j'ai froid, ne m'évente pas... Ah ! que j'ai froid !... Que je me sens seule !...

Elle frissonne.

BERNIER

Mais c'est qu'en effet il fait un froid de loup

dans cette pièce ! La cheminée n'est pas installée, tu sais bien... Tu es en plein courant d'air... Viens te coucher dans ton lit, là-haut... Ici, tu es mal... je t'expliquerai bien mieux.

LOLETTE.

Non, non... je veux rester là... je resterai toute la nuit à pleurer là... je veux !...

Elle retourne la tête contre les coussins. On l'entend pleurer comme un enfant.

BERNIER

Allons, ma Loute... ne fais pas la méchante. Tu verras, dans ton petit lit... là-haut... tu seras bien... on causera...

LOLETTE

Non, laisse... laisse... qu'on me laisse !

BERNIER, *essayant de la soulever.*

Je te dorloterai, en t'expliquant ce qui s'est passé... tu verras... là... contre l'épaule de ton vieux loup de mer... un peu rude... mais bon bougre, au fond, va !... Allons...

LOLETTE

Oh ! j'ai du chagrin... Que j'ai du chagrin !...

BERNIER

Tu ne veux pas venir, alors ? Eh bien, ça m'est égal... je vais t'emporter à la force du poignet...

LOLETTE, *se débattant.*

Non.

BERNIER

Je vais te coucher, comme un enfant

LOLETTE

Non, non !

BERNIER

Trépigne pas... Laisse-toi faire... Na... à la bonne heure... au dodo !... (*Maintenant, elle est sans révolte, comme une chose. Il la soulève dans ses bras.*) Tout doucement... tout doucement...

LOLETTE

J'ai du chagrin... que j'en ai !...

BERNIER

Là, vois-tu... Allons, viens, viens...

LOLETTE, *se laisse entraîner enfouie dans ses bras, et sanglote.*

Pauvre Loulou ! Ta pauvre Loulou... !

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

L'atelier de la princesse Paule de Chabran dans son hôtel du Faubourg Saint-Honoré. Baie vitrée au fond, donnant sur le jardin particulier de l'hôtel, un de ces grands jardins de l'avenue Gabriel, à côté de l'Elysée. A droite, porte donnant sur l'antichambre. A gauche, petite porte donnant sur les appartements. L'atelier est somptueux et de goût parfait; tentures de vieux velours de Gênes. Un orgue à tuyaux, à droite, fait partie de la décoration murale. Porte sculptée par Cariez. Sur une sellette, un plâtre. Au mur, un immense bas-relief d'émail, blanc et bleu, de Luca della Robbia, probablement. Sur un chevalet, la copie d'un Carpaccio de Venise, peint par la princesse elle-même, Pas de cheminée. A gauche, un siège un peu byzantin dans lequel la princesse s'est fait portraiturer par Burne Jones. Au fond, sous la baie vitrée, un large et long divan. Au lever du rideau, le prince est assis à la table du milieu avec Maître Rivet, avoué. Le prince est enfoui dans un grand fauteuil, avec des plaids rayés sur ses genoux et sur les épaules et une espèce de polo sur la tête. Veston d'intérieur un peu zinzolin.

SCÈNE PREMIÈRE

LE PRINCE, MAITRE RIVET

LE PRINCE, *petite voix grise et sèche.*

Vous êtes bien sûr que la donation doit se faire par acte notarié?

MAITRE RIVET, *classant papiers et portefeuille.*

Je préfère cette solution. Un simple reçu, monsieur le prince, suffirait. Mais les formules d'un

acte détaillé me paraissent préférables en l'occurrence.

LE PRINCE

Bien... bien... Nous disions donc... Une cigarette, maître Rivet?...

MAITRE RIVET

Merci, je ne fume pas.

LE PRINCE

Choix de titres à l'amiable... oui... Maintenant, je pense que l'estimation de mes quelques tableaux, qui constituent ma seule richesse mobilière, ne sera pas nécessaire... Au surplus, s'il était besoin...

MAITRE RIVET

Je suis à votre disposition.

LE PRINCE

Merci.

MAITRE RIVET

Mon dévouement, monsieur le prince, vous est acquis de longue date.

Entre un valet.

LA PRINCE

Qu'est-ce que c'est?... (*Il prend, sur le plateau que lui tend le valet, une carte de visite.*) Ah! ah! (*Jetant la carte sur la table.*) Non, je ne recevrai pas cette personne... Dites que je ne suis pas là... Attendez une seconde... Peut-être est-il préférable... oui... Faites monter... (*Le valet sort. A Maître Rivet.*) Mon cher Rivet, veuillez avoir l'obligeance, quelques minutes, de passer dans la pièce à côté, où vous préparerez notre petit travail. Je vous rappellerai dès que j'aurai expédié cette visite.

MAITRE RIVET

Je vais en profiter pour faire un répertoire des titres... d'après la liste que vous m'avez fournie.

LE PRINCE

C'est cela même... Et puis, d'ailleurs, nous monterons dans mon appartement, pour laisser l'atelier à la princesse, qui doit rentrer, je crois, vers quatre heures... Votre stylographe...

Il le lui tend.

MAITRE RIVET

Je vous en prie, prince, ne vous donnez pas la peine.

LE PRINCE

Joli temps d'avril, n'est-ce pas? Eh! mais, ma parole, voici un vrai rayon de soleil sur le jardin... Le soleil et les vieillards s'entendent si bien!... C'est vraiment dommage de les séparer... A tout à l'heure...

Il prend sur la table le flacon d'éther, en boit une gorgée, puis attend.

SCÈNE II

LE PRINCE, LOLETTE

LOLETTE

Monsieur...

LE PRINCE

Madame... Qu'y a-t-il pour votre service?... Asseyez-vous, je vous en prie.

LOLETTE, *relevant sa voilette et refusant du geste le fauteuil que le prince lui indique.*

Voilà... je n'irai pas par quatre chemins... C'est

dans mes manières... Donc, monsieur, excusez ma netteté... Vous savez où en sont les choses, n'est-ce pas?... Disons le mot : on veut se débarrasser de nous... nous débarquer. Eh bien, je suis venue vous dire : nous n'allons pas nous laisser faire. Ils ne nous rouleront pas avec cette facilité !... Nos intérêts sont communs... Voulez-vous que nous nous alliions... pour organiser notre défense ?...

LE PRINCE

Madame, je ne saisis guère l'à-propos de vos paroles, ni la vivacité de votre attaque...

LOLETTE

Allons donc, monsieur!... L'heure n'est plus aux attitudes ni aux tergiversations... Je ne mets pas de gants; vous savez très bien à quoi vous en tenir sur notre situation... la vôtre, la mienne... Nous ne sommes pas brillants ! Votre femme veut le divorce, et mon mari le désire... il y a une nuance... Eh bien, je suis, de mon côté, décidée à tout, vous entendez bien, à tout, pour les en empêcher... On ne peut tout de même pas prononcer le divorce contre moi, n'est-ce pas? Et il n'y a pas de force au monde qui puisse m'arracher mon consentement? Alors?... Si nous réunissons nos intérêts, notre tactique... que pourront-ils?... Ce que sera ma vie, à moi, c'est autre chose, je verrai après ! Ce ne sera pas beau, certainement... Mais nous les laisserions, non seulement se mettre ensemble, mais se remarier sous notre nez? ah ! par exemple, on va voir !... Je suis résolue à me défendre, à défendre ma vie, monsieur, avec la dernière des énergies... L'heure n'est plus aux jéré-

miades... De la poigne et de la décision... Je ferai tout !...

LE PRINCE

Quoi ?

LOLETTE

Tout !... Du bruit, du scandale !... Qu'est-ce que je risque ? Ah ! on a cru que j'étais une bonne bête, la bonne fille, oui !... et que j'allais être étouffée, en deux temps, trois mouvements !... C'est que je défends ma vie, monsieur, mon bonheur... ce qui m'en reste, du moins. (*Changeant de ton.*) Et alors, je me suis dit, comme de juste, surtout ne connaissant rien à toutes ces affaires, qu'à nous deux nous serions plus forts, n'est-ce pas ?... Mettons nos moyens en commun... Nous arriverons bien !

LE PRINCE

A quoi ?

LOLETTE

Comment à quoi ?... Mais à conserver ce que nous avons... vous, votre fortune, votre tranquillité... est-ce que je sais ?... ce que vous avez recherché... moi, mon amour... oh ! pas le sien, grand Dieu ! c'est fini, de celui-là... mais le mien... c'est le seul auquel je tienne !

LE PRINCE

Ainsi qu'à votre situation, je suppose ?

LOLETTE

Ainsi qu'à ma situation aussi, parbleu !...

LE PRINCE

Et le moyen ?

LOLETTE

L'énergie !... Quand ils verront que nous sommes

décidés à ne pas céder, que nous sommes résolus à tout, au bruit, au scandale...

LE PRINCE, *l'interrompant, avec un geste délicat de retrait.*

Oh! oh! le vilain, le mauvais moyen!... Un conseil, avant tout : pas de bruit... le moins de bruit possible, au contraire!... Personnellement, je l'ai en horreur, et il ne fait que rendre mauvais service à celui qui l'emploie... Votre tactique me paraît détestable, madame, et la voie dans laquelle vous semblez vous engager, désastreuse et terriblement incertaine!... J'ai oublié de vous demander si la fumée vous dérangeait? Merci... C'est toujours par la conciliation que l'on peut arriver à tirer parti, au contraire, des événements défavorables, et...

LOLETTE

Je me demande si j'entends bien! C'est vous qui me parlez ainsi!...

LE PRINCE

Avec prudence, vous le voyez, avec prudence...

LOLETTE

Alors, ça ne vous fait rien, à vous, que votre femme aille courir le guilledou? Ça ne vous fait pas monter le sang à la tête?... C'est vrai, je suis bête! Il n'y a qu'à vous regarder pour se rendre compte de l'effet que ça peut vous faire!... Ah! le bon billet!... Qu'est-ce que je venais chercher ici!... un allié!... je trouve...

LE PRINCE, *l'interrompant.*

Je suis très vieux, madame, et vous me devez le respect... (*Elle s'arrête. Silence.*) Je vous conseille, si vous ne voulez pas que je me lève

à l'instant, d'adopter le langage qui convient à cette entrevue que rien ne me forçait à autoriser... un langage, s'il vous plaît, moins académique, dans le sens d'académie Julian. Vous êtes venue faire appel à un associé, dites-vous... c'était absurde ! Si vous voulez repartir d'ici, tout simplement avec un bon conseil en poche, je ne m'y refuse pas... mais faites en sorte qu'il me soit possible de vous le donner !... Nos intérêts, ne vous en déplaise, n'ont rien de commun... Le divorce, qui pourrait, dans la suite, intervenir entre la princesse de Chabran et moi, n'est pas du tout subordonné aux affaires du ménage Bernier !... Et votre refus de transaction — j'emploie ce terme à dessein — ne peut, en rien, modifier les décisions qui concernent ma propre existence. Est-ce compris ?... Vous baissez la tête... vous ne dites plus rien... Je vois que vous commencez à être plus sage... A la bonne heure !...

LOLETTE, *relevant la tête.*

Quoi ?... Je n'écoutais même pas ce que vous me dites !... Qu'est-ce que ça peut bien me faire, maintenant ? J'ai compris, je viens de comprendre... J'étais venue ici naïvement, comme toujours, et je tombe en pleines combinaisons !... Oh ! je ne sais pas quel est votre accord avec votre femme, mais, tenez, il m'a suffi de deux mots pour me rendre compte qu'ici aussi, j'étais l'ennemie... partout... toujours... l'ennemie... où que je m'adresse !... Nos relations, à mon mari et à moi, m'accueillent, maintenant, avec une certaine politesse froide, qui ne laisse pas de doute... Moi partie, c'est ce mot qu'ils laissent échapper : « Lâche-la donc !...

lâche-là... » C'est accepté d'emblée, cette infamie !... Il y a l'indifférence et la complicité de tout le monde... Ah ! vous êtes forts et vous vous tenez bien !... Ce que la vie est organisée !... Qu'est-ce que je vais pouvoir contre vous ? Oh ! quand je dis vous, ce n'est pas vous plus que les autres ! C'est tout le monde... Allons, il faut voir ailleurs, voilà tout. (*Avec désespoir.*) Je ne veux pas me laisser périr, n'est-ce pas ?... C'est bien admissible...

LE PRINCE

Et infiniment légitime, madame.

Un silence.

LOLETTE, *se levant très simple, très naturelle.*

Je vous demande pardon, monsieur, de vous avoir dérangé...

Elle a l'air abattu, découragée. Elle se dirige vers la porte.

LE PRINCE

Ne vous laissez pas abattre ainsi... Ne passez pas d'un extrême à l'autre... Quelles sautes brusques de sentiments !... Vous étiez venue avec décision, et, tout d'un coup, mon accueil semble vous avoir désemparée...

LOLETTE

Ça ne sera rien... ça passera... C'est sur le moment, n'est-ce pas ?... Il faut que je fasse tout moi-même, que je m'arme... contre des choses que je ne saisis même pas très bien... Je n'ai pas d'amis, pas de parents... Je ne sais même pas ce que c'est qu'un avocat, un notaire ! Je viens de prendre un avoué, pourtant... On m'a dit qu'il fallait... Qu'est-ce que je vais faire ?...

Elle interroge le tapis, les yeux grands ouverts, avec une anxiété pensive et solitaire. Elle n'a plus l'air déjà de penser au prince, à rien de ce qui est là.

LE PRINCE

Ah! c'est qu'en effet la société est admirablement organisée pour les forts!... Vous êtes tombée un beau jour dans le rouage social qu'on appelle le mariage... mais savez-vous que le mariage c'est une arme de précision, un fusil Lebel admirablement outillé!... Seulement le tout est de savoir s'en servir... Il ne faut pas appuyer sur la gâchette sans connaître l'instrument à fond. Réfléchissez... retournez l'arme, apprenez... Vous verrez qu'elle peut vous servir admirablement, et que vous devez sortir de là, avec, en main, des atouts sérieux de bonheur et de sécurité... Je n'ai pas à vous indiquer lesquels; c'est à vous d'imposer les conditions d'un traité d'où votre vie sortira garantie... Regardez-moi... Telle que je vous devine, vous vous dites, peut-être, si vous en avez le toupet, car il faut avoir un rude toupet pour oser penser cela de moi : « Voilà un certain saligaud!... » Non pas!... J'ai regardé mon époque et la société que j'ai traversée avec mépris... Je n'avais pas, hélas! les moyens de faire autrement... Ce qui me restait — ruiné à l'âge où il faut savoir être riche — ce qui me restait, c'est-à-dire, mon nom, je m'en suis servi dans toute l'étendue où la loi me le permettait... J'ai voulu avoir une fin bien propre, un joli tournebride de la mort, pour épargner à mes ancêtres la honte de la dégradation physique de leur fils... la fin en garni... le corbillard des pauvres... Pouah!... Maintenant, quoi

qu'il advienne, je suis assuré de fumer jusqu'à mon dernier jour ces excellentes et coûteuses cigarettes d'Orient... et, quant au sourire qui accompagne la cigarette, nul ne pourra en savourer, comme moi, la signification de mépris qu'il a pour les autres, et pour moi, avant tous les autres !... Que cette petite leçon de savoir-vivre vous serve à quelque chose... elle vaudrait la peine, alors, de vous l'avoir donnée, — sans grande illusion...

LOLETTE, *se redressant avec énergie et l'œil plein de défi et de courage.*

Chacun a sa manière, n'est-ce pas?... Moi, je suis résolue à vendre chèrement ma vie... J'agirai... Ma peau m'est égale... j'ai marché dans la misère; ça me connaît... Mais mon cœur, je vais le défendre.

LE PRINCE, *se levant, sèchement.*

A votre guise. Ecourtons cette conversation, je vous prie. Il ne faut pas trop me fatiguer, madame. Etant très vieux, je dois ménager mes forces. Songez que, quand vous serez encore en pleine vie — et je vous la souhaite heureuse et bien comprise —, je ne ferai plus partie des petites joies de ce monde... Allons, adieu, madame, et bonne chance.

LOLETTE

Adieu, monsieur.

LE PRINCE, *la reconduisant.*

Et, croyez-moi, pas de bruit, pas de bruit... Les intérêts d'abord, rien que les intérêts...

LOLETTE

Je suis entrée par le faubourg Saint-Honoré, mais je crois bien me souvenir, étant venue poser,

dans le temps, ici même, qu'il y a une entrée sur l'avenue Gabriel?

LE PRINCE

Parfaitement; traversez ce jardin, et vous pourrez sortir directement par les Champs-Elysées... Vous n'avez qu'à dire, en descendant, de ma part, au concierge, de vous ouvrir la petite porte du jardin. Et si vous voulez cueillir quelques lilas nouveaux, en passant, ne vous gênez pas... vous me ferez plaisir... Madame, je vous salue... (*Il referme la porte sur elle et sonne. Un domestique entre. Le prince au valet.*) Madame est-elle rentrée?... Il m'a semblé entendre l'auto...

LE VALET

Oui, monsieur le prince. Il y a une demi-heure... Madame la princesse est dans sa chambre.

LE PRINCE

Priez-là de venir pour une chose urgente...

Le valet sort.

SCÈNE III

LE PRINCE, RIVET

LE PRINCE, *ouvrant la pièce de gauche.*

Vous n'avez pas eu trop froid dans cette pièce?

MAITRE RIVET

Du tout... Voici donc, à peu de chose près, ce que...

LE PRINCE

Mon cher Rivet, j'ai fait prier la princesse de venir nous trouver... c'est l'instant d'aborder la

question définitive... Je tiens à ce que vous soyez là.

MAITRE RIVET

Mon attitude doit être?...

LE PRINCE

Neutre... Enregistrez, enregistrez... au besoin, soutenez-moi de votre compétence...

Quelques secondes.

SCÈNE IV

Les Mêmes, LA PRINCESSE

LE PRINCE

Chère amie, je vous demande pardon de vous avoir dérangée... Je viens de recevoir une visite...

LA PRINCESSE

Je sais.

LE PRINCE

Mais vous savez qui?

LA PRINCESSE

Non.

LE PRINCE

Madame Bernier.

LA PRINCESSE

Ah! Elle est venue vous apporter ses doléances, ou ses menaces?

LE PRINCE

Les deux... (*Prenant Paule à l'écart de Rivet.*) Chère amie, faites attention; cette petite femme du peuple va vous donner du fil à retordre... Ces personnes-là ont rapidement des manières de ha-

rengères... Veillez-y. Je sens qu'elle va occasionner du grabuge.

LA PRINCESSE

Ceci me regarde.

LE PRINCE

Entièrement... Je me permettais seulement de vous avertir, chère amie... et je pense, d'ailleurs que vous êtes au courant, par ailleurs, et mieux que moi, de tout ce qui se trame. (*Avec négligence et courtoisie.*) Donc, passons à autre chose... Vous plairait-il, puisque mon avoue, Maître Rivet, est là, et pourrait, au besoin, nous donner son avis, que nous nous occupions, un instant, de nos propres affaires?...

LA PRINCESSE, *montrant le manteau. dont elle est recouverte.*

J'étais en train d'essayer une toilette; mais j'ai quelques minutes à votre disposition, maintenant. Je vous écoute.

On s'assied.

LE PRINCE

J'ai donc réfléchi. J'aurais volontiers accepté la rente de vingt mille francs que vous m'offrez. Mais, pour certaines raisons, je ne m'y résous pas.

LA PRINCESSE

Pardon de vous interrompre. Je tiens à vous faire observer, au cas d'un refus, que rien ne me forçait à cette donation. Je vous l'ai déjà dit. Je pourrais, au lieu de divorcer, obtenir aisément la nullité de notre mariage, et vous verser une pension alimentaire que...

LE PRINCE

C'est absolument exact. Mais nous discutons en bonne et excellente amitié, n'est-ce pas? les conditions dans lesquelles je puis vous rendre volontairement votre liberté. Inutile de faire valoir des droits, nous n'exprimons que des désirs.

LA PRINCESSE

Dans ce cas, continuez.

LE PRINCE

Je peux avoir besoin de quelques capitaux... dans mes vieux jours... une opération chirurgicale, par exemple, peut entraîner un fort débours. Bref, je désirerais être en mesure de disposer de quelques titres... C'est un sentiment compréhensible... Donc... pas de rente à vie... si cela vous est égal, je préfère...

LA PRINCESSE

Combien demandez-vous?

LE PRINCE

Cinq cent mille francs.

LA PRINCESSE

C'est un chiffre!

LE PRINCE

Légitime. C'est le capital exact de la rente que vous m'offriez... Je sais tout ce que vous pourrez m'objecter... mais je vous ferai observer...

LA PRINCESSE, *l'interrompant.*

Inutile... j'accepte...

LE PRINCE

Je vous remercie.

LA PRINCESSE

J'ai, en portefeuille, deux ou trois valeurs qui se montent à ce chiffre. Voulez-vous la totalité de mes Phosphates de Russie, par exemple?

LE PRINCE

Hum! par le temps qui court...

MAITRE RIVET, *intervenant.*

Madame la princesse, ne pourrait-elle passer au compte de Monsieur le prince, un lot de valeurs nominatives, constituer un portefeuille varié... Je crois saisir la pensée de Monsieur le prince : une seule valeur est toujours chanceuse. J'ai là la liste de la plupart de vos titres; ne pourriez-vous, madame, par exemple, rétrocéder, tenez... (*Il a l'air de consulter les papiers.*) quelques Hypothèques Taïti, avec quelques Mines de Houdon, par exemple?

LA PRINCESSE

Pardon, pardon. Il y aura, l'année prochaine, après le coupon des Houdon, une opération de Bourse admirable à réaliser, et sur laquelle je compte.

MAITRE RIVET

Les Taïti?

LA PRINCESSE

Vous indiquez là des valeurs à gros revenu, du 6 ou du 8. J'admets votre sentiment, mais...

LE PRINCE

Eh bien, chère amie, telles valeurs qui vous sembleront...

LA PRINCESSE, *agacée, sèchement.*

Soit! L'essentiel est d'être d'accord... Nous le

sommes, n'est-ce pas?... Nous avons le temps de fixer le détail... Cinq cent mille francs de valeurs? C'est tout?...

LE PRINCE

C'est tout.

LA PRINCESSE

Il va de soi que vous pouvez disposer de tout le mobilier de vos appartements...

LE PRINCE

Je vous en dispense. Je serais au regret de démeubler tout un étage!

LA PRINCESSE

Vous ferez ce que vous voudrez... Il vous appartient. Je vous le donne.

LE PRINCE

J'avais compris.

LA PRINCESSE

Vos tableaux vous seront restitués, bien entendu. Il en est un que je demanderai de garder, néanmoins, d'abord parce qu'il fait bien en place ici, et ensuite parce qu'il est pour moi une œuvre très intéressante à consulter; c'est ce Renoir.

Elle montre un portrait de femme, au mur.

LE PRINCE

Le portrait de Mademoiselle Craziette?... Vous n'ignorez pas...

LA PRINCESSE

Je n'ignore pas qu'elle fut votre amie, ni que vous comptiez laisser ce tableau à la Comédie-Française, dont cette dame fut une des plus belles sociétaires... mais j'y tiens...

LE PRINCE, *avec autorité, rejetant sa couverture.*

Cette dame fut, dix ans, mon amie la plus tendre et la plus chérie... Ce tableau retournera à mon chevet.

LA PRINCESSE

Il me semble, mon cher, que les conditions de notre rupture sont assez avantageuses pour que vous me fassiez une gracieuseté, quand je vous la demande... Je désire garder ce Renoir. Faites-moi le plaisir de me le laisser. Ne revenons pas là-dessus, je vous assure.

LE PRINCE

C'est un souvenir inestimable pour moi.

LA PRINCESSE, *se lève, et avec insolence.*

Eh bien, je vous l'achète... N'en parlons plus !... (*A Maître Rivet.*) Prenez note, monsieur, que j'élève la somme de la donation à six cent mille francs. Je crois que j'y mets le prix.

LE PRINCE, *blanc comme linge, se redressant de toute sa hauteur.*

Halte-là, ma chère, ou je vais laisser tomber entre nous une parole qui fera plus de bruit que le marteau d'un commissaire-priseur !... Des roturiers peuvent acheter un domaine en ruine, mais il faut attendre que les châtelains en soient sortis pour leur manquer... Dans la ruine que je suis, il y a une âme, encore, ma chère. Attendez que la maîtresse de maison soit partie.

LA PRINCESSE

Des mots, après des chiffres ! Vous maniez les uns comme les autres, mais c'est beaucoup d'arias, monsieur, pour la simple estimation d'un tableau.

LE PRINCE

Tout vieux que je suis, j'ai été aimé... J'ai eu mes heures charmantes comme tout le monde. Là-haut, dans ma chambre, il y a le portrait de Mademoiselle Varadeuilles... dans la vôtre, vous avez mis celui de Madame de Dinan; vous avez ici le plus cher témoignage de mon passé... Je veux, à ma mort, le sourire de toutes ces femmes, sur le mur... Il est des choses qu'aucune fortune ne peut acquérir!... Vous avez acheté une momie authentique, avec tous ses titres garantis, mais laissez le flacon où survit encore l'essence spiritualisée... Pas un mot de plus, voulez-vous?

LA PRINCESSE

Oui, vous m'avez vendu votre nom... Je vous le rends... Tout cela est très clair, et ne comportait pas tant de phrases!... De quoi vous plaignez-vous? Vous avez fait un placement de père de famille...

LE PRINCE, *retrouvant un sourire.*

Hélas! dans mon cas, ce n'était qu'un placement de fils de famille!... Mais, je ne me plains pas... je vous remercie, chère amie... et regrette, pour ma part, que quelque aigreur soit survenue dans nos excellents rapports, à l'heure même où nous paraissions le couple le plus délicieusement désuni de Paris (*Il lui baise la main.*) Maître Rivet voudra bien ne pas s'en souvenir, n'est-ce pas?

MAITRE RIVET, *le nez dans ses papiers.*

Oh! monsieur le prince, je ne suis qu'un homme d'affaires... Je n'entends que le français de justice...

On frappe.

LA PRINCESSE

Entrez.

LE VALET

Monsieur Bernier demande si madame la princesse peut le recevoir?

LA PRINCESSE

Faites attendre au salon blanc. J'arrive...

LE PRINCE

Non pas, non pas... Vous êtes chez vous; je me retire... Et, d'ailleurs, je serai enchanté de lui serrer la main à ce garçon... Il est tout à fait sympathique... (*Le valet sort.*) Mon cher Rivet, nous allons monter définitivement chez moi. Prenez ceci... Ah! mon plaid aussi!...

Il prend ses couvertures sur le bras et se couvre la tête.

SCÈNE V

LES MÊMES, BERNIER

LE PRINCE, *à Bernier qui arrive.*

Bonjour, cher monsieur; entrez donc...

BERNIER

Princesse.

LE PRINCE, *lui serrant la main.*

Je vous demande pardon de vous fausser compagnie, mais nous avons, monsieur et moi, quelques affaires à mettre en ordre. Je suis heureux, toutefois, de vous serrer la main... et de vous féliciter... J'ai été au cercle Volney, hier... Vous avez

envoyé une toile délicieuse !... Je ne sais pas si ce n'est point votre meilleure chose...

BERNIER

Vous êtes trop aimable, prince... Une pauvre étude...

LE PRINCE

D'une notation et d'un goût exquis. Vous devez être très content de votre succès... Préparez-vous une toile pour le Salon, en dehors du portrait de la princesse ?

BERNIER

J'agrandis une esquisse que j'ai rapportée d'Italie !... Oh ! un croquaillon...

LE PRINCE

Allons, nous verrons ça, en mai, j'en suis sûr... Au revoir, monsieur, et encore tous mes compliments... Chère amie... (*Il s'incline. Au moment de sortir, à Rivet bas.*) Rivet, j'oubliais... la bouteille... sur la table... (*Discrètement, Rivet prend le flacon d'éther sur la table, et Bernier, déférent, tient la porte ouverte au prince. Le prince a un geste pâle et charmant*). Ne vous dérangez pas, cher monsieur... je vous en prie...

Il sort, le plaid sur le bras, accompagné de Rivet.

SCÈNE VI

LA PRINCESSE, BERNIER

LA PRINCESSE

Ta femme sort d'ici à ce qu'il paraît.

BERNIER

Elle a osé?... Tu l'as vue?...

LA PRINCESSE

Lui... pas moi... C'est lui qu'elle venait voir.

BERNIER

Pourquoi?... pour quel motif?

LA PRINCESSE

Tâcher d'organiser la résistance, sans doute, de le gagner au refus du divorce !... Elle ne savait pas à qui elle s'adressait !... Tu n'étais naturellement pas prévenu?...

BERNIER

Oh ! on se parle si peu !

LA PRINCESSE

Comment cela se passe-t-il, chez toi?

BERNIER

Comme tu le devines... Du silence... on va, on vient... quelquefois une larme tombe... Quand on se rencontre dans l'appartement, deux mots polis ou furieux... une porte qui claque...

LA PRINCESSE

Ce doit être gai, ta maison !... Qu'est-ce que tu as? Tu parais sombre?...

BERNIER

Paule ! Tu me donnes tout le bonheur et je suis un homme extrêmement malheureux !...

LA PRINCESSE

Pauvre ami, je comprends ce que tu veux dire ! mais, cependant...

BERNIER

N'en parle pas, veux-tu? A quoi bon? Je sais

tout ce que tu répondrais... Faisons le crime silencieusement... sans rien dire... comme les assassins.

Il prend sa tête dans ses mains.

LA PRINCESSE

Tu l'aimes toujours.

BERNIER

Non. Plus. Absolument plus !... Et c'est bien pour cela qu'il est plus dur d'être cruel ! Quand on n'aime plus, on est juste... on est de sang-froid... On juge comme s'il s'agissait d'un parent, d'un ami. C'est affreux ! Tu me comprends, n'est-ce pas ?... Tu m'excuses ? Nous n'avons pas, elle et moi, vécu une huitaine d'années ensemble impunément. Cet être sans défense que j'abandonne en chemin... et qui était si confiante ! Le père Garzin me le disait : « Elle a la tête tendue vers vous, comme vers le soleil... » Et il faut avoir ce courage !... Elle qui était en droit de croire qu'on allait trottiner ensemble dans la vie !... Encore si un cataclysme nous séparait, brusquement... mais non... ça va être long... il faudra maintenir la victime sous l'eau, des jours, des jours... Ah ! tu ne peux pas imaginer l'état où je suis ! Tout à l'heure, en venant, je butais sur toutes les voitures, dans la rue... La malheureuse !

LA PRINCESSE

Pourquoi fais-tu ce que tu fais, dans ce cas ?

BERNIER

Mais parce que je t'aime... et rudement encore !... Sans quoi !...

LA PRINCESSE

Comme tu as bien dit ça !...

BERNIER

Ah ! ne blague pas !...

LA PRINCESSE

Mais je ne blague pas ; je te remerciais.

BERNIER

Oui, mais tu souris. Il n'y a pas de quoi sourire... Je t'aime comme un fou, et je te prie de croire que ce n'est pas drôle... C'est odieux, simplement ! Je t'ai prise la première fois en snob que j'étais... j'ai eu la princesse, oui, avouons-le... j'étais flatté comme un peintre que je suis... mais, maintenant, bougre, il ne s'agit plus de ça ! Je suis possédé... je ne peux plus vivre sans ton idée... Tu es devenue tout pour moi... oui, tout... la chair et la vie. Cela a coïncidé avec la révélation de mon goût, de mon intelligence, de mon talent... De même que je ne peux plus voir ma peinture d'autrefois, de même tu me rends mon passé insoutenable. Je ne reconnais plus mes actions de jadis... Ça sent la pipe, dans mon âme d'autrefois, et j'ai envie de fuir, de m'évader... et je suis ici, en effet... à toi... tout à toi !... Ne blague pas ; si tu savais comme c'est déchirant... Je souffre !... (*Lui prenant la main.*) Tiens, mets ta peau sur ma figure, et tais-toi ; ça vaudra mieux que toutes les paroles !

LA PRINCESSE

Tu ne serais pas l'être que tu es, Pierre, si tu ne souffrais pas... C'est la petite rançon du bonheur qui t'attend. Ah ! cher chéri ! Tu verras, toi et moi... la vie que nous allons avoir... que je t'offre !... Ton art, tes goûts, ton indépendance, tout

cela prendra une extension délicieuse. Ma richesse entière va s'employer à nous réaliser tous deux. Songe, nous réaliser tous deux, enfin !... J'ai hâte !... Nous avions une vie si incomplète tous les deux ! Cette promiscuité avec un vieillard est impossible pour un être comme moi.. J'ai hâte de m'évader de ce monde plat et factice que j'ai recherché... et où j'étouffe. En avant !... Comme nous allons être heureux !

BERNIER

Mais c'est bien ce qui est terrible !... Oui, la vie va être merveilleuse... je le sens, parbleu... et ce sont des chances folles, inespérées pour un artiste qu'un amour comme le tien transforme en demi-dieu !... Mais plus mon bonheur est grand, plus ce que je rejette dans l'ombre m'apparaît lamentable... Elle n'en sera pas, la pauvre fille !... Elle n'aura eu de moi que les jours mauvais.

LA PRINCESSE

Tout de même, à la fin, c'est un peu excessif, cette pitié !... Songe à ce qu'elle était avant toi, où et comment tu l'as prise... les heureuses années que tu lui as procurées... la situation que, grâce à moi, à nous, elle aura du jour au lendemain. N'exagère pas, pourtant ! Elle aura fait un beau rêve et c'est toujours à moitié route qu'elle t'aura accompagné.

BERNIER

Oui, comme les côtiers... tu sais, ces chevaux de renfort, qui font la côte de misère, qu'on attelle seulement pour la montée... Ils vous ont aidé de leur effort, et arrivés en haut, sur la route

plane, on dételle... Adieu !... C'était leur lot à eux d'aider les autres. Ils ne sont pas de la récompense... Ce sont des côtiers.

LA PRINCESSE

Et c'est justice ! Ils ne pouvaient être que cela. Ce sont les ouvriers inférieurs. Ils n'ont ni le sang ni la race nécessaires pour guider l'attelage. Ils sont les victimes désignées de la vie, n'ayant pas le galbe qu'il faut pour la belle course... Oui, en avant, Pierre !... Débarrasse-toi de ta pitié... Ce que j'aime en toi, c'est que tu n'es justement ni un faible ni un sentimental !... Mais tu ne vois donc pas que je te délivre d'une erreur de jeunesse !... C'était un mariage que personne ne prenait au sérieux, une union régularisée, enfin... Tout ton passé de rapin fera place à ton âme d'artiste et d'aristocrate qui s'ignore.

BERNIER

Ah ! ne me dis pas de choses désagréables, je te prie, aujourd'hui.

LA PRINCESSE

Moi ? Où prends-tu que je te dis des choses désagréables ?

BERNIER

Oui... si tu crois que je ne comprends pas ton petit ton.

LA PRINCESSE

Ah çà !... Tu es fou !

BERNIER

Parfaitement ! Je sais ce que je dis. C'est comme ton mari... il m'agace. Si tu crois que je ne l'ai pas vu, tout à l'heure, sous son polo et ses couvertures...

il avait l'air de se fiche de moi, avec ses petits yeux malins d'astèque évaporé.

LA PRINCESSE

Ne sois pas grossier... tu cherches des querelles absurdes.

BERNIER

C'est comme dans ta maison, il y a des choses qui me déplaisent... Ces deux photographies, là, sur ton meuble à couleurs?

LA PRINCESSE

Nietzsche et l'empereur d'Allemagne?

BERNIER

Il est possible que ce soient, comme tu dis, tes deux professeurs d'énergie... après tout, je ne les connais pas... mais mon patriotisme est offensé...

LA PRINCESSE, *riant.*

Que tu es bête!... ne fais pas d'esprit. Ici, à terre! A terre, j'ai dit. Ah! mais, veux-tu venir?... là, comme un gros chien suspect, toujours un peu prêt à mordre, et qu'il faut dompter par la caresse... Sage? Tout à fait sage?... Demande pardon... Baise ma main... Ah! tes narines battent, tes joues pâlissent un peu... A la bonne heure!... Oh! mais c'est qu'il mord véritablement... (*Elle lui caresse les cheveux.*) Ah! chéri, Boby bleu, ce sera enthousiasmant, notre vie, je te le jure! Je connais un coin, près de Corfou, où on te construira une demeure idéale. Tu feras le plan.

BERNIER

N'en jetez plus!... tu parles tout à fait comme

la fille d'un doge. Bientôt tu vas me donner l'Adriatique.

LA PRINCESSE

Ce que je vais te donner, c'est le bonheur que mérite un grand artiste comme toi, des gens comme nous... Car ce sont des personnes admirables que nous, sais-tu bien !... Nous serons grandioses, fous... A Paris, il n'y a que de petits bourgeois !... On les étonnera : ce sera beau. Soyons des brutes de joie, de luxe et d'art.

BERNIER, *avec précaution.*

Crois-tu que ces personnes-là ne se suffisent pas un peu à elles-mêmes et qu'il soit bien nécessaire de les unir par des liens légitimes ?... Nous sommes des amants ; si nous restions des amants ?... Notre avenir d'époux est hérissé de difficultés...

LA PRINCESSE, *se levant.*

Assez, tu abuses... Il y a des limites... Je suis lasse, à la fin, de cette indécision qui devient insultante. N'insiste plus... je ne continuerai pas à être ta maîtresse, et je ne suis pas femme à avoir un amant... c'est inutile, perds tout espoir de ce côté ! Tu le sais, il ne s'agit point d'un caprice. Je t'aime de chair et d'esprit. J'ai besoin d'être aimée, de me donner toute, enfin, à un amour... Séparons-nous donc une bonne fois, mon cher, mais ne remettons pas éternellement notre union en jeu. J'y suis décidée... C'est extraordinaire, il n'est question que de cette femme ! Je n'entends parler que de sa douleur... On dirait qu'il n'y a qu'elle. Est-ce parce que je suis la dispensatrice des biens de tout le monde, que je ne compte pas, moi ?... C'est

injuste et humiliant à la fin ! Je veux bien que cette fille soit aussi intéressante que moi, mais j'ai mes douleurs aussi, et mes sacrifices !... J'abandonne ma situation mondaine, merveilleuse ; j'accepte l'aléa d'un avenir douteux, l'irrégularité au moins momentanée... je fais le bonheur des uns et des autres et tout cela pour l'amour d'un homme qui continue à se plaindre et à m'accuser lui-même comme une criminelle ! Sais-je seulement si un jour nous obtiendrons le divorce de cette soi-disant victime, qui peut nous tenir la dragée haute ?

BERNIER

Oh ! le divorce avec son consentement, jamais, je t'en avertis, jamais...

LA PRINCESSE

Tu le dis toi-même !... Alors quoi ? Comment, je risque la déchéance, le gâchis, sans savoir si nous en sortirons jamais, et ce n'est pas de la douleur !... C'est de l'amour, en tout cas, ou je ne m'y connais pas !... C'est le fait d'une amante passionnée qui voulait te servir de marchepied et se consacrer toute à toi... Tiens, tu es injuste, maussade et insupportable. Les plus charmantes délicatesses, tu ne les aperçois seulement pas... Ainsi, je m'étais tout de suite, en rentrant, habillée pour l'amour, comme tu me désires, afin de te faire une surprise, une joie... Ah ! bien oui !... Tu nous gâches tout le bonheur de vivre !

Elle laisse tomber le manteau dont elle était revêtue et apparaît, dans un geste gracieux de dépit, en une espèce de gaine claire qui laisse à nu les

bras et la gorge. Bernier s'approche d'elle et pose ses lèvres sur son épaule. Silence.

BERNIER

Oh! la puissance de ta chair!... c'est inouï!... Que ne ferait-on pour être maître de cette chose merveilleuse que tu es... et que je vais écraser... sous mon pouce... tout de suite... comme un tube de garance rose... que je vais sculpter avec des baisers... Donne ta nuque... soulève tes cheveux... Donne... (*Se détachant avec violence.*) Allons, assez de folies!... Cette lutte n'a pas le sens commun. Ce que je voulais, tu l'as compris, c'était gagner du temps. A quoi bon reculer, l'échéance inévitable? Puisque tôt ou tard, quoi qu'il arrive, c'est à toi que j'irai; puisque rien ne nous empêchera de courir l'un vers l'autre... Supprimons tout ce qui nous sépare! Il le faut!...

Il fait des gestes farouches.

LA PRINCESSE

Oui, il faut vouloir, enfin! C'est le moment.

BERNIER

Partons. Partons... sans regarder derrière nous. Ou si tu ne peux pas tout de suite, eh bien, moi, je ne reviendrai plus chez moi... Dès ce soir, je romps avec mon passé, je brise ma vie! Que cette journée soit définitive! définitive!...

LA PRINCESSE

Oui, aie donc le courage de surmonter enfin ta pitié une bonne fois et donne-moi ce que je réclame depuis si longtemps.

BERNIER

Ah ! tout ce que peut l'amour, je te le donne.

LA PRINCESSE, *le regardant bien au fond des yeux.*

La plus belle chose que puisse donner l'amour, c'est la cruauté !...

BERNIER

Tais-toi, c'est affreux ! Eh bien... tu l'auras !... C'est juré !...

LA PRINCESSE

Souviens-t'en... Je ne l'oublierai pas, je t'en avertis. Si tu te reprends, c'est moi qui te quitterai. J'en prends l'engagement ! Il le faut !...

BERNIER

Quitte-moi si je me démens !... Nous pouvons être heureux. Oh ! qu'il n'y ait plus que toi et moi, moi et toi. Nous pouvons tellement...

On voit la porte du fond s'ouvrir lentement, très précautionneusement. Ils regardent, effarés. Lolette pénètre, referme vivement la porte derrière elle.

SCÈNE VII

LES MÊMES, LOLETTE

LOLETTE, *à la princesse qui fait un mouvement vers la porte de gauche.*

Ne vous en allez pas... je vous le défends. Si vous bougez, je crie, j'appelle... Je suis décidée à ameuter la rue entière.

BERNIER, *courant vivement à elle.*

Pas ici ! Pas de scène... Voyons !... sortons.

LOLETTE

Tais-toi, toi !... Je ne te parle pas... C'est à cette femme-là que je parle !... Vraiment ! on ne vous vole pas votre homme sans vous accorder deux minutes d'entretien !... C'est bien le moins !... Je veux que nous parlions... et on parlera.

Colloque véhément.

LA PRINCESSE, *se ressaisissant.*

Mais, madame, je ne fuis pas ; je reste. Vous auriez pu entrer plus simplement chez moi, je vous aurais reçue...

LOLETTE

J'étais en bas... cachée dans le jardin, je l'ai vu entrer... Je savais que vous étiez là... et que j'allais vous trouver vautrés... Hein, vous avez peur, vous, la femme ? Vous n'êtes rassurée qu'à moitié... vous regardez mes mains. C'est que j'ai peut-être un revolver dans ce sac... Ça se serait vu, ces choses-là ?...

BERNIER

Je t'en prie, je t'en supplie, Lolette... Je fais appel à ta raison. Viens.

LOLETTE, *le repoussant.*

Tais-toi... Ah ! que je vous dérange !... On était si gentiment tous les deux !...(*Toisant la princesse en ricanant.*) Regardez-moi cette toilette !... Tu te mets bien, mon cher, mes félicitations !... Et vos yeux, vos affreux yeux, à tous les deux !... Refais donc ta cravate, imbécile !...

BERNIER, *essayant de l'entraîner.*

Ah ! cette scène grotesque a assez duré !...

Descends donc, je te l'ordonne, ou je t'empoigne par le bras.

LOLETTE

Je parlerai, je vous dis ! A tous deux... Rien ne m'empêchera... pas même tes menaces.

Bernier à mi-voix : « Tu es folle, voyons... viens... » On entend Lolette répondre obstinément : « Non... non... »

LA PRINCESSE

Mais ne vous interposez donc pas, encore une fois... Madame a raison... Nous nous devons cette explication... rien n'est plus simple.

BERNIER, *posant son chapeau brusquement.*

Eh bien, soit, après tout !... Une bonne explication, franche, définitive... C'est toi qui l'auras voulu. Allons-y !

LOLETTE, *le regardant.*

Lâche ! Lâche ! (*Tout à coup, la figure se contracte, elle met les mains sur ses yeux.*) Ah ! tenez ! c'est affreux ! Vous ne pouvez pas savoir ce que c'est que de vous voir tous les deux ainsi !...

Elle doit pleurer derrière ses mains, les jambes fléchissent.

BERNIER, *avec tristesse.*

Pourquoi es-tu venue, mon enfant ?

LA PRINCESSE

Asseyez-vous, madame, je vous en prie.

LOLETTE

Merci !... J'ai la force, oh ! je l'aurai... (*Un silence.*) Vous vous étiez dit : « Par-dessus bord, la gêneuse ! On prend une femme, on s'en sert,

le temps voulu... on la sème... » Ah ! ah ! nous allons voir ! Ce n'est pas si commode ! Ça se défend, une femme... Essayez... Tu m'as prise, mon garçon, tu m'as épousée... tu dois bien le regretter, hein ?... ce serait autrement facile, le placage !... eh bien, je veux savoir ce que vous comptez faire de moi, tous les deux ? Vous y réfléchissez depuis assez de temps, je suppose... et je ne suis pas au courant... Je veux savoir ce qu'on me réserve... Allons, allons, je vous écoute, j'attends... j'attends.

Elle se carre en frappant sur la table.

BERNIER

Eh bien, j'estime que tout vaut mieux, même pour toi, qu'une vie d'hypocrisie et de rancœur... que l'avenir qui nous attend, si nous ne faisons pas situation nette... Je ne m'excuse pas, je ne cherche pas à m'excuser. Peut-être y a-t-il des fatalités qui nous sont supérieures : je les subis dans toutes leurs forces. Eloigne-toi de cette meule qui passe et qui peut te broyer bien inutilement... sauve ta vie de ton côté. Tu sais bien que je t'ai aimée, profondément aimée, et que je te dis cela encore, du fond de toute mon amitié... Sauve-toi... fais-toi un bonheur... tu le peux, je t'assure, tu le peux encore... Pour le reste, pardon.

LA PRINCESSE

Oui, pardon... Il prononce là des paroles d'homme, madame... Pardon aussi de tout le mal que je vous cause.

LOLETTE

C'est effroyable ! Il me semble que j'ai eu la tête cassée contre un mur, et que je vous entends,

dans un rêve, me dire ces choses... ces choses épouvantables... C'est comme une condamnation à mort qui tombe autour de moi. C'est toi, Pierre, qui parles ainsi, toi que j'entends dire : « Va-t'en vivre ! » avec la même voix qui me disait jadis : « Mon petiot ! mon petiot !... » Vivre ? Ah ! c'est commode à dire, on voit bien que vous ne savez pas ce que c'est !... Comment voulez-vous que je vive, maintenant, avec la poitrine crevée...

LA PRINCESSE, *vivement, et faisant signe à Bernier de lui laisser la parole.*

Mon plus vif désir est de réparer, dans la mesure du possible, le tort que je vous fais, de vous assurer une vie parfaitement convenable, digne de vous, et dans une mesure que votre mari ne saurait atteindre. Et ce ne sera là, je le reconnais, qu'une bien faible compensation.

LOLETTE

La charité, maintenant ! Votre charité, c'est vrai !... Il faudra que j'aie la honte de l'accepter... sans quoi, je n'ai plus qu'à aller claquer sur une paillasse ! Il y a encore cette solution.

LA PRINCESSE

Mon offre, telle que je la conçois, ne pourra pas s'appeler une charité. Croyez qu'elle dépassera de beaucoup ce qu'on appelle généralement de ce nom.

LOLETTE

Mais je l'espère bien !... Vous me prenez tout, et vous ne me feriez pas ce qu'on appelle une situation ! De l'argent ? je vous crois, il m'en faut... et beaucoup encore !... Vous êtes riche, vous...

Quand on se paye le luxe d'un homme, il faut apprendre ce que ça coûte !

BERNIER

Loulette !

LA PRINCESSE, *s'asseyant.*

A la bonne heure, madame ! Sur ce terrain, nous nous entendrons bien mieux. Voulez-vous que nous envisagions la chose pratiquement et voulez-vous me permettre de dire comment je la comprends ? De votre côté, vous me direz si je me trompe, si elle ne vous satisfait pas ainsi... D'abord, il vous serait assuré, à vie, une pension régulière... et cette pension...

LOLETTE, *l'interrompant avec une fureur soudaine.*

Mais je n'en veux pas de votre sale argent, gardez-le !... Est-ce que vous croyez que je vais me salir les mains avec ça ? La seule pensée que je vous devrais un sou d'aumône, tenez, me fait trembler les jambes. Et de vous entendre, là, commencer vos petits comptes, la colère me monte au visage... Rengainez !... J'aimerais mieux crever de faim, et finir la tête contre un pavé des rues !... Vous m'enlevez la vie, et vous croyez qu'après il n'y a qu'à dire : « Voilà de la monnaie : ça compense !... » Me rendrez-vous mon bonheur, misérable ?... (*La princesse s'écarte brusquement sur ce mot*) Me rendrez-vous l'homme que j'aimais, sans lequel, quoi qu'il ait fait, tenez, il me semble que je ne pourrais plus respirer l'air d'une journée... Oui, oui, c'est horrible à avouer cette lâcheté !... Vous me prenez tout avec votre argent. Vous me l'avez acheté lui-même ! mais moi, vous ne m'aurez pas

par-dessus le marché !... Je viens d'écouter vos propositions à tous les deux. Je refuse, je refuse tout... Pas de divorce. Je reste !... Et c'est vous qui allez partir...

Elle tend le poing vers elle.

LA PRINCESSE, *se dressant.*

En effet, cela ne peut pas durer plus longtemps. Décidez de nous, monsieur Bernier... On me met en demeure, vous le voyez... (*D'un ton impératif.*) Cette heure doit être décisive... Et je considérerai ce que vous allez faire comme définitif et sans appel. L'une de nous deux doit vous dire adieu pour toujours.

LOLETTE

Oui. Et ce n'est pas moi ! Car tu n'as pas le droit de me laisser, moi. Qu'est-ce que je deviendrais ? Réfléchis... Reprendre un amant ?... Tu m'as habituée à t'être fidèle, et je ne sais plus aimer que toi, maintenant... Chercher ma vie, courir de l'un à l'autre pour trouver l'homme qui voudra bien se charger de moi ?... Merci bien. Je n'en aurais plus ni la force, ni le courage !... Alors, revenir à la prostitution comme avant ?... Si tu m'avais laissée où j'étais, oui... Maintenant, je ne pourrais plus... C'est de ta faute. Tu m'as donné une conscience. Pourquoi faire, bon Dieu ! A chaque fois que je flanchais, tu me taraudais pour être à la hauteur... J'y suis. Je suis enfin devenue la femme que tu as voulu... Maintenant, je ne peux plus redevenir l'autre. C'est fini. Tu as un devoir à accomplir. C'est moi que tu dois garder, et tu me garderas...

BERNIER

Ah! pardon! parle d'amour, si tu veux, ne parle pas de devoir, ou alors c'est autre chose !... Je t'ai façonnée, oui, je t'ai aidée dans la montée sociale; je te laisse à un niveau supérieur qui te servira de tremplin. La vie est plus riche en ressources que tu ne le crois. Tu peux te refaire une société, retrouver, comme tout le monde, ici-bas, un amour meilleur que le mien, et beaucoup, beaucoup plus heureux.

LOLETTE, *avec un cri déchiré.*

Ah ! c'est moi que tu as condamnée, je le sens bien... Ton choix est fait. Va, sois heureux avec elle, mauvais cœur !... Ce ne sera jamais l'amour de Loulou... de ta petite Loulou... de ton pauvre va-nu-pieds. Ce que nous avons été, on ne l'est pas deux fois !... Je t'ai eu, va, comme elle ne t'aura pas, car j'ai eu ta jeunesse, ta misère, car nous avons traîné la guenille ensemble. C'était le bon temps, ça... quand tu avais des pantalons effrangés et qu'il n'y avait pas quatre chemises dans ton tiroir... Ah ! dame, ça n'a pas toujours été le monsieur chic que vous connaissez !... C'était la purée, la purée noire... Vous ne vous seriez pas payé le béguin, allez ! Il fallait pour ça une femme comme moi... et moi je l'aimais bien... on était fait l'un pour l'autre. Je lui ai donné mes bonnes années... Je lui aurais donné toute ma vie... Ah ! Pierre, Pierre, qu'est-ce que tu as fait?

Elle pleure, effondrée.

BERNIER

Ma pauvre fille, si tu savais, j'éprouve un déchirement sans bornes, sans bornes !...

LOLETTE, *lui prenant le bras.*

Oh! mais ce n'est pas possible tout de même! Vous voyez bien... il a pitié!... Vous n'allez pas me le prendre... Vous allez me le laisser. Vous n'avez pas idée de ce que vous faites!... Vous ne savez pas ce que ce serait pour moi, si je ne pouvais plus le caresser, l'aimer... être là... près de toi... prononcer ton nom, Pierrot, ce mot qui est le plus doux qu'il y ait au monde... et quand je rentrerai, le soir, dans la maison, je ne pourrai pas supporter l'idée que tu ne répondras plus!... Ne faites pas ça, ne faites pas ça!... Pitié! Me voilà à genoux, madame, je ne crie plus, je ne menace plus, je supplie... Ayez pitié de moi!... Je ne peux pas vivre sans lui... que voulez-vous!... Faites-le pour moi! Viens, Pierre, allons-nous-en. Viens, mon chéri... mon petit chou... Tu m'aimes bien encore un peu? Viens, je t'en supplie... viens, chez nous, dis, rentrons...

Elle est là, à genoux, la tête basse, la voix brisée. C'est une loque humaine. Bernier essaye de la relever. Elle résiste.

LA PRINCESSE

Je ne veux pas être la cause d'une telle tristesse... Monsieur Bernier, vous êtes libre!...

LOLETTE

Tu vois, Pierre, elle-même le dit... C'était un mauvais rêve... Viens, viens!... C'est fini... rentrons. (*Elle l'entraîne par le bras. La princesse prend le chapeau de Bernier sur la table et va le lui tendre. Bernier fait un léger signe négatif à la princesse qui n'échappe pas à Lolette. Elle se redresse dans un hurlement.*)

Ah! je t'ai vu! Tu viens de lui faire signe de se taire!... J'étais là à genoux... à me traîner et ils sont décidés à tout! ils seront inébranlables, je l'ai vu, je l'ai vu!... Que je te hais, que je vous hais!... Ah! vous allez me connaître! Vous allez voir!... vous, la gueuse, et toi, maquereau, maquereau!...

BERNIER

Allons voyons, voyons!... Loulou!

LOLETTE

Oui, oui... je crierai comme je voudrai!... Ah! vous ne me faites pas peur! Je résisterai! Je résiste... (*Tout à coup, elle s'arrête net. Elle reste ainsi quelques secondes, puis elle a une espèce de geste très simple, d'un découragement infini.*) Ah! puis, non, tenez, j'ai compris... c'est fini!... Je pourrais m'user pendant des mois, des mois... vous arriverez toujours à vos fins... Ça y est, fauchée, je suis fauchée!... En somme, qu'est-ce que vous voulez de moi?... que je vous délivre, n'est-ce pas, pour que vous soyez heureux?... Bien, vous aurez ce que vous voulez... Y a-t-il de l'encre, ici?...

BERNIER

Qu'est-ce que tu veux faire, encore!...

Elle va à la table.

LOLETTE

Laisse... (*Elle écrit, en se dictant à elle-même tout haut :*) « *Monsieur, je demande le divorce... contre mon mari, monsieur Bernier... Veuillez considérer cette demande comme définitive.* » *Bernier et la princesse se regardent fixement On dirait qu'ils cherchent à se donner une force mutuelle, pendant que Lolette, penchée, les*

yeux taris, la face ravagée, écroulée, écrit. Puis Bernier fait un mouvement vers Lolette qui le repousse sans relever la tête.) Chut !... chut... L'adresse... Vous n'aurez qu'à mettre ça à la poste... (*Elle se lève, et, sans regarder personne.*) C'est fini entre nous, Pierre... C'est ce que vous vouliez... voilà... !

BERNIER, *saisissant son chapeau et sa canne.*

Eh bien, viens, maintenant !

LOLETTE, *au moment où Bernier va la suivre, elle l'éloigne d'un grand geste.*

Ah ! par exemple, maintenant, c'est moi qui t'ordonne de ne pas me suivre ! Tout est terminé... Vous avez ce que vous voulez... qu'on me laisse ! Non, non, je ne veux plus entendre un pas derrière moi... plus rien... plus rien... ne plus vous voir... c'est fini.

BERNIER

Mais, où vas-tu?...

LOLETTE, *sans se retourner.*

Bah ! Qu'est-ce que ça peut faire, maintenant !

Elle sort. La porte retombe. Bernier regarde la princesse, douloureusement.

RIDEAU

ACTE QUATRIÈME

Une chambre au rez-de-chaussée à Neuilly, dans la maison du docteur Orazzi. Petite chambre claire, propre, élégante, donnant au fond, sur un jardin ombragé. Il fait plein jour. De profil au public, un lit de milieu où repose, endormie, Lolette... La porte du cabinet de toilette est à côté du lit. La porte-fenêtre du jardin, à petits, carreaux est entr'ouverte. Au lever du rideau, Suzon Cassagne parle à une jeune infirmière en costume qui ressemble à une nurse.

SCÈNE PREMIÈRE

L'INFIRMIÈRE, SUZON

L'INFIRMIÈRE, *à Suzon qui vient d'entrer.*

Elle dort.

SUZON, *à voix basse, sur le devant de la scène.*

Eh bien, comment le Docteur Orazzi la trouve-t-il?

L'INFIRMIÈRE

Tout à fait hors de danger, guérie... je vous le certifie. Le Docteur Orazzi l'affirme... Depuis plusieurs jours elle pourrait même s'en aller d'ici si elle le voulait. Evidemment la balle restera toujours dans le poumon, mais on vit très bien avec une balle dans le poumon.

SUZON

Sans danger?

L'INFIRMIÈRE

Si des complications ne surviennent pas, et avec une vie calme, sédentaire... évidemment. Je crois avoir entendu dire qu'elle avait déjà les bronches un peu délicates?

SUZON

N'est-ce pas?

L'INFIRMIÈRE

Mais, madame votre sœur peut être considérée comme hors d'affaire. Les médecins jugent l'extraction inutile. Il y a quinze jours, quand Monsieur Bernier l'a fait apporter ici, je n'aurais pas donné cher de son existence !... mais l'hémorragie a été sans durée.

SUZON

Et quelle chance encore que la balle ait glissé, qu'elle ait eu peur ! Car vous savez comment ça s'est passé?... Elle s'était placée devant l'armoire à glace, le torse nu... Elle a appuyé le canon avec les deux mains... mais au moment de presser la gâchette, elle a eu peur, la pauvre... elle a fermé les deux yeux... aussi le coup est parti à droite. (*A l'infirmière.*) Elle n'a pas remué?

L'INFIRMIÈRE

Non.

SUZON

C'est ennuyeux... j'avais quelque chose d'important à lui dire, mais tant pis, ne la réveillez pas; j'attendrai. On nous a dit à tous de venir de deux à trois pour lui rendre visite, et comme je

dois lui apporter une réponse au sujet d'une commission dont elle m'a chargée... Enfin, je vais attendre le temps qu'il faudra.

L'INFIRMIÈRE

Préférez-vous ici ou dans le jardin.

SUZON

Oh! ici... c'est presque gai, cette chambre... et pourtant je suis si triste de penser qu'elle dort là, abandonnée.

LOLETTE

Qui est-ce qui parle?

SUZON

Ah! nous l'avons réveillée...

LOLETTE

C'est toi, Suzon?

SUZON, *accourant vers le lit.*

Oui, c'est moi... Bonjour, ma pauvre chérie... Oh! mais tu as très bonne mine... Voyez-moi ça!... Tu es toute rose.

LOLETTE, *se soulevant sur des tas de petits coussins empilés.*

Oui, je ne vais pas mal... Eh bien! eh bien?

L'Infirmière se retire.

SCÈNE II

LOLETTE, SUZON, puis L'INFIRMIÈRE

SUZON

Eh bien... mais... c'est ce que je pensais. Ne te fais pas de mauvais sang... Nous avons bien pisté,

ma petite amie, moi et Georges... Il est rentré coucher chez vous comme à l'habitude.

LOLETTE

Tu mens, Suzon, tu mens.

SUZON

Mais non, je t'assure... Ah ! et puis, tiens, il vaut mieux que tu saches tout, au contraire, pour que tu ne te fasses pas la moindre illusion ! Il n'y a rien à espérer de ces gens-là... Oui, là... nous en sommes sûrs... il a passé la nuit chez elle.

LOLETTE

Je le savais... je le sentais... Tu vois comme je suis calme?... je ne pleure pas... Tout ce qui se passe dehors est si loin de moi ! Je n'y suis plus. Il me semble que je reviens d'une autre vie... Et puis, Suzon, Suzon, retiens ça : le bonheur, ce n'est pas d'être heureux... c'est de ne pas souffrir.

SUZON

Comme tu parles !

L'INFIRMIÈRE, *rentre.*

Madame, quelqu'un qui demande à vous voir...

LOLETTE

Qui?

L'INFIRMIÈRE

Madame de Chabran.

SUZON

Elle?

LOLETTE

Mais oui. Qu'y a-t-il d'étonnant à cela?

SUZON

Elle... ici? Tu ne l'as pas revue, je suppose bien!

LOLETTE, *très douce.*

Non, seulement elle m'a écrit une lettre où elle me demandait à venir me voir, un de ces jours. J'ai accepté. Je pensais justement que, peut-être, elle viendrait aujourd'hui.

L'INFIRMIÈRE

Que faut-il répondre?

SUZON

Tu ne vas pas la recevoir, j'espère! Après ce que je viens de te dire!

LOLETTE

Mais si... mais si... Faites entrer.

L'infirmière sort.

SUZON

Tu vas recevoir cette coquine?

LOLETTE

Chut! chut! Vois-tu, il faut être poli, très poli, Suzon... Le reste ne sert à rien... J'en ai fait l'expérience... Tiens, passe-moi la glace, plutôt...

SUZON

Qu'est-ce qu'elle te veut, cette hypocrite-là?... Ce n'était donc pas assez?...

LOLETTE

Oh! que je suis laide et pâle, mon Dieu!... En voilà une rivale! Je suis à faire peur... Ben, ma fille, ton compte est bon!... Tiens, repose ça et va-t-en dès qu'elle arrivera, n'est-ce pas?... (*La*

princesse de Chabran entre. Lolette, tout de suite, du ton le plus doux du monde, presque aimable, presque avec un sourire.) Bonjour, madame... Entrez donc ! (*Tout de suite.*) Je vous présente ma sœur. Allons, au revoir, mon bijou... à demain, sans faute, n'est-ce pas ?...

SUZON, *l'embrassant.*

Sans faute.

LOLETTE

Embrasse bien les gosses de ma part, hein ?

Suzon s'en va sans saluer la princesse.

LA PRINCESSE

Bonjour, mademoiselle...

SCENE III

LOLETTE, LA PRINCESSE puis L'INFIRMIÈRE

LA PRINCESSE, *s'approche du lit. Elle porte dans ses bras une grande gerbe de fleurs, des liliums, des roses. A voix basse. elle dit.*

Pardon ! (*Montrant les fleurs.*) Je ne savais pas si vous voudriez bien me recevoir... alors, j'aurais laissé ces fleurs pour qu'on vous les remette. Depuis cette affreuse journée dont je suis responsable, et où vous êtes sortie de chez moi pour aller vous tuer, je voulais vous apporter l'expression de tout le chagrin que je ressens... et qui vient de m'inspirer, ces jours-ci, une nouvelle conduite... Il me semble qu'il fallait vous le dire moi-même, n'est-ce pas ?...

Et je tenais à prononcer, devant vous, les paroles nécessaires...

LOLETTE

Mettez ces fleurs sur mon lit... je vous remercie de les avoir apportées... C'est comme à une morte.

LA PRINCESSE

Non, madame, c'est une vivante qui les reçoit, et à qui je les apporte.

LOLETTE

Bah !... j'aurais dû mourir... J'ai raté mon affaire, voyez-vous !... J'avais pensé d'abord à réaliser ce que vous vouliez, à divorcer, m'en aller... et puis, une fois dans la rue, je m'étais dit : « Pendant que j'y suis... autant en finir !... » Ç'aurait tout de même mieux valu. C'est raté...

LA PRINCESSE

Devant un tel désastre, je dois m'effacer. C'est à vous de me passer votre souffrance, à moi de prendre la charge. On vous doit ce renoncement-là... Il est grand ; il doit être terriblement douloureux — vous le connaissez mieux que moi !... mais Pierre et moi, nous vous devons cette résignation, ce sacrifice... quel que soit notre déchirement à tous deux, car pourquoi vous dissimuler une douleur que vous ne connaissez que trop ? Oui, devant vous, tout doit s'incliner.

LOLETTE

Je sais... je sais. Tout le monde est généreux pour moi, maintenant.

LA PRINCESSE

Ne voyez dans ma démarche nulle hypocrisie,

je vous en supplie !... Je pense profondément ce pourquoi je suis venue.

LOLETTE

Oh ! je devine bien, maintenant, que tout le monde va faire tout ce qu'il peut à mon égard. On n'est pas si méchant que les gens le croient au fond !... On veut des tas de choses... seulement un jour vient qui emporte tout... Je vous remercie tout de même de l'intention. Ça calme.

Elles causent, ainsi, d'un ton de femmes en visite, comme si la haine était restée au pays de la mort, comme on se parle après des années de long voyage.

LA PRINCESSE

Et moi, je vous suis très reconnaissante, très... de la façon si inattendue dont vous me parlez, dont vous voulez bien me recevoir, avec des paroles douces... simples... sans haine...

LOLETTE

Quand on a passé par où je suis passée, allez, on devient sage... en attendant le jour de l'être tout à fait !...

Elle sourit.

LA PRINCESSE

Oh ! promettez-nous... promettez-lui que toutes ces idées noires vont s'apaiser, et que vous ne recommencerez plus. Faisons chacune de notre côté ce que nous devons... ce que nous pouvons. Je suis venue pour cela... vous dire ce que je comptais faire... et savoir ce que vous attendiez de moi... Je crois qu'avec du courage et... Mais vous ne m'écoutez pas, je le sens... Pourquoi?... A quoi pensez-vous?

LOLETTE

Je pense que je voudrais être à votre place ! Comme vous serez heureuse !... Il ne m'a jamais aimée de cette façon-là.

LA PRINCESSE

Mais puisque je vous le rendrai, je vous l'assure !

LOLETTE, *secoue la tête.*

Ah ! s'il n'y avait que vous encore, mais il y a lui... et lui qui ne m'aime plus... Un homme qui ne vous aime plus... songez donc !... L'amour, à deux, c'est terrible, ça marche au-dessus de tout... Quand on est seul, ce n'est plus rien.

LA PRINCESSE

Mais puisque je vous promets d'être forte, de tâcher, de toute ma volonté, de résister...

LOLETTE

Lorsqu'on aime Pierre, je sais ce que c'est : c'est pour la vie.

LA PRINCESSE

Ne me découragez pas !

LOLETTE

Ah ! quand une parole seulement suffit à vous décourager !

Elles baissent les yeux toutes deux.

LA PRINCESSE, *sur un mouvement de corps de Lolette.*

Voulez-vous que je vous aide ? Vous êtes mal ?

LOLETTE

Je voudrais être plus haute... Je ne respire pas encore très bien.

LA PRINCESSE, *l'arrangeant en lui croisant la chemise sur la poitrine.*

Vous n'avez pas froid, la chemise ouverte ainsi?

LOLETTE

Non. (*Elle entr'ouvre sa chemise sur sa gorge.*) Tenez, vous voyez... c'est là... Regardez, la balle est entrée... dans ce sens... Il paraît que deux centimètres plus loin ça y était. Le cœur, c'est là... Alors là, c'est ce que je me suis fait... A côté, c'est ce que vous m'avez fait.

LA PRINCESSE

Eh bien, vous voyez qu'une blessure a déjà pu se cicatriser... L'autre suivra... Nous allons tâcher, n'est-ce pas?... Nous allons faire de notre mieux. Restez sa femme, et quant à moi, donnez-moi le temps d'oublier, de résister... à moi-même... à la vie... Me comprenez-vous?

LOLETTE, *lui retenant la main au passage.*

Vous avez de jolies mains, très fines... Dire que je puis les toucher, maintenant, sans frisson ! Elles ne me font plus mal... elles que j'aurais voulu écraser, broyer !... Je n'éprouve rien... Faut-il tout de même !...

LA PRINCESSE

C'est que vous sentez bien que vous n'avez plus à me redouter de la même façon... Nous sommes des ennemis devant un projet de traité de paix...

d'une paix indispensable... C'est une guerre qu'il faut finir. Il y aurait trop de blessés.

LOLETTE

Oh! ce n'est pas ça!... Je sais tellement ce qui m'arrivera!... Non, c'est autre chose... Je vous regarde... vos cheveux se coiffent bien!... J'adore ces chignons bas, comme ça. (*Un temps.*) Et dire qu'il n'aimait pas les blondes! (*Un soupir.*) Et c'est vous qui êtes là, au pied de mon lit, et je vous parle comme à une amie, une indifférente... vous!

Un afflux de haine soudain, vite réprimé.

L'INFIRMIÈRE, *rentrant.*

C'est Monsieur Bernier qui est là... Peut-il entrer?

LOLETTE

Mais je vous ai dit une fois pour toutes de laisser entrer sans annoncer... Entre qui veut...

LA PRINCESSE

Je me retire.

LOLETTE

Du tout. Pourquoi? Je sens bien qu'il n'y a là qu'une coïncidence, une simple coïncidence... C'est encore de ma faute... j'ai dit à tout le monde de venir à la même heure... Rien n'est plus naturel... On se rencontre, n'est-ce pas!...

Bernier entre. La princesse est debout.

SCÈNE IV

LES MÊMES, BERNIER

BERNIER

Madame. (*Il salue froidement. A Lolette, en s'approchant.*) Eh bien, comment vas-tu, aujourd'hui, ma chérie?

LOLETTE

Bien mieux, bien mieux, Pierre... je te remercie... Je suis tout à fait bien... Tu vois, madame a eu la gentillesse de m'apporter ces fleurs, et de venir prendre de mes nouvelles!

LA PRINCESSE

Et j'espère bien que la prochaine fois j'irai les prendre chez vous-même, rue Brémontier, et que vous serez debout pour me recevoir.

LOLETTE, *aimablement.*

Vous ne voulez pas rester encore un peu?

LA PRINCESSE

Non, je vous laisse... A bientôt, si vous le permettez.

LOLETTE

Certainement.

LA PRINCESSE

Et merci encore... profondément.

LOLETTE

C'est moi qui vous remercie... Pierre, voyons,

veux-tu ouvrir la porte à Madame de Chabran... je t'en prie?... Accompagne, voyons...

Bernier va ouvrir la porte. A la porte, la princesse et lui se saluent poliment. et la princesse, du geste, refuse que Bernier franchisse le seuil.

BERNIER

Madame...

Il ferme la porte.

SCÈNE V

LOLETTE, BERNIER

Sitôt la porte refermée, le ton poli et doux de Lolette se change en une voix grave et triste de poitrine. Elle dit.

LOLETTE

Pierre! ne te retourne pas, que je te parle. (*Bernier reste debout, la main sur le bouton de la porte.*) Je sais que tu la vois toujours... je le sens... mais, Pierre, quoi qu'il arrive, quoi que tu fasses, je tenais à te dire que je ne t'en veux pas... que je ne t'en voudrai jamais dans mon souvenir !... Je sais bien que tu as du chagrin de ne plus m'aimer... beaucoup de chagrin... et moi, je ne me souviens plus que d'une chose... c'est que tu m'as rendue la plus heureuse des femmes...

Elle retombe sur l'oreiller.

BERNIER, *s'avançant vers Lolette.*

Ah! Loulou, je connais ton cœur...

Il l'embrasse amèrement sur le front.

LOLETTE

Reste ainsi un peu... laisse-moi appuyer ma tête sur ton bras, comme autrefois. C'est si bon !... Si bon !... (*Elle laisse aller de tout son poids sa tête sur les coudes de Bernier qui l'appuie un peu contre sa poitrine.*) Tu te souviens ?... J'en ai passé des heures ainsi !... Te souviens-tu de la première séance dans ton atelier ?... Tu étais fatigué, tu as dormi sur le divan et j'étais juste comme maintenant. Le soleil avançait sur le tapis... Je vois encore les machins bleus et roses... C'est drôle, tout ça... mon loup ! Et le tableau, hein ?... notre tableau... Et le jour de la médaille, quand tu m'as dit : « En avant pour la noce, Loulou ! en avant ! » Ah ! Pierre, changer tout ce qu'on a eu, contre tout ce qu'on a rêvé !... (*Timidement, peureusement.*) Et tu ne crois pas, dis... tu ne crois pas qu'il en reste un peu d'amour... au fond de toi... en cherchant bien ?

BERNIER

Mais si, mais si...

LOLETTE

A la longue... est-ce que je ne pourrais pas reprendre ma place... Peut-être que cette femme... j'arriverai à la pousser peu à peu...

BERNIER

Bien sûr, bien sûr... pourquoi pas ? (*Brusquement.*) Ecoute... je pourrais mentir, laisser flotter des équivoques... pas de ça !... Tu as droit à la vérité, à toute la vérité... Tu as assez souffert pour l'avoir.

LOLETTE, *se rejetant sur les oreillers.*

Oh ! ce que tu vas dire sera terrible !

BERNIER

Mais non, Loulou, pas terrible du tout, et bien simple. Tu sens comme il me serait facile de t'assurer que je ne la revois pas, et tu serais forcée de me croire... Oui, nous nous revoyons... Et dans nos entrevues, il n'est guère question que de toi, je t'assure ! Je ne sais si elle t'a fait part, tout à l'heure, des résolutions auxquelles nous nous sommes arrêtés...

LOLETTE

Elle m'a dit que...

BERNIER, *l'interrompant.*

N'importe ! Ces résolutions, moi, je vais te les dire. Tu es en état, maintenant, de les écouter, de les comprendre avec tout le calme nécessaire... Tu es arrivée à ce maximum de désespoir grâce auquel un être démontre, mieux que par toutes les paroles, ceci : que les plus belles raisons du monde ne sont rien devant l'absolu de la souffrance. Elle seule est respectable. Tu es un être infiniment malheureux, infiniment. Je te dois tout mon secours... Tu disais vrai l'autre jour, je n'ai pas le droit de te quitter... Je ne peux t'abandonner à toi-même ; tu ne t'y retrouverais pas... Il y a là, pour moi, une question de devoir supérieur. Donc, voilà qui est entendu, tu peux être tranquille. Je fais pour toi le plus grand sacrifice qu'un homme puisse faire... Oh ! je ne viens pas m'en vanter ; il faut, seulement, que tu connaisses la mesure

de ce sacrifice. Elle n'est pas faible ! Tout ce qu'un homme pouvait attendre en jouissance de la vie, je te le sacrifie... oui, oui... soyons francs... et appelons les choses par leur nom... Ce mariage, c'était pour moi, tu le sais, la réussite complète, la richesse, toutes les gloires, la plénitude absolue du bonheur... et je passe sur les autres sentiments que je te demande pardon d'éprouver... Eh bien, voilà qui est fini ! Nous n'en parlerons plus... Tu as préféré mourir à accepter de ton côté des offres pratiques que bien des femmes, mon Dieu, auraient acceptées à ta place, d'autant mieux que rien ne nous forçait à rompre une amitié sincère qui aurait pu survivre à notre union... Enfin, soit, soit !... n'y revenons plus. La princesse de Chabran restera princesse de Chabran... Ma vie donc t'appartient... Es-tu contente ? Et tu sais bien que, du moment que je le dis, je tiendrai mon engagement d'une façon inébranlable... Maintenant, soyons pratiques tout de suite et entrons dans le domaine des réalisations. Je vais, comme je te l'ai annoncé, t'emmener dans le Midi... où je t'installerai... J'ai pris des renseignements sur la maison de Cannes... Ce n'est pas à proprement parler un sanatorium... Je regrette d'avoir oublié les photographies à l'agence de l'avenue Victor-Hugo... j'irai les chercher tout à l'heure, d'ailleurs... Tu verras... il y a une jolie terrasse avec vue sur la mer... Tu te rétabliras très vite, et je pense que, dans deux mois au plus, tu seras sur pied. Moi, j'irai, je viendrai... Je te consacrerai tout le temps que je pourrai... Bien entendu, il faut que je finisse mes commandes, et que je

travaille, car il faut me remettre au travail; nous ne sommes pas riches... Mais la navette entre Cannes et Paris est très commode, en somme... Je passerai un bon bout de temps à tes côtés...

LOLETTE

Et ici, Pierre, à Paris, tu penses continuer à la voir?

BERNIER, *un temps.*

Je t'affirme, je te jure que je me consacrerai à toi, que je te soignerai avec tout mon dévouement... Tu auras de ma vie une part large, considérable. Pour le reste, compte sur l'avenir qui est une chose obscure, mais qu'on peut diriger... Laisse-m'en la charge... et surtout, oh! surtout! ne transforme pas le sacrifice que je te consens de grand cœur en une obligation... irritante.

LOLETTE

Que veux-tu?... Tout ce que tu me dis est excellent et très charitable. Je vois bien tout ce que tu fais pour moi, je t'en remercie, mais on ne peut rien dire de plus terrible!... Il n'est pas une seule de tes paroles qui ne crie : « Je ne t'aime plus! »

BERNIER, *avec un mouvement d'impatience.*

Ah!

LOLETTE

Quoi?

BERNIER

Qu'est-ce que ça fait?

LOLETTE

Comment! qu'est-ce que ça fait? Mais c'est tout!... tout!...

BERNIER

Il te faut l'amour en plus, maintenant. Ce n'est pas assez! Hier, c'était la vie seulement... aujourd'hui, c'est l'amour... Que sera-ce demain? Mais y puis-je quelque chose? Est-on maître de ses sentiments?... Et si je ne l'ai pas?... oui, oui, parfaitement, si je n'ai pas l'amour?... alors, demain, ce sera le grief renaissant, l'exigence perpétuelle?... Ça y est! La victime que tu étais hier se transforme déjà et je vais connaître tout le poids de ses exigences. Je le sens... c'est l'enchaînement logique, parbleu!... enchaînement, voilà le mot!... Oh! la geôle!... Tu n'as pas idée!... Se sentir pris, obligé, obligé d'aimer même, obligé d'être bon, sans qu'on vous en laisse seulement la spontanéité ou le mérite!... « Tu le dois! » N'entendre que cette parole, c'est épouvantable! La prison du devoir!... C'est à vous donner envie de devenir méchant, par sentiment de justice! Alors, parce qu'on a été bon une fois, cet acte de bonté vous crée des devoirs qui vont se multiplier à l'infini... croître tous les jours... vous étouffer!... On est l'esclave de sa première action... Cela donne envie de tout casser... d'échapper.. de briser les barreaux de la cage!...

LOLETTE

Mais c'est affreux! mais c'est épouvantable d'entendre des choses pareilles!

BERNIER

Oui, oui, je le sais c'est affreux, cruel, inique !... Je vois tes pauvres yeux effarés qui me regardent avec épouvante... tu demandes si je suis fou... mais, que veux-tu ? Il y a quelque chose de plus fort que moi ! Le besoin de liberté, d'air respirable...

LOLETTE

Je croyais avoir connu l'horreur que rien ne pouvait surpasser... mais les mots que je devais entendre, ah !... sont mille fois plus affreux que la mort !...

Un silence passe.

BERNIER, *passant la main sur son front.*

Pardon, je te demande pardon... la colère m'entraîne... Ce n'est pas réellement cela que j'éprouve... Ce sont les mots qui dévient... c'est le taureau enchaîné qui piétine et qui crie... Ne fais pas attention... attends, attends... je me retrouve... cela va venir... voilà... Je vois clair en moi, je t'assure. Oublie ce moment de colère; il n'est pas juste... Ce que j'éprouve réellement peut parfaitement se dire; il n'y a rien de laid ni de vil en moi, Loulou, je te jure... Là... calme tes yeux angoissés... Je t'ai effrayée? Pardon... Comme devant Dieu, oui, comme devant Dieu, ce n'est pas trop d'employer de pareils termes, je jure de ne pas m'égarer d'une syllabe, maintenant... Comprends-moi, j'éprouve pour toi une pitié, un élan infinis... je te voudrais heureuse, ma chérie, je voudrais ne te faire plus jamais de mal et

que ta pauvre bouche sourie, pour le reste de tes jours... Je m'y emploierai de toutes mes forces... Est-ce assez?... Est-ce là ce que tu appelles de l'amour ? Non ? Mais qu'est-ce que cela fait ! Ne peut-on vivre sans cette sorte d'amour que tu réclames ?... Des milliers de gens n'unissent-ils pas leur vie dans ces conditions, et ne s'en satisfont-ils pas jusqu'au dernier soupir?... Et encore, nous l'avons en nous, cet amour-là !... Il ne meurt pas, à proprement parler, il se transforme... comme nos visages... en vieillissant... L'amour porte, comme nous, des visages de vingt ou de quarante ans... Nous sommes résignés à notre propre destruction, pas à celle de nos sentiments. Pourquoi?... Du moment qu'on ne peut pas mieux ! Ah ! je voudrais bien t'aimer de la même façon qu'autrefois, Loulou, comme tu m'aimes encore, toi, mais si je ne peux pas !... si je ne peux pas, pourtant ! Il faut bien se résigner !... Si la volonté suffisait à faire renaître le passé, je jure que tu serais la plus heureuse des femmes, car tu ne sais pas à quel point tu disais juste tout à l'heure : « Je sens que tu souffres de ne plus m'aimer, Pierrot !... » Ah ! tu ne sauras jamais combien !... C'est une chose affreuse que de voir mourir en soi son amour d'autrefois... Il semble un enfant auquel on voudrait porter secours, à qui l'on dirait : « Mon petit... » et qui disparaîtrait dans vos bras, plus on serrerait !... (*Il a comme un haut-le-corps de rage et de détresse.*) Ce n'est pas de ma faute, pourtant !...

LOLETTE

Je comprends, tu fais tous tes efforts, tu luttes !..

Tu n'as pas besoin d'expliquer; ton regard suffisait... Ah! Pierre! Dieu t'épargne de sentir se poser sur toi le regard d'un être qui ne vous aime plus... C'est atroce!...

BERNIER

Je crois, je crois fermement que nous pouvons être heureux ensemble. Je suis attaché à toi par un souvenir exquis et si charmant qu'il doit te suffire presque pour ne plus rien envier. Tu as eu la meilleure part de moi-même... On ne retrouve ni son amour, ni sa jeunesse... Prends ce que je te donne, va, et n'en exige pas davantage... Ce que j'éprouve pour toi est considérable et plein d'élan. Je ne sais pas de quel nom on peut nommer ce sentiment-là. Mais si tu pouvais l'appeler de l'amour, tu ne sais pas le plaisir que tu me ferais!

LOLETTE

Je suis brisée... Je voudrais... je ne sais pas ce que je voudrais... de l'air... du calme...

BERNIER

Oui, oui, tous les mots que je prononce ne font que te meurtrir... Je vais te chercher ces photographies, avenue Victor-Hugo... Tu vas te détendre jusque-là... et nous ne parlerons plus jamais de ces choses... (*Il lui tend la main, elle la lui prend.*) Tu ne m'en veux pas trop de ce que je viens de dire?

LOLETTE

Non. Je te remercie. Tu as osé prononcer les paroles que personne n'ose jamais prononcer... Tu es

franc... Ce n'est pas toi qui est terrible, Pierre, c'est l'amour !... Sonne, veux-tu ? A côté ici...

Il sonne. Un silence. Il la regarde encore. Elle a le visage défait et renversé sur l'oreiller.

BERNIER, *en sortant.*

Ah ! tiens ! on devrait crever à vingt ans, quand on n'est qu'une brute et qu'on ne sait pas !

SCÈNE VI

LOLETTE, L'INFIRMIÈRE

LOLETTE

De l'air !... du soleil !... (*Entre l'infirmière.*) Julie ! Je veux me lever... vite... Je veux respirer, je ne veux pas rester couchée... Je veux marcher... voir le soleil... Je veux voir de la verdure.

Fébrilement, elle rejette les couvertures.

L'INFIRMIÈRE

Vous seriez probablement trop faible pour marcher... mais venez vous étendre comme vous avez fait hier sur le fauteuil près de la fenêtre.

LOLETTE

Oui... oui... donnez-moi vite, vite, mon peignoir... c'est ça... passez-moi les manches... Tout, mais pas ce lit !... Oh ! du soleil... des arbres... de la vie ! Dieu, que je suis faible !

L'INFIRMIÈRE

Ne vous énervez pas... Là... appuyez-vous sur

moi... Voyez que vous marchez très bien... Tenez... avec votre jolie couverture de soie rose sur les pieds... Maintenant, je vais vous ouvrir tout grands les volets... pour laisser entrer la lumière... Il fait si beau !

Lolette est étendue sur la chaise longue. L'infirmière ouvre toute grande la porte-fenêtre donnant sur le jardin ensoleillé. Lolette est là, la tête sur les coussins, les yeux clos sous l'effusion de la lumière. La porte s'ouvre, Rouchard entre doucement, regarde et s'avance. L'infirmière, voyant quelqu'un, demeure dans le jardin.

SCÈNE VII

LOLETTE, ROUCHARD

ROUCHARD, *entrant.*

Louise !...

LOLETTE

Jean !

ROUCHARD, *courant à elle.*

Pauvre malheureuse !... Tu permets que je t'embrasse ?

LOLETTE, *dans un grand élan, dans un appel de détresse.*

Ah ! les misérables ! Si tu savais !... si tu savais ce qu'on m'a fait !...

ROUCHARD

Je sais tout !... On m'a tout appris... ton coup

de revolver... tes nuits de fièvre... je t'ai suivie jour à jour! Malheureuse!...

LOLETTE

Non! tu ne sais pas, tu ne peux pas savoir! Personne!... Ce que je suis devenue, mon pauvre vieux! ce que je suis devenue!... Les misérables!...

ROUCHARD

J'ai vu ces jours-ci ta cousine, Marie Grillou, à qui je continue à donner quelques vieilles nippes comme de ton temps... J'ai tout su en détail!... et j'en sais même plus que toi peut-être!... Quand j'ai appris tout ça, j'ai eu une grande émotion, tu penses. On ne te l'a pas dit, naturellement, j'en avais donné l'ordre, mais je venais tous les jours prendre de tes nouvelles ici.

LOLETTE

Ah! tu as toujours été bon, toi!...

ROUCHARD

Ce n'est pas ça, ce n'est pas ça... seulement, tu as eu beau me quitter, me faire le plus grand chagrin que j'aie jamais éprouvé... il y a les souvenirs, n'est-ce pas?... Ça remue... ça s'agite à la moindre tatouille... C'était ma gosseline à moi, tout de même, pas vrai?... Alors, figure-toi, j'étais là encore tout à l'heure dans le bureau du médecin-directeur, je causais, quand je vois s'en aller Bernier. Je n'ai fait ni une ni deux... Il fallait que je t'embrasse.

LOLETTE

Ah, t'étais le meilleur de tous ceux que j'ai connus et j'ai été si mauvaise avec toi!...

ROUCHARD

Bah ! les femmes... Et puis toutes ces choses sont plus loin que nous ! Mais toi, as-tu été assez bête de vouloir te canarder comme ça ?... Tu t'es fait très mal ?...

LOLETTE

Oui, c'est dans le poumon... mais c'est ça qui m'est égal !... Je veux mourir... Jean, je veux mourir !..

ROUCHARD

Mais non, mais non !... Ce n'est pas ce qui arrangera tes affaires, n'est-ce pas ?

LOLETTE

Ah ! je suis une femme finie, flambée. Y a pus, y a pus !...

ROUCHARD

Tiens, tu n'as pas tellement changé, puisque tu retrouves ton petit langage d'autrefois, ton parler nègre qui fichait en joie ton bonhomme pour deux jours !... « Y a pus », disais-tu, tu te souviens, à propos de tout, chaque fois que ça n'allait pas... Ah ! que de fois j'y ai pensé à ce « y a pus ». Le bon temps où, morveuse, tu revenais de la rue Bréda, après avoir toujours soigneusement chapardé deux pommes à la devanture de la fruitière, parce que tu décrétais que le dessert, ça ne se paye pas ! Ah ! on n'était pas très galetteux, mais tout de même, si tu ne m'avais pas quitté, vrai, tu n'en serais pas où tu en es ! J'étais un brave homme de père, qui n'aurait pas permis que tu sois malheureuse, qui t'aurait défendue contre tout !

LOLETTE

Ah ! si j'avais su ! si j'avais su, je t'assure !...

Elle pleure.

ROUCHARD

Te l'avais-je assez prédit, quand tu es venue chercher tes affaires, chez moi... un soir... ah ! bougre, le sale soir que celui-là !... et que tu m'as annoncé : « Je me mets avec Bernier. Je l'aime ! » Je t'avais prédit que tu ne serais pas heureuse avec lui ! Ce n'était pas un homme pour toi. C'était déjà un être particulier, volontaire, têtu, qui portait en lui d'autres destinées... Il n'y avait qu'à le voir !... Certains bateaux sont faits pour prendre la mer, et d'autres pour rester au bord !... Il devait aller au large, lui... Tu n'étais pas née pour cette sorte d'artiste... Tu es de chez nous, les troisièmes médailles, et les pensions pour artistes à six francs par jour !...

LOLETTE, *se frappant le front.*

Ah ! pourtant, s'il avait continué de m'aimer. Tout le malheur vient de là !

ROUCHARD

Quand même ! Il n'y a pas seulement qu'une question d'amour dans tout ça... il y a des choses plus graves, des choses sans appel... la grande machine à transformations, qui happe les uns et broie les autres... Des êtres, comme toi, ce sont de pauvres êtres tout nus... nus dans la vie, comme sur la table à modèle... ignorants de tout, impuissants, avec de belles âmes, à fleur de peau, et la pitié des hommes, quand elle va jusqu'à eux,

ne sait pas leur donner le rang qu'ils méritent... Devant, ce sont les places réservées. Tu es du parterre, ma pauvre fille !... Voyons, on ne va pas te laisser périr ainsi, tout de même ! Tu ne vas pas recommencer à espérer, lutter encore, pour arriver au saut final, qui est mathématique. Tu es une soustraction nécessaire pour eux. Tu en es bien persuadée... Il le faut !... Ils te passeront sur le corps, coûte que coûte !... C'est la force de la vie !...

LOLETTE

Oh ! oui... j'en suis sûre ! C'est bien pourquoi je me suis collé un revolver sous le menton, va !...

ROUCHARD, *brusque, mais timide.*

Eh bien, n'en faut plus ! Allez, allez... je t'emmène, moi... (*Lolette le regarde, hébétée.*) Oui, oui... je t'emmène chez moi, à l'abri... De là, tu feras tout ce que tu désireras... tu iras, tu viendras... tu t'en iras les rejoindre... essayer, tenter l'impossible... mais, au moins, tu auras toujours un pigeonnier où revenir, faire halte... et prendre haleine... et où tu seras sûre de trouver, à l'heure de misère, pas le bonheur, bien sûr, ça ne se trouve pas ainsi, mais un cœur aimant, un brave cœur, je le jure, qui se consacrera à toi, comme autrefois, de toute sa force...

Il s'arrête. Lolette creuse des yeux tout l'avenir, le présent, le passé.

LOLETTE, *tout à coup, désespérément.*

Sauve-moi ! Sauve-moi !... Oui, oui... s'il en est temps encore... Emporte-moi... empêche-moi de mourir !... de l'air !... vivre !...

ROUCHARD, *lui prend les mains.*

Eh oui, va, vieille gosse ! Tu vas passer ta convalescence dans ton appartement de garçon, le même, avec la cloche rouillée d'entrée, et le balcon aux capucines. Ce ne sera pas, peut-être, gai, gai, pour toi... mais, bah ! le feu reprend mieux aux endroits où il y a de la cendre... Et puis, la fille guérie, elle ira où elle voudra... et si elle veut rester, la place est grande !

LOLETTE, *fébrile, agitée, se soulevant, comme épouvantée d'elle-même.*

Oui... oui... C'est ça... Tout de suite... à la minute... emporte-moi.

ROUCHARD

Tout de suite, en effet... Ces décisions-là, il faut les prendre tout de suite, ou bien elles ratent complètement ! Je t'enlève. Allez ! hop ! Tu es parfaitement en état... J'ai prévu tout, ces jours-ci... Le médecin-directeur, qui est un brave garçon, m'a dit que tu étais libre d'agir comme tu veux et de partir à la seconde même où tu le désires, et comme tu veux.

LOLETTE

Vite.. appelle la garde... Sonne !

ROUCHARD

J'ai une voiture qui stationne à la sortie du jardin, à droite... Bernier, lui, reviendra par la porte de la rue naturellement... (*Il montre la porte.*) As-tu un manteau? Tes affaires, nous les ferons prendre après... (*Entre l'infirmière.*) Tu donneras les

ordres. (*A l'infirmière.*) Voilà... madame sort avec moi en voiture. J'ai une voiture à la grille du jardin. Voulez-vous l'aider?...

LOLETTE

Oui... vite, Julie... c'est moi qui l'exige... Il faut... Donnez-moi mon manteau noir...

L'INFIRMIÈRE

Bien, madame... Je n'ai rien à dire... Madame peut agir comme elle le désire.

LOLETTE

Aidez-moi... Je veux aller moi-même jusqu'au cabinet de toilette.

ROUCHARD

Ne te fatigue pas... c'est inutile... on te portera... Nous allons te mettre des couvertures sur les jambes... Il fait très chaud, d'ailleurs, dehors.

LOLETTE

Vite, mon Dieu, surtout, très vite!

Dans une bousculade, l'infirmière lui met son manteau.

ROUCHARD

Je n'ai pas à parler au médecin-directeur?

L'INFIRMIÈRE

Du tout, Madame n'a besoin d'aucune autorisation (*Avec intention*), même au cas où elle ne rentrerait pas ce soir. Nos malades, une fois guéris, agissent entièrement à leur volonté.

LOLETTE

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

ROUCHARD

Ce n'est rien, Loulou !... Du courage !... il en faut.

L'INFIRMIÈRE, *pendant que Lolette met un châle.*

Pardon d'insister... mais si, des fois... madame ne rentrait pas... où faudrait-il envoyer les affaires... ses malles ?...

ROUCHARD

Ah ! vous nous comprenez, madame ? Vous avez assisté à trop de douleur pour ne pas comprendre ! Dans ce cas, voici l'adresse où serait madame... et où vous auriez l'obligeance de tout envoyer... et de venir vous-même...

LOLETTE

Merci, Julie.

L'INFIRMIÈRE

Tout sera fait... comptez sur moi... (*Allant à la fenêtre.*) J'aperçois les jardiniers, ils vous aideront à partir, sans attirer l'attention... (*Elle les appelle.*) Jean, François !... voulez-vous venir aider à porter la malade jusqu'à la voiture... à la grille ?...

LOLETTE, *les yeux tendus, les mains crispées, dans un effort, sans larmes, presque à elle-même comme une prière, comme pour chercher en elle le courage.*

Vivre !... Vivre !...

C'est désormais le seul mot qu'elle prononce mécaniquement.

ROUCHARD, *pendant qu'on l'arrange sur la chaise.*

Allons, Louise, aie confiance... Espère. C'est, maintenant, moi qui te reprends... Je tâcherai de te donner un peu de bonheur... On va recommencer la vie... Elle se rapprend, quoi qu'on dise... Tu verras.

L'INFIRMIÈRE, *au moment où il allait prendre un des côtés de la chaise.*

Et quand Monsieur Bernier rentrera, que faudra-t-il lui dire?

ROUCHARD, *après un silence avec une grande émotion contenue.*

Eh bien, vous lui direz que j'ai pris le paquet qu'il avait laissé tomber sur la route... et que je le porterai jusqu'au bout.

Rouchard et le jardinier, chacun tenant un côté de la chaise, sortent dans le jardin où on les voit disparaître (1).

SCÈNE VIII

L'INFIRMIÈRE, LE SECOND JARDINIER

L'INFIRMIÈRE

C'est bon, je n'ai plus besoin de vous. François.

1. A la représentation le rideau tombe sur cette réplique et les scènes qui suivent ne doivent jamais être jouées.

LE JARDINIER

Bien.

L'INFIRMIÈRE

Pourtant, accompagnez-les jusqu'à la voiture, au cas où ils auraient besoin d'aide... Et puis, après, vous avertirez le médecin de service.

LE JARDINIER

Je crois qu'il est occupé à un pansement, au second...

L'INFIRMIÈRE

Alors, je l'avertirai tout à l'heure, moi-même...

Le jardinier sort rapidement. La grille sonne au loin ; l'infirmière range un peu la chambre, entre dans le cabinet de toilette où on l'entend faire du bruit. Un temps. La scène reste vide.

SCÈNE IX

BERNIER *entre par la porte de gauche. Il a des paquets à la main.*

BERNIER

Voilà... Je t'apporte les vues, Loulou. Et puis, je suis passé à... (*Il s'aperçoit que le lit est vide. Etonné, il entend du bruit dans le cabinet de toilette.*) Ah ! tu es là?... Tu as pu te lever?

L'INFIRMIÈRE, *du cabinet de toilette.*

C'est moi, monsieur.

BERNIER

Madame s'est levée?... Elle est là?... Je peux entrer?

L'INFIRMIÈRE, *paraissant.*

Non, monsieur, madame n'est pas là.

BERNIER

Où donc est-elle?

L'INFIRMIÈRE

Elle s'est levée... et elle est sortie.

BERNIER

Mais c'est d'une imprudence folle !... elle est trop faible... Où?... Dans le jardin?

L'INFIRMIÈRE

Non, monsieur, madame est partie.

BERNIER

Vous dites?... Partie?...

L'INFIRMIÈRE

Oui... elle a voulu... c'est elle... partie avec un monsieur, qui est venu la chercher..

BERNIER

Avec !...

L'INFIRMIÈRE

... un monsieur, dont je ne sais pas le nom... grand... une barbe courte... un peu blonde... et des cheveux sur le front, je crois bien.

BERNIER

C'est impossible !... voyons, voyons !...

L'INFIRMIÈRE

On m'a laissé cette carte. Je n'ai pas regardé... C'est peut-être le nom... Je dois tout envoyer à cette adresse...

Elle lui passe la carte.

BERNIER, *lisant.*

Rouchard... (*Il rend la carte à la garde.*) Merci.

Elle ne dit plus rien. Embarrassée devant ce silence.

L'INFIRMIÈRE, *ajoute.*

Le médecin de service expliquera à monsieur.

Il fait signe qu'il a compris. La garde passe dans le cabinet de toilette. Bernier reste seul. Il regarde le lit défait, longuement, comme s'il y avait encore quelqu'un dedans. Il appuie le coude sur la barre de cuivre et fixe, des yeux, la place vide, l'empreinte du corps, les oreillers... Ses yeux s'humectent. Machinalement, il prend une des fleurs qui sont restées sur le lit. Il la porte à sa bouche comme on fait d'un mouchoir.

BERNIER

Loulou !

RIDEAU

A BERTHE BADY

qui anima mes petites figurines de tout l'accent de la vie et de tout le charme de la nuance, je dédie avec reconnaissance ce nouvel amas de mots dont elle a fait jaillir l'étincelle...

H. B.

LE SCANDALE

PIÈCE EN QUATRE ACTES

Représentée pour la première fois le 30 mars 1909 au théâtre de la Renaissance

Reprise au théâtre de la Renaissance en octobre 1911

Reprise au théâtre du Gymnase en mars 1921

PERSONNAGES

	Théâtre Renaissance 30 Mars 1909	Théâtre de la Renaissance Octobre 1911	Théâtre du Gymnase Mars 1921
	—	—	—
	Mmes	Mmes	Mmes
CHARLOTTE FÉRIOUL..	BERTHE BADY.	BERTHE BADY.	SERGINE.
MADAME FÉRIOUL MÈRE.	SAMARY.	SAMARY.	M. BERRY.
MADAME AUGER.....	JEANNE DESCLOS.	LICENAY.	P. NOIZEUX.
MARTHON FÉRIOUL...	LA PETITE PRÉ.	LA PETITE TESTARD	
RIQUET FÉRIOUL.....	LE PETIT DEBRAY.	LE PETIT DEBRAY.	
MARGARDIOU........	C. DELYS.	C. DELYS.	PICCO.
MADEMOISELLE BLANQUETTE..........	SUZANNE SYNTIS.	ROSELLE.	GRANVAL.
LA FEMME AU CHAPEAU BLEU............	CLARENCE.	SABRIER.	DUCELLIER.
LA FEMME AU CHAPEAU ROUGE...........	GIZÈLE GRAVIER.	G. GRAVIER.	ENGEL.
MISS..............	BARELLA.	ILSÉE	BREDY.
	MM.	MM.	MM.
MAURICE FÉRIOUL...	LUCIEN GUITRY.	CHAUTARD.	FRANCEN.
ARTANEZZO.........	P. MAGNIER.	P. MAGNIER.	CAPELLANI.
PARIZOT............	A. BOUR.	A. BOUR.	NUNIES.
JEANNETIER.........	ANDRÉ DUBOSC.	CAPELLANI.	ALCOVER.
LE PRÉFET........	MOSNIER.	LÉONCE PERRET.	MARCEL AND
L'AMIRAL GRAVIÈRE..	ANGÉLY.	BERTHIER.	MONTCLAIR.
GASTON DE BERIEUX..	BERTHIER.	RAYMOND LYON.	DECOMBE.
RADUEL.............	TREVOUX.	TREVOUX.	CARNÈGE.
M. GRUZ..........	COLLEN.	TOURNEUR.	BEAL.
LE CHAUFFEUR......	RENEZ.	COGNET.	DERBLAN.

PRÉFACE

Ici on se trouvera en présence d'un fait impératif. Mais il ne faudrait pas conclure, pour cela, à un changement de manière. C'est la position morale des individus autour de ce fait, ce sont les consciences et les caractères qui gravitent autour d'une action, c'est tout cela qui constitue *le Scandale* et son intérêt.

Voici ce que veut signifier à peu près un de mes personnages : « Nos actions malchanceuses sont celles qui éclatent... Il y a dans la vie le bruit et le silence... Ce n'est peut-être qu'une affaire de fatalité, et c'est effrayant, la part de hasard qui entre dans la plupart des actions humaines ! Il y a des actions qui n'ont pas fait de bruit... on n'y pense pas... et pourtant quelles étranges répercussions derrière nous ! Elles s'écoulent comme des avalanches, terribles, loin des pas qui les ont déterminées... Nous n'en sommes plus les témoins, et loin de nous elles dévident leur lourd mystère et leurs générations enchevêtrées. »

C'est en effet la fatalité qui, de son poing terrible ou clément, conduit toute notre vie ! Que d'êtres ont vu leur existence métamorphosée pour le reste de leurs jours, à cause du hasard d'un

baiser, à cause du hasard d'une rencontre, d'un geste, d'une action en apparence moins grave, moins importante que mille autres !

* * *

Il y a plusieurs sortes de hasards. Il y a le hasard absurde, incontrôlable, l'accident bête, imprévu. Ce n'est pas celui-là qui nous intéresse. Celui-là n'a rien à voir avec l'art dramatique. Mais il y a un autre hasard, celui qui provient de la combinaison des rêves intérieurs avec l'événement passager ; c'est celui-là qui crée l'action ; celui-là est pathétique et donne en général, à tout scandale qui éclate, le pouvoir de nous émouvoir si étrangement.

Le scandale, brusquement, s'empare de quelques êtres et livre le mystère de leur vie, de leur âme, tout à coup, à la brutale publicité et à la sanction. C'est pour nous, spectateurs, l'effraction soudaine de cette vie muette et secrète des âmes qui engendre cette curiosité passionnée dont nous ne pouvons guère nous défendre.

Pauvre et terrible fatalité qui désigne et saisit ainsi, comme un châtiment, certaines actions qui ne méritaient point ce privilège et dont la société fait tout à coup son aliment et sa morale ! Rêves déracinés, arbres abattus, désastres de rêves conçus dans le silence et précipités tout à coup au bruit et à la clarté.

Oui, ce sont les actions malchanceuses, les damnées qui payent pour les autres ; et les autres, ce sont ces actions étouffées, silencieuses, qui n'ont point fait de bruit, dont les répercussions ne sont pourtant pas moins graves ni moins criminelles,

mais qui s'éteignent derrière nous sans contrôle, comme meurent, en effet, les avalanches solitaires. Le point de vue de conscience reste le même, mais, celles-là, ce sont les actions malheureuses ! Et c'est l'autre part de la vie.

***

Le scandale particulier qu'étudie ma pièce est d'ordre extrêmement général. Si je ne craignais pas ce rapprochement de mots ridicule, je dirais qu'il est d'ordre départemental. La combinaison des faits, les états d'âme qui motivent ces événements sont particuliers à la province. A Paris, le scandale de famille est tout autre. Il est soumis à une autre morale, à une autre conception de l'existence sociale.

La crise que j'ai mise au jour est de celles qui éclatent communément dans les provinces. Un personnage le dit prétentieusement : les éphémérides des départements regorgent d'aventures analogues... Dans bien des sous-préfectures, il y a la dame scandaleuse qui porte sa terrible légende comme une auréole redoutable et attirante.

Que d'événements analogues on pourrait sans doute rapprocher de ceux que j'ai étudiés et imaginés ! C'est à la fois un petit et un grand drame de famille. Il contient en lui-même, je le crois, une part d'humanité assez véridique et assez universelle pour qu'on s'y intéresse comme je l'ai fait moi-même — mais probablement avec moins de passion.

Toutefois, je le répète, ce n'est pas l'intrigue en elle-même qui est le point important de mon ouvrage, c'est l'impressionnabilité morale de mes

personnages et, en somme, comme je le disais à peu près plus haut, la combinaison des rêves intérieurs avec l'événement passager et fortuit, combinaison qui produit la fatalité, qui l'explique aux yeux de l'analyste et la détermine aux yeux du philosophe.

Il y a de nombreux revirements au cours de ma pièce. Je ne sais s'ils dérouteront le public. Ce sont les réactions diverses produites par l'échappée du scandale. Ce scandale est une pierre de touche de la conscience.

La conclusion, s'il y en a une ? Celle-ci : il faut que le monde s'élève peu à peu à une conception supérieure du bien et du mal. De là il verra clairement qu'il y a de petites et grandes morales, mais qu'il n'y a pas de morale sans justice, ni de justice sans charité.

LE SCANDALE

ACTE PREMIER

Le jardin du casino à Luchon, le soir d'une fête des fleurs, autour d'une pelouse et d'un petit bassin avec jet d'eau. On voit le jet d'eau bouillonner. Les pelouses sont illuminées, du premier plan au dernier, par de petits lampions tricolores, posés à même sur l'herbe, et les lueurs des illuminations du casino tout proche. Au lever du rideau, une retraite aux flambeaux passe bruyamment : torches et tambours. Le cortège a refoulé un groupe de promeneurs : Maurice Férioul, Jeannetier et Grüz.

SCÈNE PREMIÈRE

MAURICE FERIOUL, JEANNETIER
GRÜZ

JEANNETIER

Toute cette journée a un je ne sais quoi d'administratif qui est à faire pleurer.

FÉRIOUL

Je ne vois pas ça de cet œil-là. Au contraire... Les dernières fêtes de la ville d'eaux, le dernier sourire à notre adresse avant de rentrer chacun chez soi...

JEANNETIER

Mais on sent déjà qu'après nous ce sera si vide !

FÉRIOUL

Oui, l'hivernage... La nécropole de la serviette-éponge.

La deuxième partie du cortège passe.

JEANNETIER

En attendant, Luchon bat son plein.

FÉRIOUL

Ils en soulèvent une poussière, les bougres !...

JEANNETIER

Et encore, c'est le seul endroit du parc où l'on puisse respirer un peu. (*Regardant sa montre.*) J'espère que ta femme ne va pas nous faire poser trop longtemps.

FÉRIOUL

Non. Aussitôt le feu d'artifice terminé... C'est à cause des enfants, comprends-tu?

GRÜZ

Moi, je vais d'ailleurs retourner au cercle, si vous le permettez. Vous savez, il y a le juif Stilmann qui taille sa banque quotidienne. C'est la providence des décavés... Jamais je n'ai vu une déveine pareille.

FÉRIOUL

Qu'il taille ! qu'il taille ! ça m'est absolument égal, ce soir. (*Le cortège est passé.*) Asseyons-nous une seconde, je suis rossé de me tenir toujours sur mes jambes... Une seconde, Grüz, ne nous lâchez pas encore.

Deux groupes de promeneurs, disséminés, se dispersent dans les allées.

GRÜZ

Vous avez vu qui passe?

FÉRIOUL

Non, dans l'obscurité, on ne distingue pas très bien.

GRÜZ

La belle Madame Poirier, le mari et l'amant.

FÉRIOUL

Ménage à trois?

GRÜZ

Il paraît, oui!

JEANNETIER

Hein? mon vieux Maurice, ta province en est estomaquée!... On ne voit pas ça tous les dimanches, à Grasse?

FÉRIOUL

Peuh! On en voit tout autant chez nous qu'ailleurs!... A part peut-être, en effet, les maris complaisants qui ne sont pas d'usage... et quelques petits retards de morale. Nous comptons bien annuellement deux ou trois adultères, quatre ou cinq scandales, dix crimes contre nature. Enfin, comme partout... comme partout... Pourquoi nous débines-tu?

JEANNETIER

Tu nous vantes!... En tout cas, toi, tu es in-

capable d'une statistique pareille !... Avec ton indifférence bien connue !...

FÉRIOUL

Mais, je m'y intéresse comme maire et comme conseiller général. C'est déjà beaucoup.

GRÜZ

Eh ! vous êtes donc conseiller général dans votre pays, vous ? Je ne savais pas. Je vous connaissais comme grand industriel, mais pas comme fonctionnaire.

JEANNETIER

Notre ami Férioul est l'homme le plus considérable de son pays !... C'est la petite providence du bon Dieu... une providence indifférente, voilà tout.

FÉRIOUL

C'est-à-dire que, lorsqu'on dirige deux usines, qu'on se livre à la culture intensive des fleurs au pied des Alpilles, dans un petit patelin du genre de Magagnosc... et de la Gorge-aux-Loups, dont je suis propriétaire, si vous saviez comme les couchages des autres vous deviennent indifférents.

GRÜZ

Cependant, comme maire, vous devez avoir à veiller sur la moralité de vos concitoyens.

FÉRIOUL

A Magagnosc, pas beaucoup... Mais déjà beaucoup trop à mon gré.

JEANNETIER

Aussi, en janvier, quand on t'aura fichu sénateur, mon vieux, je suppose que ce sera une excellente occasion de plaquer là nos concitoyens !... Ce sera comme un curé qui deviendrait évêque... Tu ne confesseras plus.

FÉRIOUL

Oh ! sénateur ! sénateur !... Tu en as de bonnes... Savoir si je me présenterai; tout cela dépendra du préfet avec lequel je suis évidemment en bons termes. Mais...

GRÜZ

Dédaigneriez-vous les honneurs, par-dessus le marché !

FÉRIOUL

Non pas; je prends mes fonctions très, très au sérieux. Mais, pour un cultivateur comme moi, habitué à son trou de province, il y aura quelque ennui à déroger à de si vieilles habitudes. Ce n'est pas pour me vanter, mais si vous voyiez la jolie propriété qu'est la mienne, avec ses allées de narcisses, ses champs de roses...

GRÜZ

Que vous massacrez du reste sans pitié pour en faire ces affreux parfums qui empoisonnent les salons et les tables d'hôtels des quatre coins du monde... Il y a une dame qui pue dans ma pension de famille ! C'est une infection !... Je suis allé une fois à Grasse... On y renifle la petite boutique de coiffeur, l'angélique et le vieux couvent...

FÉRIOUL

La ville elle-même, je vous l'abandonne, mais en pleine campagne où j'habite avec Madame Férioul et les enfants, les deux tiers de l'année ! C'est si beau par là... N'est-ce pas, Jeannetier?

JEANNETIER

Tiens, parbleu, un des plus beaux endroits du monde... Vous n'avez pas visité les environs de Grasse, monsieur?

GRÜZ

Si, en excursion de Cannes. Mais on ne peut pas se rendre compte. Et vous aussi, monsieur Jeannetier, vous habitez Magagnosc?

JEANNETIER

Non, non, je suis médecin-chimiste et j'exerce à Grasse même.

GRÜZ

Tiens, vous n'avez pas l'air d'un médecin !

JEANNETIER

Pourquoi ? Vous dites cela d'un drôle d'air, vous m'inquiétez ! Dites pourquoi?

GRÜZ

Peut-être parce que vous êtes jeune...

JEANNETIER

Je suis un jeune médecin, voilà. Puis, vous savez, dans le Midi, on n'a jamais l'air de ce que l'on est.

GRÜZ

Et, en fait de fleurs, monsieur Férioul, en avons-nous assez avalé toute la journée? bon Dieu! Sentez-vous comme l'air est encore saturé de tous ces parfums de fleurs pourries. On mange de la poussière parfumée et on ne marche que sur des cadavres de bouquets. C'est dégoûtant, c'est mou sous le pied comme si l'on écrasait des limaces... Vous qui êtes orfèvre, qu'est-ce que c'est que ça? (*Il ramasse un bouquet.*) Des tubéreuses?

FÉRIOUL

Oh! non! Pas à cette époque de l'année. Tout cela ce sont des expéditions assez vulgaires, qui viennent, pour la plupart, d'Espagne; je reconnais la flore des petits jardins espagnols... Ce n'est pas autrement étonnant, il y a tellement d'étrangers. On compte trente-cinq ou quarante Espagnols, Américains du Sud, dans mon hôtel, et des Grecs plus ou moins convertis... Rastas sur rastas...

On entend le bruit d'une fusée qui tombe.

JEANNETIER

Bon, on reçoit des fusées sur la tête, maintenant! Oh! mais c'est dangereux de rester loin du casino, dites donc.

FÉRIOUL

Où est-elle tombée?

JEANNETIER

A deux pas, derrière nous, dans l'arbre. Un peu plus!...

GRÜZ

Regardez la chandelle romaine mauve, là-haut. On dirait qu'elle touche la montagne, la neige. C'est spleenitique, le feu d'artifice. Cela me serre le cœur comme quand j'étais enfant.

JEANNETIER

Tiens, mais, n'est-ce pas Monsieur Gaston de Bérieux, le petit attaché d'ambassade ?

FÉRIOUL

Avec son odieux et insupportable ami, oui.

JEANNETIER, *il appelle.*

Monsieur de Bérieux, qu'est-ce que vous faites là ?

SCÈNE II

LES MÊMES, DE BÉRIEUX, GEORGES RADUEL, L'AMIRAL GRAVIÈRE

DE BÉRIEUX

Tiens ! Bonjour. Vous ne taillez donc pas de banque, ce soir, monsieur Férioul ?

FÉRIOUL

Non ! celle que j'ai taillée hier était ma première et ma dernière. Elle m'a coûté assez cher. Vous étiez au tableau de droite ?

DE BÉRIEUX

Non, malheureusement pour moi.

FÉRIOUL

Vous pouvez le dire, vous auriez fait une fortune.

DE BÉRIEUX

Je vous présente l'amiral Gravière qui a conduit jadis nos escadres dans...

FÉRIOUL

Je sais... Je sais...

GRAVIÈRE

Très heureux.

RADUEL

Et puis monsieur Jeannetier, monsieur Grüz, enfin, bref... nous tous !... Madame Férioul n'est pas avec vous, ce soir?

FÉRIOUL

Où voulez-vous qu'elle soit, sinon avec les enfants et l'institutrice, au feu d'artifice? C'est de rigueur. Les enfants d'ailleurs devraient être couchés à cette heure-ci. Je lui ai dit de venir nous retrouver autour du bassin. Je ne sais pas si elle l'a oublié...

RADUEL

Voulez-vous que nous allions, mon ami et moi, l'avertir que vous êtes ici?... Nous la trouverons bien dans la foule !

FÉRIOUL

Oh ! mais, je vous remercie. Ne vous donnez donc pas la peine. Vous êtes trop aimable.

RADUEL

Du tout... Rien de plus simple... C'est l'affaire, pour nous, d'une minute.

Il s'éloigne d'eux avec de Bérieux.

SCÈNE III

FÉRIOUL, GRAVIÈRE, JEANNETIER, puis LA FEMME AU CHAPEAU ROUGE et LA FEMME AU CHAPEAU BLEU.

FÉRIOUL

Vous êtes ici pour quelque temps encore, amiral?

GRAVIÈRE

Deux semaines, tout au plus. J'ai une saison à faire à Salies-de-Béarn.

JEANNETIER

Encore!

GRAVIÈRE

Pas pour moi. Pour ma femme, dont la santé est toujours chancelante. Nous faisons un peu tous les watering-places du Midi.

JEANNETIER

Mon Dieu! comme à la fin de l'année vous devez en avoir soupé de la vie d'hôtel et de villes d'eaux!

GRAVIÈRE

Pas trop, monsieur, on s'y fait... Je suis de ceux qui trouvent du charme à ces stations. Et j'ai fini par prendre plaisir à ces frôlements de toutes les races; dans des paysages rococos mais gentils... dans ces ravins si verts qu'on croirait les regarder à travers des culs de bouteilles.

JEANNETIER

Beuh! Beuh! moi, vous savez, les ravins, les allées d'Etigny, le lac d'Oo...

GRAVIÈRE

Je suis celui qui supporte vaillamment les croupiers en smoking fleuri, les vieilles dames dont la peau farine, toute cette poésie pour carte postale qui nous entoure, le kiosque à musique, la poussière...

JEANNETIER

Même les biscuits de table d'hôte?

GRAVIÈRE

Même les biscuits de table d'hôte! Même les Levantins, les Russes, les bonnes dames dans les vins de Bordeaux, d'Epernay, de Dijon! Oui!...

FÉRIOUL, *riant.*

Allez, allez, ne vous gênez pas. Nous en sommes, nous, d'Epernay, de Dijon et de bien ailleurs encore... mais, continuez... vous ne me froissez pas.

JEANNETIER

Et le terrible casino, monsieur, le fatidique ca-

sino, avec ses hoquets de valse lamentable... Ecoutez ça !

On entend au loin la musique.

GRAVIÈRE

Pourquoi pas ? C'est une rengaine qui a son charme. Cette grande descente sociale, une fois l'an, dans les phalanstères de plein air, tous ces petits morceaux de cosmopolis disséminés de par le monde, entre deux touffes de sapins noirs, mais c'est une chose nécessaire et, je vous assure, émouvante. C'est la seule occasion qu'ont tant de pauvres gens de s'arracher eux-mêmes aux pires enracinements dans les provinces, de se mêler à d'autres races, à d'autres sociétés.

FÉRIOUL

Oui, la foire humaine.

GRAVIÈRE

La chasse humaine... la chasse aux désirs... On attend tout de l'inconnu, du monsieur ou de la dame qui arriveront demain dans l'hôtel. Tenez, avez-vous observé, autour des tables de petits chevaux, les yeux de certaines bourgeoises les plus sûrement honnêtes ? Elles soutiennent tout à coup le regard... Elles le provoquent même avec une audace inconcevable.

JEANNETIER

Ça, il faut avouer qu'ici l'œil et le pied ne fonctionnent pas à demi.

GRAVIÈRE

C'est comme là, ce soir... tenez, regardez...

(*Il désigne quelque chose dans l'ombre.*) Ces couples dans les allées, une bribe de phrase entendue... une jupe qui fuit... Et voilà... De ville d'eaux en ville d'eaux, des Alpes à la mer, du Rhin aux palaces du Caire, c'est toujours la même chose, le bruissement des espèces, leur besoin de se renouveler, de détendre leur ankylose.

GRÜZ, *bas.*

Est-ce que vous ne le trouvez pas un peu raseur?

JEANNETIER

Comme tous les officiers de marine, un peu raseur et distingué... (*Deux feux de Bengale se sont allumés par-ci par-là. Une brusque lueur verte éclaire leurs trois dos.*) Tiens! nous voilà maintenant éclairés en vert, on se dirait devant des bocaux de pharmacien. Mais, ma parole, on nous a allumé un feu de Bengale dans le derrière!...

GRAVIÈRE

Oh! c'est au moins au grand arbre, à droite, là, je le parie. (*Il se lève et se dirige vers les sapins.*) C'est même plus loin derrière les massifs.

On entend un grand éclat de rire prolongé.

JEANNETIER

Oh! mais, qu'est-ce que vous avez déniché, quelle gaieté! Qui rit aussi fort? Vous avez dérangé ça, derrière les arbres, amiral?

GRAVIÈRE

Je ne sais pas... probablement!

JEANNETIER, *regardant.*

Une cocotte, deux cocottes qui étaient en compagnie d'un satyre, ma parole. Ah ! voilà le satyre qui prend la fuite quand il nous a vus !

FÉRIOUL

Elles en sont pour leurs frais.

JEANNETIER

Ce doit être deux petites cocottes de Tarbes ou de Montpellier, aller et retour, du samedi au lundi, prix réduit, ohé ! ohé !

Deux femmes enjambent l'allée en riant.

LA FEMME AU CHAPEAU BLEU

Ah ! ma chère, il n'était que temps.

LA FEMME AU CHAPEAU ROUGE, *désignant Jeannetier.*

Tiens, tu as vu le type de l'hôtel du casino ?

LE CHAPEAU BLEU

Oui ? Là ?... Tiens, c'est vrai !

LE CHAPEAU ROUGE

Allons ! arrange-moi mon lacet de bottine. Ne te dépêche pas.

JEANNETIER

Mais, je connais ça, c'est la femme au chapeau rouge et la femme au chapeau bleu.

FÉRIOUL

Tu te mets bien ; il n'y a plus d'enfants... Mes compliments.

JEANNETIER

Oh ! en tout bien tout honneur. Et puis, je n'en suis pas plus fier pour ça.

FÉRIOUL, *fixant les femmes qui rient en regardant le groupe.*

On a l'air d'avoir envie de te parler.

GRAVIÈRE

Ne vous gênez pas pour nous, je vous en prie, monsieur.

FÉRIOUL

Vas-y, vas-y... Bonne chance.

JEANNETIER

Idiot, va ! (*Aux femmes qui continuent le laçage laborieux de la bottine.*) Dites donc, prenez garde au lacet de l'autre bottine, il est défait.

LE CHAPEAU ROUGE

Tiens ! C'est vous ! Bonjour, monsieur ! (*Elle lui fait signe de s'approcher.*) Peut-on vous dire un mot ?

JEANNETIER

Lequel ?

Il s'approche

LE CHAPEAU ROUGE

Ce n'est pas vrai, dites, qu'il était défait mon lacet ?

LE CHAPEAU BLEU

Mais, savez-vous, par contre, qui est défait, mais défait ! ah ! mais défait ? c'est Bouboule !

JEANNETIER

Qui ça, Bouboule ?

LE CHAPEAU ROUGE

La petite femme qui vous parle.

JEANNETIER

Ah bien !

LE CHAPEAU ROUGE

Non, Bouboule n'a pas de chance... Bouboule a ponté à tort et à travers... Dites, soyez chic, venez miser un peu pour moi sur la banque du vieux juif qui n'a pas de veine, vous savez?...

JEANNETIER

Allons-y; je suis grand et généreux, ce soir.

LE CHAPEAU ROUGE

Vous n'êtes pas grand, vous n'êtes pas généreux, mais vous êtes chic.

FÉRIOUL, *appelant.*

Hum ! hum ! heu ! Frédéric !

JEANNETIER, *se retournant.*

Hein? Quoi?

FÉRIOUL, *désignant l'allée de droite.*

Ma femme... fais attention...

JEANNETIER

Allez vite. (*Il pousse les femmes et les entraîne vers l'allée opposée. En passant, à Férioul.*) Est-ce que tu me rejoindras au cercle ?

FÉRIOUL

Peut-être... tout à l'heure, quand ma femme aura couché les enfants et que tu seras débarrassé de ces exquises personnes. Va... j'aime mieux que ma femme ne voie pas ton inconduite.

Les femmes s'en vont avec Jeannetier. L'une d'elles rit et chante, en s'en allant, la chanson de l'année.

SCÈNE IV

FÉRIOUL, GRAVIÈRE, CHARLOTTE FÉRIOUL, DE BÉRIEUX, RADUEL.

Charlotte Férioul entre accompagnée de Raduel et de de Bérieux.

CHARLOTTE

Tu m'as demandée, mon ami?

FÉRIOUL

Mais non, pas précisément... je ne voulais pas te déranger.

CHARLOTTE

Comment? Ces messieurs m'ont dit que tu m'attendais derrière le casino! J'ai cru que tu avais quelque chose d'important à...

DE BÉRIEUX

Oh! nous ne voulions que désigner l'endroit où monsieur Férioul vous attendait.

RADUEL

Nous sommes désolés s'il y a un malentendu dans notre commission.

FÉRIOUL

Mais, de toute façon, vous avez parfaitement bien fait, messieurs, je vous remercie. (*A sa femme.*) Alors, où as-tu laissé les enfants ? Ils n'ont pas fini ?

CHARLOTTE

Je les ai laissés avec l'institutrice. Le feu d'artifice est terminé. Ils disent adieu aux petits Bernard qui partent demain matin. Alors, pour Riquet, tu penses, c'est tout un drame ! Sa petite amie Bernard ! J'ai dit à l'institutrice de nous rejoindre ici, ils vont arriver dans une minute, j'irai les coucher tout de suite.

DE BÉRIEUX

Vous couchez vous-même vos enfants, madame, tous les soirs ?

CHARLOTTE

Chaque fois que je le peux. Je suis très bonne maman. Une vieille habitude... Un baiser sur le front et un bonbon dans la bouche.

GRAVIÈRE

Présentez-moi à Madame Férioul.

DE BÉRIEUX

Vous ne connaissez pas l'amiral Gravière ?

CHARLOTTE

Du tout. Je n'ai pas le plaisir... (*Poignée de main.*) Monsieur... (*On entend de nouveau les tambours et des bruits de marche dans l'allée.*) Comment ! encore la retraite ! Ah ! assez !... assez !... autre chose, au moins !

DE BÉRIEUX

Mais non, c'est cette folle de Marioutschka qui est un peu paf, ce soir, et qu'on balade dans son panier fleuri... Vous savez... le panier qui a remporté le prix cet après-midi.

FÉRIOUL

Regardez-moi ces fous, ces imbéciles.

On voit passer, au fond, escortée de tziganes et portée par les gaillards du pays, une femme dans un panier fleuri. On crie.

CHARLOTTE

C'est si passionnant, ces fleurs, cette musique, cette gaieté...

DE BÉRIEUX

La grande vie, telle que la rêvent les chanteuses milanaises ou les bourgeois de Montélimar... quelle marmelade !

UNE VOIX *appelle,*

Aho ! hop ! hop !

FÉRIOUL

Aho ! hop ! hop !

RADUEL

Ah! c'est donc vous qu'on appelle?

FÉRIOUL

Ça, c'est le cri de la famille...les enfants qui nous cherchent avec l'institutrice. Aho! hop! hop! par ici! Nous avons l'habitude de nous appeler ainsi les uns les autres.

Il va à droite avec Gravière, au-devant des enfants. Passe un promeneur à grand chapeau de feutre, smoking, pardessus et cigare.

DE BÉRIEUX, *à Raduel, bas.*

Oh! le type!

RADUEL

Quel type? (*Le promeneur s'éloigne. Charlotte est restée en scène.*) Je vous assure, c'est le moment de lui parler. Ça devient dangereux...Pourquoi n'avez-vous pas osé tout à l'heure?

DE BÉRIEUX

Ce n'est pas si commode que ça.

RADUEL

Allez-y donc... je vous laisse (*Il s'éloigne rapidement en criant.*) Venez-vous, amiral?

Il disparaît à droite, du côté de Ferioul.

DE BÉRIEUX, *arrêtant au passage Charlotte qui allait aussi à la rencontre des enfants.*

Je désirerais vous dire un mot, madame... en particulier. Pardonnez-moi, vous allez me trouver

d'une indiscrétion probablement inconvenante, mais vous m'excuserez, je n'agis que dans votre intérêt.

CHARLOTTE

Que voulez-vous dire, monsieur.

DE BÉRIEUX

Le hasard m'a mis au courant de certaines choses... Oh ! le simple hasard, je vous prie de le croire... Une rencontre dans l'escalier... Je revenais du cercle, tard dans la nuit, je vous ai aperçue dans le couloir... et, justement, hier soir, vous avez échappé à un danger que vous ne soupçonnez pas. C'était d'une imprudence folle...

CHARLOTTE

Que voulez-vous dire, monsieur? Je ne comprends pas un mot... Vous faites erreur.

DE BÉRIEUX

Vous ne pouviez pas le voir, mais Monsieur Férioul a justement passé la tête à la porte de sa chambre presque au moment où vous entriez dans la chambre 30. J'ai même cru qu'il épiait et je suis resté dans l'escalier à guetter avec une angoisse terrible. Mais non, j'ai bien vu qu'il n'y avait là qu'une simple coïncidence. La porte de sa chambre s'est refermée, la clef a grincé, il s'était recouché. Mais il suffit que le fait ait pu se produire... les conséquences en pouvaient être telles !... Mon devoir était de vous avertir.

CHARLOTTE

Je ne sais pas de quoi vous parlez, monsieur. Vous m'avez prise pour une autre femme, sans doute... Il y a confusion; vous vous méprenez étrangement. On croirait vraiment, à vous entendre... Je ne suis pas la personne que vous pensez...

DE BÉRIEUX

Je vous en conjure, madame, ne voyez dans mes paroles que le désir de vous être utile, et si j'ai dépassé les limites de l'indiscrétion...

CHARLOTTE

Monsieur, je vous assure que vos paroles sont pour moi une énigme, ou vous avez eu les yeux brouillés, voilà tout; c'est ce qui ressort assurément de votre intervention.

DE BÉRIEUX

Dans ce cas, madame, veuillez m'excuser : je vous demande mille pardons.

Elle va aux autres qui reviennent de l'allée.

CHARLOTTE

Eh bien, qu'y a-t-il ? (*Dans le fond, on entoure le petit Riquet.*) Pourquoi êtes-vous tous autour de cet enfant ? Il est malade ? Il est tombé ? Tu t'es fait mal ?

FÉRIOUL

Non, non, rassure-toi.

MISS, *tenant par la main la petite Marthon et désignant Riquet.*

Non, madame, il pleure un peu.

CHARLOTTE

Pourquoi miss? Que s'est-il passé?

MISS

Mais rien, mais rien. Il a seulement du chagrin parce que Mademoiselle Bernard s'en va demain; elle vient de lui dire adieu.

CHARLOTTE

Petite bête, va! C'est pour ça? Viens ici, mon chou, viens; tu sais bien que tu la reverras.

RIQUET

Oh! non maman, elle habite Paris, nous ne nous reverrons plus que quand nous serons grands.

FÉRIOUL

Eh bien, mon bonhomme, d'ici là, tu as le temps d'aller te coucher, et c'est ce que tu vas faire immédiatement.

RIQUET

Non, non, je ne veux pas y aller encore. Je veux aller dire au revoir, au casino, à son frère...

RADUEL

Est-il roublard, ce petit, pour son âge! Voyez-vous ça? Déjà menteur comme de petits hommes.

GRAVIÈRE

Avais-je raison? Déjà la promiscuité des villégiatures...

FÉRIOUL

Oui, c'est malsain.

DE BÉRIEUX

Eh bien, nous vous laissons, nous allons au casino.

FÉRIOUL

Oui, oui, je vous rejoins.

Ils s'en vont tous en causant. Restent seuls Férioul, Charlotte, les enfants et miss.

SCÈNE V

CHARLOTTE, FÉRIOUL, RIQUET, MARTHON, MISS

CHARLOTTE, *se rapprochant.*

Qu'est-ce que tu lui dis?

FÉRIOUL

Des choses sages. Je lui apprends déjà l'héroïsme. Absolument. Je veux que mon petit garçon apprenne, dès le jeune âge, à lutter contre ses sentiments. Tu entends, Riquet, pas de ça. Pas de larmes.

CHARLOTTE

Voyons, tu ne vas pas lui faire de la morale à cette heure-ci!

FÉRIOUL

Je ne perdrai pas une si belle occasion de lui en faire. N'est-ce pas, mon bonhomme, il faut qu'un petit garçon bien éduqué montre qu'il est crâne et qu'il promet de devenir un être sensé et raisonnable? Et, de ce pas, après avoir bien embrassé ton père et ta mère, tu vas aller sagement te coucher, et, demain matin, tu ne penseras plus à ces folies.

RIQUET, *trépignant.*

Je ne veux pas aller me coucher... Je veux aller au casino... Je veux aller au casino...

FÉRIOUL

Ah! cette fois, je me fâche pour de bon. Prends garde! Je déteste ces manières-là.

CHARLOTTE

Doucement, doucement, Maurice. Tu le brusques trop, je t'assure. Ce n'est pas le moment. En deux minutes, j'obtiendrai plus que toi. Rejoins ces messieurs et laisse-moi faire. Allons, dis bonsoir à ton père, Riquet.

RIQUET

Bonsoir, papa.

FÉRIOUL, *sévèrement.*

Et que demain tout soit effacé, tu entends? (*Charlotte, en s'en allant.*) Et toi, tu me retrouveras au casino, ou bien tu te couches?

CHARLOTTE

Non, non, je vais revenir tout de suite, dès que je les aurai mis au lit.

FÉRIOUL

Tu me retrouveras au bas de la terrasse. En tout cas, par là-bas... tu n'auras qu'à me hopper. (*Férioul embrasse, en s'en allant, la petite Marthon qui se tient éloignée avec l'institutrice.*) Bonsoir, Marthon. Une bonne bise, toi... tu es gentille...

Il s'en va.

SCÈNE VI

CHARLOTTE, LES PETITS
puis ARTANEZZO

CHARLOTTE, *prenant Riquet sur ses genoux.*

Eh bien, Riquet, maintenant, essuie gentiment tes yeux et je vais aller te mettre au lit, sans que tu fasses la moindre résistance. Ne boude pas. Quand ta maman était petite, comme toi, un jour, dans notre campagne de Lampi, il est venu un petit garçon en visite avec ses parents. Je ne le connaissais pas. Nous avons fait trois tours de jardin et nous nous sommes fiancés. Il est parti une heure après en pleurant et nous ne nous sommes jamais revus. Riquet, la même chose t'arrivera avec la petite Bernard. L'amour... (*A ce moment, elle lève la tête et aperçoit le promeneur au grand chapeau gris. Un silence. Il lui fait signe. Charlotte, vivement, à miss.*) Approchez-vous, miss. Oui, ici, avec Marthon. (*Miss s'est approchée de Charlotte L'homme se trouve assez loin derrière elle. Il fait un signe de la main à*

Charlotte, signe qui veut manifestement dire de rester là. Tout en parlant à ses enfants, elle fait doucement non de la tête.) Si vous êtes sages, tous les deux, je vous mènerai demain chez le photographe. Ah ! vous voyez ! Qui est-ce qui sera gentil !

MARTHON

Je serai photographiée avec ma belle robe rouge ?

CHARLOTTE

Oui, avec ta belle robe rouge.

Nouvel échange, plus animé, de signes.

RIQUET

Et moi, avec mon pantalon à pattes d'éléphant ?

CHARLOTTE

Oui, si tu es sage et si tu vas gentiment te coucher.

RIQUET

Avec toi ?

CHARLOTTE

Non, je reste. Miss, je suis un peu fatiguée, je n'irai pas à l'hôtel. Couchez les enfants.

MARTHON

Mais, maman, tu avais dit...

CHARLOTTE

Chut ! plus un mot. Bonne nuit, mes petits choux.

L'institutrice emmène les enfants.

SCÈNE VII

CHARLOTTE,
CHARLES ARTANEZZO

Un silence. Quand elle s'est assurée que personne ne passe:

CHARLOTTE, *de loin.*

Qu'y a-t-il? Vous voulez me parler? Qu'avez-vous à me dire?

ARTANEZZO

Je veux savoir, pour tout à l'heure...

CHARLOTTE

Prenez garde, c'est imprudent, on peut venir, on va venir...

ARTANEZZO

Eh bien, nous sommes du même hôtel, il n'y a rien d'extraordinaire à ce que nous nous parlions.

CHARLOTTE

C'est égal, c'est imprudent.

ARTANEZZO

Il s'est donc passé quelque chose? On vous a fait une observation?

CHARLOTTE

Non, rien, rien...

Il l'attire et l'embrasse.

ARTANEZZO

Tu pleures? Pourquoi?

CHARLOTTE

Je pleure? Je ne m'en aperçois même pas.

ARTANEZZO

A quel propos?

CHARLOTTE

Je ne sais pas. Je pleure sur moi, sans doute, je pleure de vous aimer et d'être heureuse.

ARTANEZZO

Ce n'est que ça!... Je parie que tu ne m'as pas vu passer; tout à l'heure, pendant que tu étais là avec ton mari.

CHARLOTTE

Si je ne vous ai pas vu! Oh! j'ai eu vite fait de distinguer votre visage de portrait espagnol éclairé en dessous par le feu de la cigarette... vous faisiez exprès de fumer fort pour vous éclairer la figure, n'est-ce pas?

ARTANEZZO

On ne peut rien te cacher... L'important c'est de savoir si tu viendras encore cette nuit dans ma chambre.

CHARLOTTE

Chut ! Chut ! il ne faut pas dire ça ! Ménagez-moi, voyons !

ARTANEZZO

Et puis, pourquoi ne me tutoies-tu pas, ce soir? C'est très vilain. Qu'as-tu?

CHARLOTTE

Pour vous tutoyer, il faut que je ne m'en aperçoive pas. Figurez-vous que je n'ai jamais tutoyé d'autre homme que mon mari. C'est vrai ! même pas mon père ! Alors, cela me semble si drôle, si drôle, si bizarre ! Et, il y a huit jours. nous ne nous connaissions pas. C'est fou, c'est affolant ! Comment voulez-vous que je vous dise « tu » comme ça, dans la vie ordinaire... Les autres femmes le font en général, je le sais bien. Qu'est-ce que vous voulez, je connais si peu les habitudes de l'amour, j'ai été surprise ! Et, j'ai beau être ravie, je suis tout de même un peu choquée ! Dame, vous m'avez tellement suffoquée par votre aplomb...

ARTANEZZO

Oui, j'ai bien vu tout de suite que tu n'avais pas l'habitude... Ça ne trompe pas.

CHARLOTTE

Ah non ! En effet, je n'ai pas l'habitude ! Quand vous m'avez parlé, quand vous vous êtes décidé, à l'établissement thermal, avec cette franchise, j'avais les jambes qui se sont mises à trembler,

mais à trembler !... je ne pouvais même pas avaler ma salive... Je me suis laissé embrasser, c'est vrai, mais, je vous jure, je me suis laissé embrasser de terreur... Ah ! c'est que c'est tellement autre chose ! (*Ils s'embrassent.*) Ah ! oui, c'est autre chose ! même le baiser, figure-toi... J'ignorais les baisers, c'est-à-dire... enfin, tu me comprends... Ceux-là... ce ne sont pas des baisers chrétiens.

ARTANEZZO

Cependant ton mari ?

CHARLOTTE

Non. Une fois, j'avais été embrassée ainsi et j'en avais éprouvé une horreur indicible. Oui, un jour un homme qui était épris de moi, brusquement, derrière une porte, s'est permis... Au fond, cet imbécile, je le sens maintenant, s'était contenté, de mettre un peu de passion dans son étreinte, mais j'en avais éprouvé une répulsion, un dégoût sans bornes ! Il me faisait l'effet d'un fou, d'un malade !... Hélas ! maintenant...

ARTANEZZO

Ah ! quand je t'ai vue, du premier coup d'œil, je ne m'étais pas trompé là-dessus. Une femme vraiment honnête, ça se sent.

CHARLOTTE

Ça, je l'étais, oh ! je l'étais !... Tu ne peux pas savoir à quel point. Et, maintenant, je suis une femme perdue... j'ai des remords effroyables... le

soir, je pleure dans ma chambre en y rentrant. Je fais mille serments de ne recommencer jamais, de rompre dès demain avec toi... je fais des vœux. Je regarde mes enfants ! Mon Dieu ! S'il allait leur arriver malheur !

ARTANEZZO

Quelle superstition ! C'est absurde !

CHARLOTTE

Sait-on jamais ! Je suis une femme ignoble ! Si ! Si ! Et de m'être donnée dans des conditions si invraisemblables, si physiques !... Car il n'y a pas à se faire d'illusion là-dessus ! Ah ! Charles... mon bel ami Charles ! Comme je te maudis, le soir... Je m'endors toujours en jurant de ne plus te parler, et puis, va te promener... Dès le premier regard que tu me lances à table, ou le matin, à l'établissement, ça y est. Brusquement, le cœur se déclanche et je me donne tout à coup au péché... Et le pire, c'est que ce n'est pas désagréable du tout.

ARTANEZZO

Mais pourquoi t'embarrasser de remords ! Il n'y a pas de mal à aimer dans la vie ! Va donc, c'est du bon temps de pris.

CHARLOTTE

Comme tu dis cela ! C'est effrayant comme tu me juges et la confiance que tu as en toi et dans le plaisir que tu donnes. On sent que tu te connais. Tu as une façon de poser les yeux... Dans notre pays, on appelle ça des câliniers... Tu as un petit

sourire sucré. Et dire que moi, je ne connais rien de cet homme-là ! Qui es-tu, en somme? C'est effrayant ! Tu me demandes de te tutoyer, quand j'ai encore l'envie de t'appeler monsieur ! comme la semaine dernière. C'est d'une imprudence folle, folle, de ma part, de m'être donnée à un inconnu presque dans un coup de tête, avec toute mon âme. Et folle bien plus encore de te le dire !

ARTANEZZO

Mais, il me semble que tu as assez de renseignements sur moi ! Je ne suis pourtant pas le premier venu. A t'entendre !... Quand on a un père consul de Roumanie, une sœur à la cour... Je te montrerai toutes mes lettres, tous les papiers que j'ai dans ma chambre.

CHARLOTTE, *riant.*

Dieu, que tu es enfant... C'est amusant comme tout, ce que tu dis là !

ARTANEZZO

Mais, tu as l'air de me prendre pour un individu quelconque ! Les Artanezzo sont très cotés à la cour et je suis Français par ma mère. Notre famille est tout ce qu'il y a de plus connue... Malheureusement, elle a subi des cataclysmes d'argent qui l'ont un peu dépréciée, voilà tout. A Paris, je suis très répandu ; j'ai des amis dans la plus haute société... Je ne m'en vante pas, je te le dis... Tiens... la princesse de Belloque, les Barriatelli, qui sont à l'hôtel Palace en ce moment.

CHARLOTTE

Assez... assez... je sais bien... on m'a parlé de ton oncle, le baron Popesco, rue de La Boétie, je sais que tu es d'une très bonne famille. Dieu, que tu es drôle de te défendre comme ça ! Ce n'est pas ce que je voulais dire... Je te connais de réputation... Oui, mais, moralement, voilà, c'est l'inconnu ! Pourtant, tu as l'air doux, tu as l'air bon, tu ne me voudrais pas de mal, n'est-ce pas ?

ARTANEZZO

Mais, ma mignonne, tu ne sais pas à quel point je t'aime, à quel point tu es arrivée juste au moment où il fallait dans ma vie. J'éprouve pour toi quelque chose que je n'ai jamais éprouvé.

CHARLOTTE

C'est vrai, ce mensonge-là ? Comme c'est curieux que tu t'appelles Charles et moi Charlotte. C'était une prédestination, pas ?

ARTANEZZO

Hé oui... Carle-Carlotta !...

CHARLOTTE, *avec une véhémence subite.*

Vingt ans, tu entends...

ARTANEZZO

Quoi ?

CHARLOTTE

Vingt ans de cour assidue n'auraient pas suffi à un homme pour me faire sortir de mon devoir ; et,

ce qu'un autre n'aurait pas obtenu en vingt ans, toi, tu l'as obtenu en quelques heures.

ARTANEZZO

Pourquoi ?

CHARLOTTE

Ah ça ! je n'en sais absolument rien, par exemple. Peut-être parce que tu n'es pas de chez nous... J'ai toujours été attirée par ces yeux-là ! Je sais bien que vous avez tous des yeux de ce genre, dans votre pays. Mais ça ne fait rien ! Tu réalises si parfaitement l'idéal que je me suis fait dans ma province !... Si tu savais comme nous vivons seuls, à Grasse ! Et j'aime tant mon mari, pourtant, et mes enfants !... Oui, je les aime plus que tout au monde. Mais, que veux-tu?... Malgré tout, on s'ennuie !... L'hiver, nous voyons une société si peu distrayante : des sous-préfets, des agents voyers, toute la séquelle du département !... Si tu voyais ces têtes !... Mais, je vais à Nice, quelquefois à Cannes ; et puis à Grasse... l'hiver, il y a des étrangers. J'en ai vu passer un qui te ressemblait déjà et qui se rendait à l'église protestante, à côté de chez nous, près de la ville. Il est resté un peu de temps et puis je ne l'ai plus revu. Il m'a fait rêver quelques jours de toi... Ah ! j'avais un tel besoin d'amour, d'être aimée, Charles, et par quelqu'un qui aurait été un peu de par delà l'horizon, comprends-tu ce que je veux dire ?

ARTANEZZO

Oui, je le devine, ce que tu veux dire... C'est ce que j'éprouve aussi...

CHARLOTTE

Oh ! tu viendras... tu viendras à Grasse... de temps en temps. Il faudra t'installer à l'hôtel. Ce n'est pas possible que nous soyons séparés par des lettres... je veux que tu voies nos jardins où je pensais tant à des choses que tu as toutes réalisées. Ah ! certains soirs où l'on sent le fond de son âme, dans les amandiers, dans les violettes, des moments de printemps tristes, derrière les murs, au milieu des oliviers humides de cinq heures. J'aurais voulu tenir quelqu'un entre mes bras, comme ça, caresser, caresser surtout un être caressable. Et, maintenant, le voilà réalisé, ce rêve !... Voilà... je peux poser ma tête sur un veston d'homme, sans dégoût, ta vue ne m'offusque pas comme celle de tous les gens que j'ai l'habitude de voir là-bas... je peux mettre tes doigts contre ma joue, ils sentent la cigarette orientale et le cuir de Russie, ta peau est dorée comme le raisin muscat. Ah ! j'ai honte ! d'oser dire tout cela... tu as tué au fond de moi cette chose qui s'appelle la pudeur.

ARTANEZZO

N'aie pas honte, tu me dis les paroles, au contraire, les plus exquises, les plus adorables, et dont un homme ne peut qu'être tout à fait touché.

CHARLOTTE

Oh ! Tant pis ! Je voudrais m'en aller un mois avec toi. Mais, ce n'est pas possible, évidemment. Je voudrais voyager à tes côtés, en wagon... Tu as vu beaucoup de pays ?

ARTANEZZO

L'Amérique, l'Italie, surtout... vu un peu de tout, et de beaux pays, les rues de Catane, Naples, les Ostérias du Basso-Porto, la crapule de Portici...

CHARLOTTE

Ce que tu as dû vivre, toi...

ARTANEZZO

J'ai fait pas mal de bêtises, et je m'en repens.

CHARLOTTE

On ne dirait pas, à te voir, que tu parles si bien le français.

ARTANEZZO

Mais je te dis que je suis Français, par ma mère.

CHARLOTTE

A l'hôtel, on te prenait pour un Argentin. On disait : « Avez-vous vu l'Argentin? Il est rudement beau ! » C'est drôle, je ne te trouvais rien d'extraordinaire... Je me disais : « Qu'est-ce qu'ils ont donc tous à le trouver si beau? »

ARTANEZZO

Oh ! mais, tu commences à être moins aimable... dis donc. Alors, pourquoi t'es-tu laissé faire de l'œil, au théâtre?

CHARLOTTE

Charles ! Charles ! ne parle pas comme ça, tu me désoles.

ARTANEZZO

Il n'y a pas d'autre expression.

CHARLOTTE

Oh ! si. Comment peux-tu dire des mots pareils pour exprimer le trouble, l'espèce d'effarement où je me suis trouvée quand nos yeux se sont rencontrés pour la première fois? Tu aurais posé, à cette minute, la main sur mon épaule, je me serais laissé tomber dans tes bras... Comment est-ce possible que ce soit moi, là, toute tremblante, égarée, heureuse, dans les bras serrés d'un amant ?... Quel souvenir j'emporterai de cet été, de cet endroit auquel j'aurai donné tout mon cœur ! Plus tard, quand je reverrai ces étoiles derrière ton chapeau, le bruit du jet d'eau tout près, la retraite, là-bas...

On entend au loin le tambour.

ARTANEZZO

Ils se poussent dans l'ombre des arbres. Jeannetier et Férioul passent en se promenant et en fumant.

Fais attention, on passe...

JEANNETIER

Eh ! le fond de l'air est frisquet, tout de même ! Encore des couples qui se cachent derrière les arbres. Tu as vu?

FÉRIOUL

Il n'y a que ça ici ! L'amiral Gravière a raison...

JEANNETIER

Ben, oui, l'amour... l'amour. Il faut bien ça pour que la terre tourne.

FÉRIOUL

C'est égal, Jeannetier, je ne vois pas sans plaisir arriver le moment où l'on va regagner son foyer, la petite popote, le bon train bourgeois, la maison qui penche sur la colline... ce ciel clair est évidemment très beau, mais il ne vaut pas notre grand ciel provençal éventé... notre grand ciel plat... Cet hiver, j'ai l'intention de faire abattre le chêne-liège, tu sais, le...

Ils disparaissent.

CHARLOTTE

Mon mari ! Quelle imprudence ! Nous l'avons échappé belle ! Vite ! vite ! Je me sauve, séparons-nous.

ARTANEZZO

Ton mari ! Mais qu'est-ce que ça me fait ! Je n'en ai pas peur, de ton mari ! il ne faudrait pas qu'il nous ennuie.

CHARLOTTE

Je te défends de parler ainsi. Ne te trompe pas là-dessus, j'adore mon mari, je le respecte, je l'aime.

ARTANEZZO

Oui, mais, moi, j'ai le bonnet près de l'oreille...

CHARLOTTE

Allons, tais-toi, je n'aime pas que tu parles ainsi. Vous êtes tous un peu fous, les étrangers... Oui, j'ai remarqué ça, on n'est sensé qu'en France... Allons, vite, séparons-nous. Adieu...

ARTANEZZO

A tout à l'heure.

CHARLOTTE

Non.

ARTANEZZO

Pourquoi non? Oh! ça, par exemple! J'ai à te parler ce soir même. Je te désire ce soir. Oui, oui... j'ai besoin de toi seule... dans mes bras...

CHARLOTTE

Non, non et non!... j'ai mille raisons d'être un peu moins imprudente. Je ne te l'ai pas dit, tout à l'heure, mais un petit imbécile, un goujat, s'est permis, pour faire le malin, de m'éclairer sur l'inconséquence de mes actes. Enfin, il avait raison. Je ne peux pas venir cette nuit. D'ailleurs, demain, on ne se verra pas non plus.

ARTANEZZO

Comment?

CHARLOTTE

Non, nous ferons une excursion, mon mari et moi, à la vallée du Lys. Il le faut. Ce sont deux jours au moins où l'on ne se verra pas du tout. Deux jours, peut-être trois.

ARTANEZZO

Deux jours! Ah! mais non, par exemple. Ah! J'ai une déveine en ce moment! Une malechance! Tout rate! Oui, rien ne me réussit, on dirait qu'il y a un mauvais sort attaché à tout ce

que je fais. Tout se ligue contre moi. Depuis tout à l'heure, je cachais mon anxiété sous un sourire. Je suis un homme très malheureux...

CHARLOTTE

Pourquoi? Qu'est-ce que tu as? Tu me caches donc quelque chose? Tu as des ennuis?

ARTANEZZO

Oui, j'ai le spleen !... Des ennuis aussi... j'en ai...

CHARLOTTE

Il me semblait bien le deviner à ta figure, à ta façon de parler... Tu n'avais pas l'air heureux.

ARTANEZZO

Tes paroles me faisaient pourtant du bien. Je n'ai du plaisir qu'avec toi et, juste à ce moment, il faut que tu nous sépares.. Ah ! tu ne peux pas savoir comme ça tombe mal...

CHARLOTTE

Qu'est-ce que c'est que ces ennuis que tu as, mon chéri? Je ne veux pas que tu sois triste.

ARTANEZZO

Toutes sortes !

CHARLOTTE

Mais encore? Allons, avoue !... Ne suis-je pas ton amie?

ARTANEZZO

Oh ! des ennuis qui ne te regardent pas, des

ennuis de famille. Je suis en froid avec mon père depuis quelques mois. Depuis lors, je patauge plus ou moins, quoique mon père soit très bon pour moi, tu sais. Mais, figure-toi, hier, je ne t'ai pas dit... Jusqu'à une heure du matin, j'ai joué. J'ai remporté une culotte.

CHARLOTTE

Tu as perdu beaucoup?

ARTANEZZO

Pas mal, j'ai la déveine en ce moment.

CHARLOTTE

Mais aussi, pourquoi joues-tu? Et encore très gros jeu... Ah! au fait, suis-je bête! Je n'y pensais plus... Je t'ai acheté un talisman... Oui, chez un bijoutier.... ce petit bibelot de rien du tout. J'y ai fait graver nos deux initiales, la date de notre rencontre... Oh! c'est une petite chose très simple, sans valeur, avec, en bas, une pendeloque contenant un trèfle à quatre feuilles, qui te portera bonheur... qui sait? puisqu'il te vient de moi et puisque je l'ai embrassé avant de te le remettre.

ARTANEZZO

Oh! c'est trop gentil. Je ne sais si je dois vraiment...

CHARLOTTE

Une bêtise!

ARTANEZZO

C'est trop d'attention! Je te remercie... Moi

aussi. Figure-toi, je t'ai commandé une broche chez le bijoutier, tu sais, je t'en ai déjà parlé?

CHARLOTTE

Mais, c'est de la folie! Tu perds de l'argent et tu commandes encore des inutilités.

ARTANEZZO

Oh! Herschenn et moi, nous sommes en compte. Et puis, il faudra bien quelques jours pour exécuter la chose.

CHARLOTTE

Mais, c'est absurde, voyons, je ne veux pas du tout! D'abord, je ne veux pas accepter de présent de toi.

ARTANEZZO

J'accepte bien le tien.

CHARLOTTE

Ce n'est pas la même chose, un souvenir insignifiant.

ARTANEZZO

Si, si... Alors, tu viens tout à l'heure?

CHARLOTTE

Oh! je t'assure, c'est tout à fait impossible. Crois-moi. Il est nécessaire que nous soyons prudents et calmes. Cela me peine de te refuser, mais il le faut.

ARTANEZZO

Alors, tu ne veux pas?

CHARLOTTE

Non, non, et non!... Adieu!... Mais, qu'as-tu? Tu es dans un état de colère?

ARTANEZZO

Ah! Il y a de quoi! C'est bien ma veine!

CHARLOTTE

Mais, qu'est-ce que tu as, pour être ainsi contrarié? Charles! Tu me caches quelque chose...

ARTANEZZO

Eh bien, oui! Tu m'aimes, tu me demandes de prendre part à mes chagrins et c'est si bon, un confident! Oui, j'ai les plus grands ennuis... Mon père est toujours très généreux avec moi... Il m'envoie une pension régulière... de temps en temps, je la dépasse, et, maintenant, voilà qu'il ne veut plus entendre parler d'autres subsides que du chèque que je touche tous les trois mois au Crédit Lyonnais. Je toucherai dans un mois à peu près. Alors je serai assez riche pour faire face à toutes mes petites dettes. Mais, d'ici là... Cette perte d'hier m'ennuie énormément; ma note d'hôtel de la saison est en souffrance et l'on me regarde déjà d'un œil suspect. C'est idiot, mais c'est comme ça... Oh! Le monde des hôtels! Je me suis adresse au bijoutier, oelui auquel j'ai commandé la broche. Il m'avait déjà avancé quelques fonds... Maintenant, il ne marche plus. Je lui ai demandé les vingt-cinq louis nécessaires pour prendre une main sérieuse, eh bien, non! il est là, dans la salle, il me les a

refusés ! Oh ! poliment ! mais il m'a fallu avaler cette couleuvre ! Ça n'a aucune importance. Seulement, c'est idiot ! Je sentais la veine, c'était le moment de me refaire... C'est le vieux juif qui taille, alors, tu penses !...

CHARLOTTE

Voyons, ça ne tient pas debout, ce que tu me racontes là ! Ton bijoutier accepte des commandes et t'avance de l'argent, voyons, voyons !...

ARTANEZZO

Tu ne connais pas les combinaisons d'hommes d'affaires ! Tu es bien heureuse ! J'ai tort de dire tout cela... Je me diminue à tes yeux, je le sens bien.

CHARLOTTE

Mais non ! Mais non !

ARTANEZZO

Seulement, je suis franc. Tu me demandes de parler et je ne te cache rien. C'est bête tout de même de penser que, pour une petite somme insignifiante qui vous manque, quand on se sent en forme, il faut passer à côté de la veine. Comme la vie est mesquine ! Je ne suis pas un homme à jouer une matérielle quelconque, ou à me faire prêter vingt-cinq louis par le caissier sur la banque du Bey... J'ai passé quinze fois, l'autre jour, sur celle de Stilmann, j'aurais peut-être passé vingt fois. Superstition de joueur, c'est possible, mais enfin ! La veine, on la sent ou on ne la sent pas.

CHARLOTTE, *la voix vague.*

Crois bien que, si je disposais de cette somme, bien volontiers, je la mettrais...

ARTANEZZO

Tais-toi, tais-toi... Tu es folle, voyons! Je ne mange pas de ce pain-là! Non! j'attendrai l'envoi de fonds de mon père, voilà tout... Trois semaines, ce n'est pas le Pérou! Evidemment, tu pars dans quinze jours, j'aurais voulu te rejoindre à Grasse, tout de suite, liquider la situation et partir, être heureux près de toi, ma chérie! Enfin, tant pis! Est-ce assez misérable et stupide, ces questions d'argent! Comme cela salit!... Et dire que cet Herschenn qui est là, dans la salle de jeux, s'il avait eu un peu plus d'estomac...

Il lui a pris la main en parlant. Un silence.

CHARLOTTE, *la voix contractée.*

Pourquoi regardes-tu mes mains comme ça? A quoi penses-tu? Ce sont mes bagues... mes bagues que tu regardes?

ARTANEZZO

Je pense que je possédais, monté en épingle de cravate, un diamant presque aussi beau que celui-là, pas tout à fait, moins pur... Si je l'avais encore! Mais je m'en suis débarrassé... Je ne porte pas de bijoux, c'est rasta. Si je l'avais encore, je n'aurais même pas eu à l'engager... je l'aurais montré à Herschenn.

CHARLOTTE

Mais, peut-être, mon Dieu ! Si ce diamant peut vous être utile... Eh bien !...

ARTANEZZO

Ah ! non ! non ! jamais ! jamais ! Pas de ça !... (*Un temps.*) Tout ce que j'aurais pu faire... mais tu me jugerais mal et je t'aime tant, et j'ai tant de honte déjà de t'avouer mes embarras... Tout ce que j'aurais pu faire, c'eût été, par exemple, de le passer simplement à mon doigt, sans même parler à Herschenn d'engagement, le moins du monde, bien entendu, simplement histoire de lui donner confiance. C'est si bêtes et si plats, ces gens-là !... En somme, c'est une avance qu'il me doit bien, cependant, pour les affaires que je lui ai fait faire.

CHARLOTTE

Mais, certainement, vous avez raison, prenez, prenez... tenez !

Elle fait glisser la bague de son doigt.

ARTANEZZO

En une heure, si j'ai la moindre passe... et je la sens, je la sens... je serai un homme à flot, et nous partirons vite chez toi, dans ton pays ! Tu verras ! Ce serait absurde, n'est-ce pas, de se voir retenu pour une misère !... Qu'est-ce que tu as ?... Tu es pâle, tu m'en veux ? Tu vois, tu me trouves indélicat... C'est évident, c'était fatal !

CHARLOTTE

Non pas, non pas ! Allez-vous-en ! Laissez-moi !

ARTANEZZO

Oh! alors, si tu le prends ainsi, reprends ça, vite! Je ne veux pas que tu penses mal de moi! Je ne veux pas perdre ton affection et aussi ton estime.

CHARLOTTE

Mais pas du tout, du tout... Voyons, c'est la moindre des choses... Allez... allez!...

ARTANEZZO

A tout à l'heure, dans ma chambre... écoute... je...

Il veut la prendre dans ses bras.

CHARLOTTE, *avec un recul de tout l'être.*

Laissez-moi, je vous en prie. Mon mari va arriver. Voilà du monde. Allez-vous-en!

ARTANEZZO

Non, parle-moi autrement... Voyons, mais, qu'as-tu?

CHARLOTTE

Laissez-moi, monsieur, laissez-moi!

ARTANEZZO

Demain?

CHARLOTTE

Demain, oui... mais, partez, je vous en supplie... Quelqu'un! Quelqu'un!

Il se sauve. Restée seule, elle met sa main sur son visage, tombe sur le banc. On l'entend murmurer

en sanglotant : « Quelle horreur ! Quelle horreur ! » A ce moment, le cri lointain : « Aoh ! hop ! » Elle se redresse lentement et répond : « Aoh ! hop ! » Un temps. Elle pleure, tassée.

LA VOIX DE FÉRIOUL

Où es-tu donc?

CHARLOTTE

Ici, au bassin.

Elle essaye, fébrile, de se composer un visage, puis elle se courbe dans l'attitude de quelqu'un qui cherche quelque chose par terre.

SCÈNE VIII

FÉRIOUL, CHARLOTTE JEANNETIER

FÉRIOUL

Tu es là? Que fais-tu ?

CHARLOTTE, *continuant à chercher.*

Figure-toi... Oui, je suis revenue après avoir accompagné les enfants... Je cherche ma bague que j'ai laissé tomber ici, tout à l'heure.

FÉRIOUL

Ta bague?

CHARLOTTE

Oui, mon diamant seul...

FÉRIOUL

Diable ! Mais c'est ennuyeux, cela... Tu es sûre qu'elle est tombée ici?

CHARLOTTE

Ne t'inquiète pas, je vais la retrouver tout de suite. Je ne peux pas l'avoir perdue ailleurs qu'ici. Je ne l'avais plus en arrivant à l'hôtel.

JEANNETIER

Vous l'avez peut-être laissée dans votre chambre, Charlotte?

CHARLOTTE

Non, je l'avais à mon doigt tout à l'heure. Je vous dis qu'en rentrant à l'hôtel je ne l'avais plus. C'est avec les enfants, ici, tout à l'heure, certainement... Oh ! nous sommes sûrs de la retrouver.

FÉRIOUL

Mais, on n'y voit pas grand'chose.

CHARLOTTE

La lune éclaire bien, pourtant.

FÉRIOUL, *à Jeannetier qui allume des allumettes.*

Diable ! diable ! Démenons-nous, parce que, d'ici demain, nous aurons beau prévenir les jardiniers, le concierge...

Chacun, une allumette allumée à la main, se penche et cherche. Un temps.

JEANNETIER, *tout à coup.*

Ah !

FÉRIOUL

Tu as trouvé?

JEANNETIER

Ah ! non... C'est un petit morceau de verre qui brillait !... (*Silence.*) Une fois, il m'est arrivé de chercher plus d'une heure quelque...

FÉRIOUL

Chut ! Ne parle donc pas, ça trouble ! Cherchons ! Cherchons !

En silence, l'allumette à la main, le corps plié, ils cherchent. Férioul siffle.

RIDEAU

ACTE DEUXIÈME

La scène représente l'intérieur de la villa des Férioul, à Grasse, à mi-chemin de Magagnosc. Hall-galerie donnant. par de vastes vitrages, à droite, sur la vallée fleurie et les coteaux de Grasse. Perron. A l'extérieur, l'horizon. La pointe de la mer sous l'Esterel. On voit le dévallement des orangers, des champs de fleurs cultivées Belle journée d'octobre, luisante et soleilleuse. Au fond, la porte du cabinet de travail de Férioul. Elle est capitonnée. A gauche, à côté de la porte d'entrée de l'intérieur, on voit la porte vitrée grande ouverte de la salle à manger. On ne distingue pas l'intérieur de la salle à manger, mais. au lever du rideau, on entend des voix et des rires.

SCÈNE PREMIÈRE

MARGARIDOU, PARIZOT puis FÉRIOUL

Nouveaux rires. On entend la voix des enfants ; la porte du fond s'ouvre. Une bonne, en costume de pays, Margaridou, fait entrer Parizot.

MARGARIDOU

On est encore à table.

PARIZOT

Oh ! ça ne fait rien !... ça ne fait rien... Ne dérangez personne... Ne m'annoncez pas... J'attendrai...

VOIX DE FÉRIOUL, *de la salle à manger.*

Qui est là?... Tiens, c'est vous, Parizot?

PARIZOT, *sans s'avancer, parlant à la salle à manger.*

Bonjour, monsieur Férioul. Je vous en prie, ne vous dérangez pas pour moi.

VOIX DE FÉRIOUL

Une seconde... une seconde. Nous avons fini. Nous allons prendre le café par là.

PARIZOT

Je vous en prie, ne vous pressez pas... J'ai tout le temps... Bonjour, madame Férioul...

VOIX DE FÉRIOUL

Beau temps, hein?

PARIZOT

Oh! radieux. Je suis venu par le chemin creux. La belle année pour les violettes... Ça pousse partout.

VOIX DE FÉRIOUL

Et les oranges, donc !... Regardez par la fenêtre, sur le perron, vous verrez les plantations du bas. *(Parizot va sur le perron. A cet instant on entend un chant provençal : c'est le chant des cueilleuses de fleurs Parizot suit le chant en marmonnant.)*

Digo me mouliniero
Que t'a fait aco?
Es pas le mouliniero
Que m'a fait aco...

Cristi ! pour un greffier, que vous êtes joyeux, Parizot !...

PARIZOT

Si greffier qu'on soit, il suffit d'entendre la moindre chanson du pays pour vous refaire un mois de mai dans le cœur.

Dans la salle à manger, on appelle : » Margaridou : Margaridou ! » Tout à coup, la serviette à la main, Férioul entre en scène.

FÉRIOUL

Vous êtes trop content, Parizot, oui, oui, vous êtes trop content pour n'avoir pas quelque chose de désagréable à me dire.

PARIZOT

Pas le moins du monde, pas le moins du monde.

FÉRIOUL

Voyons, vous voulez me parler seul. C'est ça?... Allez-y !... Vous n'êtes pas venu aussitôt après déjeuner pour une visite sans importance.

PARIZOT

Monsieur Férioul, je craignais de vous déranger... Je sais que vous recevez de deux à quatre heures.

FÉRIOUL

Enfin... bref... Qu'est-ce qu'il y a ?... J'écoute.

PARIZOT

C'est relativement aux intérêts de mon semestre.

Je voulais vous demander si cela vous serait égal que je ne vous verse la somme que dans un mois, un mois et demi...

FÉRIOUL

Un mois et demi ?... Eh bien, allons, accordé...

PARIZOT

(Oh ! que vous êtes bon, monsieur Férioul !... (*Geste de Férioul.*) Si, si, c'est à vous que je devrai tout, oui, ma situation, l'achat de mon greffe, et encore vous voulez bien reculer de temps à autre les échéances de votre prêt. Tout cela avec une délicatesse...

FÉRIOUL

Allons, allons, c'est bon ! Vous serez plus régulier quand vous serez nommé conseiller municipal de Grasse et que nous serons collègues.

PARIZOT

Oh ! à ce moment, monsieur Férioul, vous serez sénateur, mais vous pouvez compter sur moi... Dans un an, vous serez remboursé intégralement.

FÉRIOUL

Espérons-le... Et vous êtes venu à pied?

PARIZOT

Tiens, parbleu !... du tribunal à votre villa, il n'y a pas un kilomètre par le chemin de la Bastide ; ce n'est pas une affaire !... Je repars de suite, je ne veux pas vous déranger, vous avez du monde.

FÉRIOUL

Non, non... Vous allez prendre un verre de ratafia avec nous, vous savez, le ratafia de ma mère. Elle en est si fière.

PARIZOT

Oh ! vous êtes trop aimable... Je ne sais...

FÉRIOUL, *s'adressant à la salle à manger.*

Vous pouvez venir, vous autres. (*A Parizot.*) Vous voyez, on attendait délicatement que j'eusse fini avec vous et je ne voulais pas parler de votre petite affaire devant l'institutrice de Magagnosc, qui déjeune avec nous.

PARIZOT

Ah ! la nouvelle institutrice !

FÉRIOUL

Oui, oui... c'est la personne là, qui est de dos... La petite demoiselle Blanquette.

PARIZOT

Elle est gentille... (*Sortent, en causant, de la salle à manger, Charlotte, Madame Férioul mère, soixante-dix ans, l'air paysan, Riquet et Marthon, puis Mademoiselle Blanquette, l'institutrice, vingt ans, l'air doux.*) Bonjour, madame.

CHARLOTTE

Bonjour...

PARIZOT

Je ne vous avais pas vue depuis votre séjour aux eaux.

CHARLOTTE

En effet... Vous prendrez une tasse de café...

Parizot serre la main de Madame Férioul mère.

FÉRIOUL

Hein ?... A-t-elle l'air toujours vaillant, ma mère ?

MADAME FÉRIOUL MÈRE

Il faut bien, mon garçon, il faut bien.

FÉRIOUL

Et notre nouvelle institutrice, vous voyez, un peu pâlotte, mais très courageuse. Nous étions en train de combiner une fête de charité que je donnerai chez moi aux enfants de la commune, dans quelque temps.

MADEMOISELLE BLANQUETTE

Mais oui, monsieur Férioul veut faire des choses admirables. On décorera l'intérieur avec de véritables arbres de Noël...

FÉRIOUL, *aux enfants.*

Ne faites pas de bruit, les enfants, allez jouer au jardin. Hé ! non, Riquet, il est temps d'aller au collège... une heure et demi !... Va, mon garçon... Tu sais que le principal n'est pas content de toi... Enfin, va... et tâche de travailler...

Les enfants s'en vont.

MADEMOISELLE BLANQUETTE

Il s'en va tout seul au collège de Grasse?

FÉRIOUL

En dix minutes, à pattes... comme un homme. (*Pendant ce temps Madame Férioul mère s'est approchée du perron ; avec une voix rugueuse, elle profère quelques exclamations en patois du pays*). « Eh ! aquelo perdrigal empoisonado ! etc... » (*Férioul riant.*) Allons, bon ! Voilà maman qui jure en patois !... C'est plus fort qu'elle !... Quand elle est en colère, elle engueule les cueilleuses qui passent toujours devant la maison.

PARIZOT

Qu'est-ce que vous récoltez, en ce moment?

FÉRIOUL

Les genêts d'Espagne, les narcisses... Nous faisons l'enfleurage à froid...

PARIZOT

Ah ! ce petit paradis de chemin creux... des violettes dans les pierres, des lauriers, les pentes de citronniers, les bouquets d'orangers, vos bastides avec tous vos pigeons blancs... Ça pousse partout, les fleurs... Pas étonnant que vous soyez seul encore à fabriquer des parfums naturels.

FÉRIOUL, *montant la vallée.*

Oui... c'est ici la dernière vallée des fleurs. Déjà toute la ville est envahie par l'affreuse chimie d'Allemagne.

CHARLOTTE, *servant le café.*

Du café, monsieur Parizot?

PARIZOT

Merci, madame. En somme, vous avez écourté beaucoup votre séjour à Luchon?

FÉRIOUL

Mais oui, ma femme s'est trouvée tout à coup souffrante.

MADAME FÉRIOUL MÈRE

Ah! je leur avais bien dit! Les villes d'eaux, moi, je n'y ai été qu'une fois, à Bagnères-de-Bigorre, il y a déjà cinq ou six ans. Ça m'a donné des rhumatismes.

FÉRIOUL

C'était peut-être l'âge, ma mère.

MADAME FÉRIOUL MÈRE

Jamais de la vie!... C'est Bagnères!

MADEMOISELLE BLANQUETTE

Il y a combien de temps que vous êtes revenus des Pyrénées?

FÉRIOUL

Deux mois, à peu près. Nous sommes rentrés vers la fin d'août.

PARIZOT

Le fait est que je trouve Madame Férioul un tantinet chiffonnée.

FÉRIOUL

Oui, oui, je ne suis pas content d'elle... Et puis, elle est bien nerveuse.

CHARLOTTE

Mais non, Maurice, ne parlez pas de moi, cela m'ennuie.

FÉRIOUL

Oh ! tu ne m'inquiètes pas, mais je te trouve agitée, et, de temps en temps, abattue. Regarde, aujourd'hui, tu as les yeux grands comme ça. Tu n'as rien dit pendant le déjeuner.

CHARLOTTE

Je t'en prie, Maurice...

MADAME FÉRIOUL MÈRE

Bon. Tu vas la faire pleurer.

PARIZOT

Mais, au moins, vous êtes-vous un peu amusée, à Luchon? Vous avez joué, monsieur Férioul?

FÉRIOUL

Si vous appelez cela s'amuser?

PARIZOT

Avez-vous fait quelques relations intéressantes?

FÉRIOUL

Non, aucune. Oh ! mais, tiens, en fait de relation de là-bas, je reçois tout à l'heure quelqu'un que,

paraît-il, nous avons connu à Luchon, et qui a quelque chose de très important à me dire.

PARIZOT

Quelqu'un que vous connaissez ?

FÉRIOUL

Non, non, que j'ignore complètement. On m'a apporté cette lettre du Grand Hôtel, ce matin... Charlotte non plus ne se rappelle pas du tout la signature. C'est, d'ailleurs, je pense, quelque rasta.

PARIZOT

Un Andrinopoulos quelconque.

FÉRIOUL, *riant.*

Oui, quelque chose comme ça, naturellement... (*Il va prendre la lettre sur le bureau et lit.*) « Arta ou Orta... nezzo... »

CHARLOTTE

Tu as bien tort d'accorder un rendez-vous ! Tu vas perdre ton temps, ça doit être quelque baliverne... Tu te laisses toujours trop facilement importuner...

FÉRIOUL

Pourquoi donc?... Je reçois de deux à quatre. J'ai fixé à ce monsieur une entrevue, comme à n'importe qui... On ne sait jamais... C'est peut-être, très probablement, un voyageur de commerce quelconque... une affaire d'huile essentielle, roumaine ou circassienne... mais enfin la lettre porte :

« Communication importante... des plus urgentes... » Ça suffit. Du reste, ce nom ne m'est pas tout à fait inconnu. Il prétend que nous étions ensemble à l'hôtel du casino. Il me semble avoir entendu le portier bafouiller ce nom-là !...

CHARLOTTE

C'est ennuyeux ! Moi qui comptais aller me promener avec toi pour dissiper un peu mon mal à la tête.

FÉRIOUL

Mais nous irons à quatre heures.

MADEMOISELLE BLANQUETTE

Ou bien, venez avec nous, madame... Il faut que je rentre à Magagnose pour la classe, il est déjà près de deux heures.

CHARLOTTE

Non. J'ai, d'ailleurs, facilement à m'occuper dans la maison. (*Charlotte appelle une bonne en costume du pays qui est venue desservir le café et les liqueurs.*) Margaridou !... (*Aux autres.*) Un ordre à donner, pardon !... (*Bas, à Margaridou.*) Voilà, c'est le moment, dans une minute... allez-y. Annoncez textuellement ce que je vous ai dit.

MARGARIDOU

Bien, madame. Je dirai tout comme madame m'a dit. Mais je demanderai à madame... est-ce que c'est vrai ou bien c'est pas vrai ?

CHARLOTTE

Si... on me l'a appris à midi... mais faites... comme si vous veniez d'apprendre la nouvelle... sur le pas de la porte... dites-le tout d'une traite.

MARGARIDOU

Je tâcherai, mais je ne réponds pas...

Elle s'en va avec le plateau.

PARIZOT

Alors, mademoiselle, voulez-vous que je vous accompagne jusqu'à mi-chemin?

MADEMOISELLE BLANQUETTE

Mais nous ne prenons pas la même route, je crois bien.

PARIZOT

Si, si... jusqu'à moitié, en passant par la citerne.

MADEMOISELLE BLANQUETTE

Alors, je veux bien !

FÉRIOUL

Dites-moi, on va jaser, dans Magagnosc, si l'on vous rencontre ensemble...

MADEMOISELLE BLANQUETTE

Oh ! monsieur Férioul, dans ce cas...

FÉRIOUL

Je dis cela en plaisantant, et puis Parizot est un homme de tout repos.

PARIZOT

Oh ! oh ! Il ne faudrait pas trop s'y fier !... Mais enfin le loup suivra gentiment le petit chaperon dans les bois fleuris de Magagnosc.

La porte s'ouvre.

MARGARIDOU, *en coup de vent.*

Monsieur !

FÉRIOUL

Qu'est-ce qu'il y a ?

MARGARIDOU

C'est le fils de Menicou qui vient de se casser la jambe à la ferme de la montagne, à Bordes-Rouges.

FÉRIOUL

Nom de nom ! pauvre bougre ! Comment le savez-vous ? Qui est-ce qui vous l'a dit ?

MARGARIDOU

Un homme de journée qui passait sur la route et qui vient de me crier ça par la fenêtre...

FÉRIOUL

Oh ! le pauvre bougre !

PARIZOT, *à Mme Férioul mère.*

Qui ça, Menicou ?

MADAME FÉRIOUL MÈRE

Un de nos métayers de la ferme des Bordes-Rouges, là-haut.

FÉRIOUL

L'imbécile ! Comment a-t-il fait son compte ? Il faut y courir tout de suite. L'auto est prête ? Dites à Jean que nous partons tout de suite. Mon chapeau, Charlotte... là, sur le piano...

CHARLOTTE

Oui... Oui !... Tiens, ta canne !

FÉRIOUL

Ma canne, je m'en fiche. Je n'en ai pas besoin.

MADEMOISELLE BLANQUETTE

Nous aussi, monsieur, d'ailleurs, nous vous quittons.

FÉRIOUL

Eh bien, venez, je vous déposerai au tournant du chemin sur la route. Ils n'en font jamais d'autres, là-haut !... (*Il va à la porte. Tout à coup.*) Allons, bon !... Mais je ne peux pas, je ne peux pas y aller. J'oubliais ce rendez-vous.

CHARLOTTE

Bah ! Qu'est-ce que ça peut bien faire ? Je répondrai pour toi, voilà tout.

FÉRIOUL

Non, non, non ! Il faut que je sois là. C'est ainsi qu'on rate les plus belles affaires. Les gens, en général, ne font que passer une journée ici.

CHARLOTTE

Voyons, Maurice... le pauvre homme... Il faut que tu ailles voir...

MADAME FÉRIOUL MÈRE

Elle a raison. Ce n'est pas à une minute près, petit.

FÉRIOUL

J'irai tout à l'heure, et puis je réfléchis que j'attends aussi le sous-préfet d'un moment à l'autre, pour la liste électorale.

CHARLOTTE

Cependant... mon ami...

FÉRIOUL

Oh ! mes enfants, vous m'embêtez à la fin... Je sais bien ce que je fais... ça me regarde... Jean ! Jean !... Conduisez à Magagnosc Mlle Blanquette et M. Parizot, et puis filez à Bordes-Rouges prendre des nouvelles de l'accident. Dites à Menicou que je viendrai le voir, qu'on le soigne... Il y a un médecin qui n'est pas un imbécile, là-bas... Vous reviendrez, puis vous stationnerez ici, devant le perron, n'est-ce pas ? Allez vite !... (*Il entre en scène.*) Voilà. Allez vite, mes enfants. Allons, ne perdons pas de temps.

SCÈNE II

FÉRIOUL, MADAME FÉRIOUL MÈRE, CHARLOTTE

FÉRIOUL

Il ne faut pas se frapper. Je connais les paysans. Une jambe cassée, ça veut dire une foulure... Je vais d'ailleurs demander des renseignements à Margaridou.

Il sort. Charlotte et Madame Férioul mère restent seules.

MADAME FÉRIOUL MÈRE

Eh bien, ma petite, vous avez l'air toute contrariée...

CHARLOTTE

Mais non, ma mère...

MADAME FÉRIOUL MÈRE

Va, Charlotte, je suis bon médecin. Vous n'êtes malade de nulle part. Ce qui est malade, c'est ça... (*Elle lui frappe le front avec le doigt.*) Vous souffrez d'idées noires, voilà ce que vous avez !

CHARLOTTE

Idées noires, c'est un mot qui ne veut rien dire.

MADAME FÉRIOUL MÈRE

Mais si. Ça signifie qu'on porte toujours le deuil

de quelque chose... Au moins à l'intérieur... (*Elle lui tape sur l'épaule.*) Vé !... vé !... vous êtes une faible, voyez-vous !... Votre famille était d'Aigues-Mortes, c'est tout dire... Vous êtes du Midi des roseaux... Chez nous, mon fils et moi, on est de celui des pierres... Quand ma mère à moi s'était blessée, il était impossible d'en rien voir. Si la douleur lui faisait échapper un plateau des mains, elle disait : « Ce n'est rien, j'ai buté. »

CHARLOTTE

On verra un jour si je ne suis pas courageuse !... Bientôt, ma mère, moi aussi je dirai : « Ce n'est rien, j'ai buté. »

MADAME FÉRIOUL MÈRE

Allons, Charlotte, mettez votre chapeau et venez voir avec moi le travail à la Combe-Bleue Nous allons descendre et vous vous amuserez, vous-même, à couper les jonquilles comme, il y a quelques années, vous aimiez à le faire...

A ce moment rentre Férioul.

FÉRIOUL

Au fond, elle ne sait rien. Elle a entendu un paysan lui crier ça en passant sur la route. C'est peut-être une galéjade, tout simplement.

MADAME FÉRIOUL MÈRE

Venez-vous ?

CHARLOTTE

Non, ma mère, excusez-moi. Pas maintenant.

FÉRIOUL

Où allez-vous, ma mère ?

MADAME FÉRIOUL MÈRE

Je vais surveiller les trieuses, tiens !

FÉRIOUL, *à Charlotte.*

Tu ne la suis pas ?

CHARLOTTE

J'aime mieux rester avec toi. (*La vieille s'en va en ayant mis sa capeline sur la tête et elle marmonne, en s'en allant, une phrase provençale Férioul se met a rire.*) Qu'est-ce qu'elle dit ?

FÉRIOUL

Un proverbe du pays. Beaucoup de bouillon mais peu de viande.

CHARLOTTE

Alors, que vas-tu faire ?

FÉRIOUL

Attendre.

CHARLOTTE

Si tu étais gentil, gentil tout plein, on irait se promener comme je te le disais, loin, très loin; j'ai faim de marcher sous le grand soleil.

FÉRIOUL

Mais, ma chérie, tu sais bien que je ne peux pas, je ne lâche pas Menicou pour m'amuser à courir les champs avec toi.

CHARLOTTE

Alors, tu vas être encore gentil, gentil tout plein, et tu vas t'enfermer dans ton cabinet de travail et penser à mes petites bouteilles. Tu sais, tu m'as promis de me composer un parfum pour moi seule.

FÉRIOUL

Quand j'irai au laboratoire, pas maintenant. Je n'ai pas d'ampoules ni de tubes, ici.

CHARLOTTE

Ah ! mais, au fait, voilà de quoi t'occuper ! mes livres... Je voudrais que tu mettes à jour mon compte du mois.

FÉRIOUL

Oui, c'est une idée.

CHARLOTTE

Et enferme-toi bien, je vais dire qu'on ne fasse pas de bruit. Ne crains rien, je t'avertirai quand il viendra quelqu'un. (*Elle ouvre la porte capitonnée du fond de la scène. Férioul entre. Une fois qu'il est entré, elle referme doucement la porte, puis, vite, elle saisit sur un meuble son chapeau. Seule.*) Allons ! dépêchons-nous. *A cet instant, on entend sonner dans la maison*). Ah ! mon Dieu ! C'est fait ! C'est lui ! Que faire ?... (*Elle va à la porte du cabinet de Férioul, pousse le loquet, s'assure qu'il est bien solide puis va à la porte de l'antichambre, l'entr'ouvre et appelle à voix basse.*) Qui est là !... Margaridou, qui est là ?

La porte du cabinet remue, c'est Férioul qui, derrière, essaye de la pousser.

VOIX DE FÉRIOUL, *criant.*

Qu'est-ce que c'est que ça, Charlotte?... Tu m'as enfermé... Ouvre donc !

CHARLOTTE, *toujours à la porte, voix étouffée.*

Qui est là?

VOIX DE FÉRIOUL

Eh bien, Charlotte?

JEANNETIER, *dans l'escalier.*

C'est moi, bonjour.

CHARLOTTE

Ah ! ce n'est que vous !

Elle court à la porte du cabinet, repousse le loquet, Férioul entre.

FÉRIOUL

Qu'est-ce que c'est que cette histoire? Tu m'enfermes?... On a sonné, n'est-ce pas?

CHARLOTTE

Je crois, chéri. C'est Jeannetier. Je t'avais enfermé sans le vouloir... J'avais poussé le loquet machinalement, je ne sais pas pourquoi. Je pensais à autre chose...

SCÈNE III

FÉRIOUL, CHARLOTTE, JEANNETIER

JEANNETIER, *entrant.*

Bonjour, les vieux !... Venu en auto... Quel soleil !... Un verre d'eau, mes enfants, je vous en prie... Ma petite 4 ½ commence à être un peu ridicule... C'est l'auto du jeune médecin... Je dois avoir l'air d'un motocycliste en progrès.

CHARLOTTE, *à Férioul.*

Allons, toi, rentre vite, paresseux.

FÉRIOUL

Ah ! mais non ! J'ai le temps !... Tu m'ennuies, avec tes comptes. Laisse-moi bavardocher un peu avec ce gaillard qu'on n'a pas vu depuis trois jours, car il y a trois jours qu'on ne t'a pas vu ! Tu fais d'ailleurs bien de venir, car, malgré que je n'aie aucune confiance dans tes qualités médicales...

JEANNETIER

Merci... je sais...

FÉRIOUL

Je désire tout de même que tu surveilles un peu cette gamine-là... Elle se chiffonne...

CHARLOTTE

Oh ! ça ne va pas recommencer !... Tenez, Fred, attrapez, il y a des bonbons là-dedans... (*Elle lui lance un sac de bonbons.*) Fred, je suis contente que vous soyez là, aujourd'hui. Vous n'avez pas idée comme je suis contente.

JEANNETIER

Pourquoi ? C'est un jour comme un autre.

CHARLOTTE

Non, vous verrez : c'est un jour que nous retiendrons.

JEANNETIER

Pourquoi ?

CHARLOTTE

Parce qu'il est spécialement beau, splendide... Comment ne serais-je pas bien entre vous deux, vous mes amis, mes deux seuls amis... Donnez vos mains.

Elle leur prend les mains à tous les deux.

JEANNETIER, *riant.*

Oh ! mais qu'elle est tendre !...

CHARLOTTE

C'est vrai !... (*Elle baise son mari au front et s'assied sur ses genoux.*) Ne ris pas, Maurice. Il y a des minutes où, tout à coup, on donne un baiser profond, de tout son cœur. L'autre ne sent pas que c'est un baiser meilleur, et pourtant !... Je veux que tu te souviennes de ce baiser que

je t'aurai donné sur le front aujourd'hui, que tu te le rappelles toujours.

FÉRIOUL

Elle est folle !

CHARLOTTE

C'est si terrible de penser à tout ce qui peut arriver ! On est là, des lèvres se touchent, on se serre, et puis quelque chose peut survenir tout à coup, et, en une minute, c'est fini, plus jamais ces lèvres-là ne se toucheront... C'est terrible... quand j'y songe...

FÉRIOUL

Tu vois, avec quelles idées noires tu vis, ma chérie... C'est ma mère qui a raison... Ça m'attriste de te voir ainsi !...

JEANNETIER

Le fait est... Charlotte, que vous frisez la neurasthénie, prenez garde... oui, la neurasthénie... Vous avez peur des choses vagues... Ah ! les phobies...

CHARLOTTE, *se levant précipitamment.*

Moi, allons donc, pfftt !... Mon bon Fred, elle est gaie comme tout, Charlotte, et puis, baste ! arrive que voudra... vous avez raison... nous nous fichons pas mal de la vie.

Elle chantonne et se met au piano. Elle joue un air très gai.

FÉRIOUL, *allumant un cigare.*

Oui, à la bonne heure, joue ça !... Tu le joues si bien, avec tant d'expression !...

CHARLOTTE

N'est-ce pas que c'est beau? (*Elle joue. Tout à coup, elle s'interrompt de la main gauche et donne une petite tape amicale à Jeannetier qui se trouve près du piano.*) Je suis très contente que vous soyez là !...

On rit. Férioul tourne les pages. Ils sont tous les trois au piano et chantonnent à mi-voix.

FÉRIOUL

C'est joliment bien ce passage ! surtout les trois mesures qui vont suivre ce motif...

A ce moment, derrière, la porte s'ouvre. Margaridou annonce.

MARGARIDOU

Monsieur Artanezzo !

FÉRIOUL, *sans se retourner.*

Faites entrer. (*Continuant, à Charlotte.*) Oui, ces trois mesures... je trouve ça épatant !

CHARLOTTE

N'est-ce pas?

Sans se retourner, elle continue de jouer, l'œil hagard. La mélodie chancelle sous ses doigts. Artanezzo paraît.

FÉRIOUL, *se retournant.*

Entrez, monsieur.

Il va à Artanezzo qui entre.

SCÈNE IV

LES MÊMES, ARTANEZZO

FÉRIOUL

Ah! maintenant, je vous reconnais très bien. Je me rappelle vous avoir vu plusieurs fois.

ARTANEZZO, *restant sur le pas de la porte et serrant la main de Férioul.*

Monsieur...

FÉRIOUL

Vous étiez souvent avec les Parientini, et puis, nous nous sommes rencontrés en excursion, même, je crois. (*Il se retourne vers Charlotte qui joue toujours à tue-tête sans se retourner.*) Eh bien! Charlotte!... (*Elle ne répond pas et continue.*) Charlotte!... voyons... Charlotte!...

Elle s'arrête brusquement, se lève et se retourne, muette, les lèvres tremblantes.

FÉRIOUL, *présentant.*

Monsieur Artanezzo... ma femme. Tu te souviens avoir vu monsieur à Luchon. Nous nous sommes croisés bien des fois...

CHARLOTTE

Certainement... Il me semble... oui...

FÉRIOUL

Voulez-vous entrer dans mon bureau, s'il vous plaît, monsieur. (*Il ouvre la porte de son bureau.*) Passez, monsieur.

Artanezzo entre, la porte se referme sur eux.

SCÈNE V

CHARLOTTE, JEANNETIER

JEANNETIER

Ma foi, un beau garçon... du chic, un regard phraseur. Je me rappelle avoir vu ça en complet flanelle ou en piqué blanc... dans les allées d'Etigny... (*Regardant le visage décomposé de Charlotte.*) Qu'est-ce qu'il y a ?

CHARLOTTE

Frédéric, je suis perdue !... En ce moment, c'est ma vie qui se joue là dedans !

JEANNETIER

Mon Dieu !... Qu'est-ce que vous dites ?... La vérité, Charlotte, vite !...

CHARLOTTE

Fred, je suis dans les mains de l'homme qui vient d'entrer là avec Maurice. J'étais sa proie, maintenant, c'est fini, il va tout dire... Je n'ai plus qu'à disparaître.

JEANNETIER

Mais, ma pauvre amie, vous m'épouvantez.

Elle s'accroche tout à coup à lui désespérément.

CHARLOTTE

Sauvez-moi, mon petit Fred! Je ne veux pas voir ce qui va arriver, mon Dieu! dans quelques minutes, dans quelques secondes, là!...

JEANNETIER

Pour l'amour de Dieu, calmez-vous. Vite, vite, expliquez... Quoi? mais quoi?...

CHARLOTTE

Oui, vite, pas de temps à perdre... Il faut que je vous parle comme si je faisais mon testament. Devinez à travers les mots toute l'abomination... vous leur expliquerez après, n'est-ce pas? Vous leur direz...

JEANNETIER

Dépêchez-vous!... dépêchez-vous!... Je crois comprendre...

CHARLOTTE

Fred, je me suis donnée à Luchon, un soir de folie, à cet homme qui est là, donnée de tout mon cœur, de toute mon âme, sans savoir... et cet homme était un escroc, cet homme...

JEANNETIER

Charlotte!...

CHARLOTTE

Oui !... Oui !... Alors, j'ai fui avec horreur quand j'ai eu compris... c'est pour ça que nous sommes revenus si vite... Depuis, je n'en avais plus entendu parler quand, tout à coup, j'ai reçu des lettres jouant l'amour, suppliantes, criantes... éperdues, je les ai là, tenez... (*Elle tire de sa poitrine un paquet de lettres.*) Mon Dieu !... mon Dieu !...

JEANNETIER

Allez donc, mais allez donc !... J'ai compris... Ne perdez pas de temps. Donnez ça...

CHARLOTTE

Prenez...

JEANNETIER

Mais, résumez-moi, en deux mots... je vous en prie, pas une minute à perdre !...

CHARLOTTE

Dans une lettre, vous verrez, il me disait où il en était... Il faisait appel au passé... Alors, j'ai emprunté une petite somme, par peur, je la lui ai envoyée...

JEANNETIER

Malheureuse.

CHARLOTTE

Ah ! oui !... Puis, silence, plus rien. Je croyais être délivrée. Tout à coup, une lettre d'un bijoutier de Luchon, il y a trois jours, celle-là... Te-

nez !... « Madame, reconnaissez-vous les emprunts « qui ont été faits en votre nom par mon client... »

JEANNETIER

J'espère bien que vous n'avez pas répondu...

CHARLOTTE

Non, naturellement... Mais hier, de lui, subitement un mot... il est là dedans... (*Elle montre les lettres*.) « Je suis au Grand-Hôtel, j'ai à « vous parler, je veux vous voir... » avec une insistance effroyable... Vous lirez !... Je n'ai toujours pas répondu. Et, ce matin, on a apporté une lettre à mon mari demandant un rendez-vous personnel, urgent... Je ne l'ai pas cru, je me disais : il n'osera pas !... C'était vrai !... Maintenant, il est là, il est en train de tout dire... Je suis perdue... Fred, je suis perdue !... Jamais je ne supporterai le regard de Maurice quand il va sortir de là, sachant tout... Oh ! ses yeux... sa voix... Il va s'élancer sur moi... il va...

JEANNETIER

Jamais de la vie, jamais cet homme ne parlera maintenant, ce serait trop bête de sa part, voyons !... Se perdre sans raison, allons donc, pour le plaisir de se faire prendre la main dans le sac !... Vous ne voyez donc pas que c'est une manœuvre d'intimidation. Par exemple, c'est la seconde manœuvre, celle qui suivra, qu'il faut empêcher à tout prix? Vous êtes dans les mains d'un ou plusieurs maîtres chanteurs, ma pauvre

Charlotte... Ah ! le beau coup d'épervier que vous fournissiez, parbleu !

CHARLOTTE

Moi ! moi !... J'en suis tombée là, Fred... ! moi qui étais si belle... si propre... si nette...

JEANNETIER

Ne pensons plus au passé. Il faut vous sauver maintenant à tout prix.

CHARLOTTE

Mes enfants... Mes enfants... Et puis, sa mère à lui !... Qu'est-ce qu'on va dire, mon Dieu !... Qu'est-ce qu'on va faire de moi ?... Ah ! non, je ne verrai pas ça, non !... non !...

JEANNETIER

Du sang-froid, de grâce... ne pleurez pas !

CHARLOTTE

Est-ce qu'on pleure dans ces minutes-là ?... Chut... écoutez... (*Elle se précipite contre la porte, y colle son oreille et écoute.*) Voilà, ils parlent, ils parlent tous les deux... J'entends...

Jeannetier y va aussi.

JEANNETIER

Rien... non, au contraire, plus rien...

CHARLOTTE

Oh !... cette porte... que se passe-t-il derrière ?... J'ai envie d'ouvrir... d'entrer...

JEANNETIER, *l'appelant.*

Venez donc ici, au contraire, venez... (*Il montre les lettres du paquet.*) Dites-moi vite... j'en ai besoin... pas de temps à perdre... ça, c'est la première lettre?...

CHARLOTTE

Oui.

JEANNETIER, *lisant.*

« Chère chérie »...

CHARLOTTE

Oui... car ce qu'il y a de pire, c'est que je l'ai aimé, entendez-vous, comme une folle! comme une bête! huit jours entiers!... Allez, allez, prenez tout ça, c'est ma boue... c'est du cœur pourri... emportez!...

JEANNETIER

Et là?... Deuxième lettre? Bon, des plaintes, toujours... La lettre du bijoutier... (*Lisant.*) « Les traites et la bague »... Quelle bague?

CHARLOTTE

Vous ne vous rappelez donc pas? Mon diamant, un soir...

JEANNETIER

Ah! la bague égarée?...

CHARLOTTE

Il l'avait mise en gage!... évidemment...

JEANNETIER

Ah! la canaille!... Je vais vous tirer de là. Il

le faut. Je reviens dans cinq minutes... et nous verrons !...

CHARLOTTE

Où allez-vous? Qu'est-ce que vous allez faire?

JEANNETIER

Vous sauver. Je vais faire ce que vous auriez dû faire dès le premier jour, dès que vous avez senti le traquenard. Vous, pendant ce temps, enfermez-vous dans votre chambre, ou cachez-vous au bout du jardin; avec mon auto, dans trois minutes juste, je suis chez Monsieur Thiriot, le procureur de la République, notre ami, à vous comme à moi... sa maison est à deux pas de l'octroi... je lui explique sous le sceau formel du secret, avec des lettres en main et...

CHARLOTTE, *l'interrompant, avec un geste de découragement.*

Trop tard !... Je suis perdue !...

JEANNETIER

Non, non, pas encore... Ce soir, vous le seriez peut-être, pas maintenant... les preuves sont accablantes. Monsieur Thiriot le fera filer, peut-être même arrêter...

CHARLOTTE

A quoi bon?... Quand cette porte va s'ouvrir, tout sera dit !...

JEANNETIER

Non !... Seulement, pas une minute à perdre...

Cet homme peut flairer le danger, prendre le premier train... se mettre à l'abri... tandis qu'ici ce sera simple... pas besoin même de déposer une plainte ! Ce sont des choses classiques... La première souricière venue...

CHARLOTTE

Oh ! ces mots... ces mots de police que vous prononcez !...

JEANNETIER

Pas de sentimentalité, Charlotte. Je reviens dans dix minutes, pas une de plus... Je serai ici avant qu'il soit ressorti, tâchez, vous, jusque-là, de donner le change par de la gaieté... mais, jurez sur la tête de vos enfants que vous ne ferez pas la moindre bêtise d'ici mon retour... Je l'exige.

CHARLOTTE

Comment voulez-vous que je jure cela ?

JEANNETIER, *lui saisissant les bras.*

Charlotte ! Charlotte ! pour Maurice, pour moi, pour vos enfants ?... Jurez que vous aurez la patience de m'attendre.

CHARLOTTE

Eh bien, oui, je jure... (*Avec désespoir.*) mais qu'on me sauve !... qu'on me sauve !...

SCÈNE VI

CHARLOTTE, seule

Charlotte reste seule et regarde la porte.

CHARLOTTE, *secouant la tête.*

Non ! Le temps que la porte s'ouvre, que je rencontre ses yeux... Et puis, je monterai là-haut, dans ma chambre... et ce sera fini... je n'ai pas une heure à vivre... (*Elle colle son oreille à la porte.*) Que c'est long. Mon Dieu !... que c'est long !... Mon Dieu !... Ah ! voilà... (*Un temps.*) Pas encore (*On entend tout d'un coup un claquement. Elle se précipite à l'avant-scène en reculant. Un silence.*) C'est une porte qui a claqué dans la maison... Que faire !... Qu'est-ce qu'il m'a dit, l'autre ?... Ah ! oui... donner le change... oui... qu'il m'entende !... qu'il m'entende à travers la cloison... (*Elle va au piano et se met à jouer furieusement un air très gai. Elle s'interrompt.*) Je ne peux plus !... Je ne peux plus... Que c'est long !... Que c'est long !... L'attente à ce point n'est pas supportable. Allons, Charlotte, tout à l'heure, ce sera fini, fini...

Elle pousse un cri étouffé. La porte vient de s'ouvrir brusquement. Elle se précipite dans un angle de la pièce, collée au mur.

SCÈNE VII

CHARLOTTE, FERIOUL, ARTANEZZO

FÉRIOUL

Passez !... (*Artanezzo entre le premier. Férioul, refermant la porte.*) C'est entendu, demain.

ARTANEZZO

Parfaitement, deux heures.

FÉRIOUL

Sans faute, et tout ce que nous avons dit sera confirmé par... (*Il se retourne et aperçoit Charlotte.*) Ah ! Tu es là ?

ARTANEZZO, *saluant.*

Madame...

Férioul indique la porte d'entrée à Artanezzo.

FÉRIOUL

Vous connaissez le chemin...

ARTANEZZO

Je vous remercie...

SCÈNE VIII

FÉRIOUL, CHARLOTTE

Charlotte, sans bouger, contre le mur, les yeux démesurément ouverts, dans une attente effroyable.

CHARLOTTE

Eh bien?...

FÉRIOUL

Eh bien!... Voilà!... des choses...

CHARLOTTE

Quoi, des choses?

FÉRIOUL

Des choses... C'est à voir... Il faut réfléchir!...

CHARLOTTE

Explique...

FÉRIOUL

Oh! sans grande importance, au fond, mais extraordinaires...

CHARLOTTE

Extraordinaires?

FÉRIOUL

Du moins, surprenantes en tant qu'affaires, bien au-dessous en tout cas de... Quoi, ça ne va pas?...

CHARLOTTE

Si... si.. un peu mal au côté comme d'habitude... Mon point... continue...

FÉRIOUL

Bien au-dessous du marché commercial. Je ne vois pas comment il pourrait s'arranger du prix qu'il me propose... C'est curieux, si c'est vrai...

CHARLOTTE

Mais quoi?

FÉRIOUL

Des fournitures en gros d'éther, de pétrole et de sulfure de carbone au tiers du prix habituel, ce qui.. (*On voit une auto s'arrêter devant le perron.*) Ah! voilà l'auto... une seconde... (*Il va sur le perron.*) Quelles nouvelles?

LA VOIX DU CHAUFFEUR

Menicou est au lit, je l'ai vu, mais ce ne sera pas très grave, je crois... Rien de cassé...

FÉRIOUL

Ah! C'est ce que je pensais. Vous lui avez dit que j'allais arriver?

LA VOIX DU CHAUFFEUR

Oui, monsieur.

FÉRIOUL

Bon! Eh bien, filons! (*Il entre en scène.*) Alors, je file à Bordes-Rouges. Maintenant, j'ai le temps

avant la visite du sous-préfet; s'il venait, tu le prierais d'attendre, n'est-ce pas ? Et, au fait Jeannetier?

CHARLOTTE

Il revient, il sera ici dans quelques instants... Et alors?

FÉRIOUL

Alors, quoi?

CHARLOTTE

Eh bien? Cette affaire...

FÉRIOUL

Eh bien! C'est tout...

CHARLOTTE

J'ai entendu que tu disais : « A demain. » Il doit revenir, ce monsieur?

FÉRIOUL

Ma foi, nous conclurons évidemment, s'il peut confirmer sa proposition.

CHARLOTTE

Et tu l'as laissé partir à pied, comme ça ?

FÉRIOUL

Oui, il a voulu. Il retourne au Grand Hôtel. Je lui ai offert d'attendre quelques instants pour l'emmener avec moi, dans l'auto, mais il n'a pas voulu. (*Il lui donne une tape amicale sur la joue.*) Allons, au revoir, Bichon. Tout ça n'a pas autre-

ment d'intérêt. Ce qui en a, c'est ce qui se passe dans cette petite tête-là...

CHARLOTTE

Je sais, au revoir, Maurice.

FÉRIOUL

Oh ! comme tu as les mains froides ! Allons remue-toi un peu, sapristi !... Vite, Jean...

Il sort, prenant son pardessus sur le bras. On entend l'auto s'éloigner.

SCÈNE IX

CHARLOTTE, seule, puis MARGARIDOU

CHARLOTTE, *seule, se laisse tomber sur une chaise, près de la table.*

Il ne sait rien, évidemment, il n'aurait jamais eu cette force... Je n'en peux plus !... C'est trop... Ah ! je n'y comprends plus rien... Que j'ai soif... (*Elle se verse de l'eau dans un verre, boit une gorgée, puis se passe un peu d'eau sur les tempes avec les doigts*). Quelle angoisse !...

La porte s'ouvre. Margaridou entre.

MARGARIDOU

Madame...

CHARLOTTE

Quoi encore ?...

MARGARIDOU

C'est la personne qui allait sortir, madame sait... la personne qui était là... ce monsieur... il demande à voir madame... Il dit qu'il a oublié de dire quelque chose à madame de très pressé.

CHARLOTTE, *sursautant*

A moi? Vous dites?... Vous avez bien compris? A moi?

MARGARIDOU

Oui, madame...

CHARLOTTE, *se ressaisissant.*

Mais, en effet, peut-être ce monsieur a-t-il oublié quelque chose... une commission... Faites entrer... Oui.

Margaridou sort. Charlotte attend à droite, fixe, devant la porte restée ouverte. Au bout de quelques secondes, on entend :

MARGARIDOU

Si vous voulez entrer, monsieur... Madame est là (*Artanezzo entre, suivi de Margaridou. Charlotte et Artanezzo se regardent sans rien dire.*) Est-ce que je peux desservir le plateau, madame ?

CHARLOTTE

Certainement.

Margaridou va à la table.

ARTANEZZO

Je viens de voir partir Monsieur Férioul en auto. Je me suis rappelé que j'avais omis justement de lui

demander un détail. Vous voudrez bien, madame, le lui transmettre et...

Il s'arrête un instant et attend que Margaridou soit sortie. Une fois la porte refermée.

SCÈNE X

CHARLOTTE, ARTANEZZO

CHARLOTTE

Canaille... Misérable... Vil escroc à femmes, qui venez maintenant faire chanter le mari, après l'épouse, après la mère...

ARTANEZZO

Jamais !... Jamais !...

CHARLOTTE

Allons, dites ce qu'il vous faut. Quelle somme ?... Avez-vous parlé, au moins ? Je veux savoir... Avez-vous osé cette infamie ?...

ARTANEZZO

Vous avez cru ça !...

CHARLOTTE

Non, ce n'est pas encore pour cette fois ?.. Vous n'avez pas eu le courage... Ce sera pour demain, sans doute !...

ARTANEZZO

Pas ça !...

CHARLOTTE

Pas ça !... J'ai déjà entendu cette phrase dans votre bouche...

ARTANEZZO

Elle est vraie, cette fois...

CHARLOTTE

Il n'y a rien au monde de plus bas, entendez-vous, de plus vil, que de faire ce que vous faites ! Prendre le cœur d'une femme dans toute sa naïveté, avec toute sa bonne foi, pour le monnayer, pour en tirer de l'argent et faire suer l'angoisse... Ce que j'éprouvais, moi, monsieur, c'était si beau, si bien ! Ah ! tenez, je voudrais être homme pour vous tenir cinq minutes par la gorge, dans le coin de cette chambre...

ARTANEZZO

Je vous certifie, madame, que je ne suis pas l'homme que vous croyez. Je reconnais que vous pouvez interpréter ma présence ici, en ce moment, dans le sens que vous voulez... pourtant, que voulez-vous, je ne puis dire que cela pour me défendre !... Vous vous trompez !

CHARLOTTE

Alors, que seriez-vous venu faire ? Vous allez dire que vous voulez me perdre par amour, que vous allez me vendre par vengeance... Ce ne serait pas moins vil !...

ARTANEZZO

Non plus ! Vous voyez trop loin, madame.

Je ne suis pas cet aventurier-là !... C'est bien assez d'être celui que je suis ?... J'ai été capable de bien des bassesses, j'ai pu me dégrader, mais je ne suis pas un méchant homme ! Seulement, je voulais vous voir à tout prix. Oui, il faut que je vous parle, au moins quelques instants. Pour vous, il le faut, je vous assure, pour votre sécurité personnelle... Vous allez voir... Or, malgré mes lettres, mes supplications, vous vous y êtes refusée obstinément. Vous n'avez pas voulu d'une rencontre indispensable, j'ai employé ce moyen... ah ! peu brillant, je le reconnais, mais on fait ce qu'on peut. Je savais bien qu'une fois entré, je trouverais le moyen de vous parler, ne fût-ce qu'un instant !... En tout cas, je voulais vous donner certaines explications de ma conduite... Et puis, surtout, des choses à vous remettre... J'ai forcé un peu brusquement la porte...

CHARLOTTE

Bonne âme !... Brusquement est exquis !... sans vous douter, n'est-ce pas ? naturellement, de ce que votre irruption allait soulever ici... de l'effet produit sur moi...

ARTANEZZO

Je n'avais pas le choix des moyens.

CHARLOTTE

Ah ! vous voyez bien ! Ne parlez pas de méprise ! Tout est calculé chez vous.

ARTANEZZO

Pas à ce point... Que voulez-vous, je n'avais

qu'un jour à ma disposition... Il fallait entrer ici, pour vous voir à toute force et vite... J'ai cherché et je n'ai pas trouvé d'autre moyen...

CHARLOTTE

Celui-ci est à votre marque.

ARTANEZZO

Oh ! Au point où j'en suis, je crois que je n'ai plus beaucoup d'espoir de remonter dans votre estime !

CHARLOTTE

Au moins, vous vous rendez un compte exact de la situation !

ARTANEZZO

Vous ne savez pas de quel prix !... Oui, de quel prix... on payerait quelquefois...

CHARLOTTE

Et, Dieu sait pourtant... Vous vous y connaissez en tarif...

ARTANEZZO

De quel prix on payerait... le bonheur de revoir une fois l'être qu'on a peut-être le plus aimé...

CHARLOTTE

Ça, c'est drôle !

ARTANEZZO

Ça vous étonne ?... Ah ! les âmes, comme la vie, sont plus compliquées que vous ne croyez !... Vous êtes une bourgeoise et vous ne pouvez comprendre qu'on peut être un déclassé... avec des

sentiments plus... propres... Je ne suis pas en mesure de vous le faire comprendre...

CHARLOTTE

Allons, pas un mot de plus. Cessons cette plaisanterie !... Pour l'instant, l'essentiel est que vous triomphez. Qu'est-ce que vous êtes venu faire ? Allons ! Allons ! parlez, je suis à votre merci, vous êtes dans la place.

ARTANEZZO

Vous allez voir que vous n'avez rien à craindre. Oh ! oui... Vous êtes en droit de tout supposer d'un être comme moi... mais, pourtant, je vous jure que je vous ai aimée... et je vous jure aussi que j'ai des excuses pour être tombé si bas ! Ce serait trop long à dire... Mais, si vous connaissiez ce qu'a été mon existence !... Quelle misère !... Que de choses effroyables !... Tenez, le soir de la bague, à Luchon, quand j'ai commis cette espèce de folie brusque de vous emprunter votre diamant, vous ne savez pas où j'en étais... On allait me chasser de l'hôtel, me saisir mes malles, oui, oui... j'étais littéralement affolé ! Je sentais que j'allais vous perdre...

CHARLOTTE

Pourquoi n'avoir pas avoué la vérité !

ARTANEZZO

Allons donc !... Comme c'était commode ! Mais, je ne vous aurais pas revue le lendemain... On n'avoue pas ces choses-là !... La misère, vous le

savez bien, est le plus honteux des crimes... Ceux qui disent le contraire, ce sont les riches !... Je sais trop ce qui serait arrivé, si je vous avais déballé ma vie comme je le fais maintenant... Elle est belle ! Les hauts et les bas sont terribles... Des cercles aux tripots, tantôt la vie des palaces chics, l'intimité d'actrices, d'étrangères, tantôt la vie d'osteria dans les hôtels à carreaux cassés, tantôt c'est la haute société, les bals d'ambassade, antôt la dèche, les voyages en troisième, le col relevé, le chapeau baissé... On va, on se laisse aller dans un sens moral qui s'émousse terriblement... Une cocotte vous garde huit jours. Oh ! je n'ai plus à plastronner, maintenant. Vous pouvez tout connaître de cet homme que vous ne reverrez plus... Il est fichu, d'ailleurs... à l'eau... voilà la vie que l'on traîne; et, lorsqu'un soir, dans un salon d'hôtel, on aperçoit tout à coup une femme, on la regarde, on lui parle... elle se trouble... on l'embrasse dans un parc, et alors... tout à coup, elle vous dit des choses merveilleuses, exquises, on découvre l'être le plus charmant qu'on puisse rencontrer, si franc, si vrai, si différent de tout ce qu'on a vu... tellement... autre chose !... Ah ! j'ai nettement senti alors que c'était vous, ce qu'on doit appeler sur la terre le bonheur. Je vous aurais adorée, je vous aurais été dévoué, attaché comme un chien...

CHARLOTTE

Etrange façon, vous l'avouerez, de prouver son amour et son attachement que celle qui a été la vôtre !

ARTANEZZO

Ah ! que voulez-vous ! On ne sait plus très bien évaluer ses actions, on ne sait plus si ce qu'on fait est mal... On gâche stupidement les derniers sentiments propres que l'on a...

CHARLOTTE

Tenez, je finis par croire que vous êtes un malheureux inconscient !...

ARTANEZZO

Sur le moment, aussi, vous comprenez, je ne croyais pas vous aimer à ce point-là... Je croyais à un caprice de vous pour moi. C'est plus tard, quand je vous ai eu perdue par ma faute, que j'ai compris ce que vous étiez pour moi... ce que vous auriez pu être... mon salut !... Ah ! ce que j'ai maudit ma bêtise depuis !... Toujours je pense à vous, au bruit de votre robe dans le couloir de l'hôtel... Et tout cela, j'ai osé vous l'écrire... tout... jusqu'à ma détresse matérielle, et vous m'avez répondu par une lettre... chargée... J'ai voulu vous renvoyer l'argent, et puis, la sensation que vous étiez perdue quand même... que j'avais gâché ce qui aurait pu être le salut de ma vie de raté, mon bonheur... On me poursuivait de tous cô és... Herschenn en tête, alors, alors... j'ai été lâche. Quand, là-dessus, j'apprends que ce gredin de bijoutier s'était permis de vous écrire, à vous !

CHARLOTTE

Mais...

ARTANEZZO

Oui, oui, c'est vrai, entraîné par la première garantie de la bague, j'avais contracté différents emprunts, comme si c'était vous qui les continuiez, c'est possible, mais lui, Herschenn, savait bien que je mentais, la canaille... Il guettait le coup, il l'avait organisé, il l'attendait... Ah! quand j'ai su qu'il avait osé vous écrire, vous menacer, j'ai envoyé tout promener, même la prudence! Nous nous sommes empoignés dans la rue, je l'ai tenu par le collet, je lui ai mis le genou sur l'estomac... Ah! le gredin! Il me poursuivra maintenant, j'en suis sûr, ça m'est égal! Et voilà pourquoi, enfin, je suis ici, comprenez-vous maintenant?... J'ai couru au train, il me fallait vous voir, crier cela... J'ai été indélicat, vil, tout ce que vous voudrez... mais la pensée que vous pourriez croire que je suis un complice de traquenard et que vous alliez vous affoler, croire que votre nom serait mêlé à cette histoire... traîné dans la boue avec votre famille... Non, non, vous qui êtes le meilleur souvenir de ma vie, ma tache claire, vous ne serez pas salie. Je vous le jure, quoi qu'il arrive par la suite, votre nom ne sera mêlé à aucune histoire, je m'y engage! Je vous supplie de me croire... Je sens que vous me jugez si vil... que j'éprouve le besoin d'être cru de vous... Ce sera ma réparation!... Dites, dites que vous me croyez!... (*Charlotte reste immobile, les yeux baissés.*) Non?... Eh bien, me croirez-vous, lorsque je vous aurai remis les seules choses en ma possession qui puissent vous compromettre : ces papiers qui accompagnaient la lettre chargée, cette photographie de vous, avec

une dédicace charmante, ce souvenir de Luchon, un trèfle à quatre feuilles avec nos initiales enlacées, cet autre souvenir, ces deux lettres, me donnant un rendez-vous... C'est tout. Je n'ai plus la moindre trace de notre liaison, et je vous jure, de mon côté, que je nierai toujours, en toute occasion, même vous avoir connue ou approchée... C'est facile ! Je n'ai, si le cas se présente jamais, qu'à imaginer que j'avais relevé votre nom à l'hôtel !... Maintenant, je n'ai plus rien à vous... J'avais voulu vous remettre tout cela de la main à la main... Oh ! je vois votre regard inquiet... Je le comprends, allez !... Il y a autre chose encore, pensez-vous, une lettre que vous m'avez écrite dans les premiers jours de notre liaison?

CHARLOTTE, *bas à elle-même.*

Quelle imprudence !

ARTANEZZO

Cette lettre, la voici. J'y tenais plus qu'à tout... Quand un homme a reçu ça... c'est un gros sacrifice que je vous fais en m'en séparant... (*Charlotte tend la main.*) Pourtant, avant que vous la détruisiez, je vous demanderai une seule chose... c'est de la relire une dernière fois, tout haut, sous vos yeux.

CHARLOTTE

Non, non, je ne veux pas, non !

ARTANEZZO

Qu'est-ce que ça vous fait ? Vous allez la déchirer ! Ça vaut ça, allez... J'éprouverai un grand

plaisir que vous écoutiez, là, ce que vous m'avez écrit, non pas à moi, je le sais, mais à l'être que vous imaginiez que j'étais. (*Il lit.*) *Mon grand fou tu viens de partir, j'entends encore ton pas qui s'en va dans le couloir, et je t'attends déjà... Dans deux heures, nous nous reverrons... D'ici là, je vais m'étendre sur le lit, sans bouger, et repasser notre folle journée Je m'imaginerai que tu es là encore et que tu mets tes belles mains brunes sur mon front et ta bouche sur la mienne. Merci de ce que tu m'as révélé de moi-même. J'ignorais que j'avais un cœur capable de tant aimer... J'en suis tout étonnée, comme si je voyais faire tout à coup une prouesse d'athlète à un de mes petits enfants... Grand fou... mon beau sauvage... va t'amuser... va respirer... Quand tu viendras, la joue rafraîchie par l'air de la montagne, je t'embrasserai doucement, comme si je ne t'avais jamais embrassé. . Mais, d'ici là, je veux que tu trouves le mot de ta maîtresse en rentrant à l'hôtel, et reçois, en attendant, ici, à cette place, dans le bas de la page, le meilleur, le plus ardent baiser qu'une femme ait donné sur la terre?* Prenez, maintenant.

Charlotte prend précipitamment la lettre des deux paumes, elle l'écrase avec acharnement, jusqu'à n'en faire qu'une petite boule de papier. Après quoi, comme soulagée, comme si elle avait anéanti les mots, elle la glisse dans son corsage et prononce avec une indicible tristesse :

CHARLOTTE

Quelle misère que de nous !

ARTANEZZO

Ah ! oui, quelle misère !... Nous le disons ensemble, mais pas pour les mêmes raisons !

CHARLOTTE

Qui sait !

ARTANEZZO

Me croyez-vous, maintenant ?

CHARLOTTE, *bien dans les yeux.*

Oui, je vous crois.

ARTANEZZO

Alors, merci et pardon... profondément pardon, madame !... Tâchez d'effacer... (*Il prend son chapeau.*) Gardez, si possible, un souvenir pas trop mauvais de moi... Je vous ai énormément aimée... C'est étrange !... mais c'est comme ça, et c'est triste !...

CHARLOTTE

Allez, monsieur...

ARTANEZZO

Vous me méprisez, hein ?

CHARLOTTE

Je vous plains.

ARTANEZZO

Votre main ? (*Charlotte tend la main demandée, puis la laisse tomber sans la donner.*) Je pars... nous ne nous reverrons jamais plus... Dieu sait où, comment, je pourrai... Vous, soyez heureuse !...

CHARLOTTE

Où allez-vous ? Vous allez repartir pour l'étranger ?

ARTANEZZO

Je ne sais pas... Peut-être à Paris ou ailleurs... Qu'est-ce que ça fait ! Au point où j'en suis !... S'il m'arrive quelque chose, je ne me défendrai même pas !...

CHARLOTTE

Je vous souhaite de surmonter le découragement... comme je l'ai fait...

ARTANEZZO, *à la petite Marthe qui entre.*

Bonjour, mademoiselle, est-ce que vous me reconnaissez? (*Il va pour embrasser l'enfant. Charlotte a un mouvement instinctif.*) Oh ! maintenant que je disparais !... (*Il embrasse l'enfant.*) Merci, madame... Adieu...

Il s'en va. Charlotte, sans bouger, le regarde partir.

SCÈNE XI

CHARLOTTE, MARTHE

MARTHE

Maman, c'est le monsieur de Luchon qui venait de temps en temps avec nous à la promenade?

CHARLOTTE, *pleurant.*

Oui, mon enfant, c'est lui.

La porte de gauche s'ouvre précipitamment. Jeannetier entre.

SCÈNE XII

CHARLOTTE, JEANNETIER

JEANNETIER, *bas, à cause de l'enfant.*

Est-ce lui que je viens de voir s'en aller?... là...

CHARLOTTE

Oui...

JEANNETIER

Et il n'a rien dit?

CHARLOTTE

Non. (*A Marthe,*) Va, mon enfant, va!

L'enfant s'en va.

JEANNETIER, *triomphant.*

Vous voyez bien! Qu'est-ce que je disais? Nous le tenons! Je viens de voir Thiriot. J'ai remis vos lettres entre ses mains. Soyez tranquille, ça ne va pas traîner! On va le pincer et ce...

CHARLOTTE

Ah ça! mais, je n'y songeais déjà plus, moi!... Ah! mon Dieu!... Qui est-ce qui vous a dit d'aller si vite, aussi!...

JEANNETIER

Mais, vous!... N'est-ce pas vous-même qui m'avez autorisé, qui...

CHARLOTTE

J'ai eu tort !... Il ne faut pas !... Non, il ne faut pas... Nous nous sommes affolés... Vite !... Vite !... Courons !...

JEANNETIER

Charlotte ! Comprenez-moi !... Je dis que, dès ce soir, on va se présenter à son hôtel... le coffrer... le...

CHARLOTTE, *mettant son chapeau, ses épingles, son manteau hâtivement.*

Mon Dieu !... Mais il faut empêcher ça !... A tout prix !... Vite !... Courons chez le procureur !... Il faut que je reprenne mes lettres... d'abord !... Vite !... Pas un instant à perdre !... Il faut étouffer, étouffer !...

JEANNETIER

Ah ça ! mais... qu'est-ce qui s'est passé ici... en mon absence ?... Voyons !...

CHARLOTTE

Venez ! venez !...

JEANNETIER

Charlotte !... Vous l'avez vu !...

CHARLOTTE

Eh bien, oui, je l'ai vu !...

JEANNETIER, *lui saisissant les mains.*

Charlotte ! Vous l'aimez encore !

CHARLOTTE

Ah ! ça non, par exemple !... J'en suis sûre !... C'est une chose finie à tout jamais ! Je ne reverrai jamais cet homme de ma vie !

JEANNETIER

C'est pourtant lui que vous courez défendre !...

CHARLOTTE

Je vous expliquerai, Frédéric... Voyez-vous, ce n'est pas tout à fait l'abomination à laquelle nous avions cru, Dieu merci. Je suis tombée un peu moins ingnominieusement que nous l'avions pensé. Vous demandez ce que je vais défendre ?... cet homme... oui... oui... c'est possible, mais quelque chose de plus important, Frédéric... quelque chose qui fait qu'au sortir de cette horreur sans nom, je revis un peu, je respire quelque chose qui n'était pas complètement anéanti, tout de même, puisque dans ce désastre j'en retrouve une pauvre petite parcelle...

JEANNETIER

Quoi ?

CHARLOTTE

Mais...(*Elle relève fièrement la tête.*) l'honneur de ma faute !... Courons sauver ce qu'il en reste et que le cauchemar soit fini !... fini !... fini !...

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

La scène représente une pièce du rez-de-chaussée Au fond, l'escalier intérieur, de bois, menant aux appartements. A gauche, le jardin. Grands meubles, téléphone portatif, etc., etc. Secrétaire et bureau. Au lever du rideau, Charlotte fait entrer du jardin, rapidement et sans bruit, Parizot, une serviette sous le bras.

SCÈNE PREMIÈRE

CHARLOTTE, PARIZOT

CHARLOTTE

Chut ! Personne... parlez, vous n'avez rien à craindre. Mon mari est à la Combebleue avec un homme d'affaires et ne peut pas être ici avant quelque temps. (*Elle monte l'escalier, ouvre la porte.*) Miss? vous êtes encore là-haut? Finissez ma chapelière et attendez-moi, je vais revenir tout à l'heure.

Elle redescend ensuite.

PARIZOT

D'ailleurs, j'ai mon prétexte pour expliquer ma présence. Je viens apporter le montant de ma petite échéance à Monsieur Férioul. De votre côté, êtes-vous prête?

CHARLOTTE

Oui, de mon côté tout va; je puis partir quand je veux, soit tout à l'heure, à quatre heures, soit à dix heures; j'ai fait ce que nous avions dit; je me suis fait expédier, par une amie de Paris, un télégramme de ma mère, soi-disant: le voici d'ailleurs. (*Elle le prend sur la table.*) « Suis un peu souffrante; serais très heureuse de te voir. » Donc, on est en train de boucler mes malles; j'ai averti tout le monde; je puis partir ou rester, à mon choix; m'en aller ou me raviser au dernier moment, selon ce que vous allez me dire. Vous avez la réponse?

Elle s'assied.

PARIZOT

Oui. Monsieur le procureur a correspondu directement avec le substitut d'audience de la huitième chambre du tribunal correctionnel de Paris. Ce sont, du reste, choses courantes entre collègues. Eh bien, il a encore certifié que, comme témoin principal appelé par le plaignant, il vous était bien difficile, sinon impossible, de vous soustraire à la citation; mais il certifie et a obtenu la promesse que, si vous venez demain déposer à Paris, votre nom, à peine une fois murmuré par le président, n'aura certainement aucune publicité en dehors de l'audience et ne figurera pas dans le jugement, ni dans les journaux. Vous pouvez être absolument tranquille; vous serez anonyme.

CHARLOTTE

On peut me reconnaître.

PARIZOT

C'est bien difficile. Comment voulez-vous ? Tout ça apparaît simple et commode. Vous prenez un fiacre à l'heure; vous allez aux Galeries Lafayette, au Louvre, où vous voulez faire vos petites emplettes; vous donnez l'adresse du Palais; la voilette baissée, vous entrez à la huitième chambre, vous déposez : ni vu ni connu... En tout cas, la promesse est formelle et vous n'avez pas à en douter une seconde. Le silence des journaux est une chose qu'il est de règle d'obtenir dans des cas analogues, et ils sont fréquents, je vous prie de le croire.

CHARLOTTE

Mais, c'est monstrueux ! C'est inique tout de même ! Comment la loi peut-elle obliger une malheureuse mère de famille dont l'absence peut provoquer un scandale chez elle?... Ainsi, c'est forcé?... Si je le veux, je ne puis me soustraire à cette obligation?

PARIZOT

En principe, non, mais, encore une fois, pas en fait; il n'y a pas de force au monde qui puisse obliger les témoins à se rendre à une audience; vous êtes donc libre, à l'heure actuelle; mais vous serez alors obligée de prouver une maladie ; un certificat de médecin peut suffire, mon Dieu, à la rigueur; mais que d'ennuis et de dangers ! Il s'agit simplement, pour vous, à l'heure actuelle, de peser le pour et le contre des deux solutions. Avez-vous avantage à ne pas y aller ? Avec la promesse for-

melle que je vous apporte... permettez-moi de vous donner mon avis, vous ne courrez pas de risque... Dans une ville comme Paris, le passage d'une femme de province est un véritable anonymat. En tout cas, vous avez l'avantage essentiel de faire la déposition dans le sens exact que vous voulez... et c'est le plus simple moyen d'étouffer l'affaire... tout sera dit...

CHARLOTTE

C'est monstrueux ! je vous assure... Quel voyage ! Pensez à ce voyage !...

PARIZOT

D'un autre côté, n'oubliez pas, madame, que vous êtes citée par le bijoutier Herschenn qui porte plainte en escroquerie contre ce monsieur... (*Il s'arrête et se reprend*) contre Monsieur Artanezzo. Ce bonhomme peut avoir les dents dures. Qui l'empêchera après, de vous ennuyer encore? Enfin, madame, ces arguments, vous me les fournissiez vous-même ces jours-ci; ils me paraissaient pleins de sens. J'ai parlé à Monsieur Thiriot, et je vous assure que c'est aussi l'avis de Monsieur le procureur lui-même. Vous voyez avec quel tact il a agi; vous ne pouvez craindre aucun ébruitement de l'affaire. Monsieur le procureur, vous l'avez vu, s'est bien gardé de vous faire toucher bêtement par la citation. Il a prié l'huissier qui devait vous la remettre en mains propres de se faire accompagner par moi, en sorte qu'il eût l'air d'un de mes amis, et que Monsieur Férioul n'eût soupçon

de rien. Et, s'il m'a choisi comme intermédiaire entre lui et vous, c'est qu'il était certain de ma discrétion et surtout c'est qu'il connaissait mon dévouement, mon attachement à la famille.

CHARLOTTE

Il ne pouvait pas trouver mieux que vous. Dieu merci, je ne me plains pas.

PARIZOT

Après, encore, il a continué d'agir avec la même prudence et le même tact, en obtenant de son collègue de Paris le silence le plus absolu, qu'il vous promet aujourd'hui, sur votre nom. Je crois vraiment que si Monsieur Thiriot lui-même vous donne le conseil de partir, c'est que vous le pouvez.

CHARLOTTE

Quel châtiment ! Je suis maintenant attachée à la vie de cet homme... J'en subis les soubresauts... je suis traînée derrière lui !... Moi qui espérais tant en avoir fini !

PARIZOT

Ne vous tourmentez donc plus, madame Férioul.

CHARLOTTE

Me tourmenter? Oh ! c'est bien fini, ce temps-là... J'ai toute honte bue... C'est comme si ma peau était devenue insensible. Voyez, du reste, où j'en suis; je peux vous parler de tout ça, de tous les mystères de ma vie, de tout ce qui forme la pudeur intime d'une femme... Non, il ne reste plus

en moi qu'une peur, une angoisse insurmontable... traquée comme je le suis... mes enfants... mon mari. tout ce que j'aime... qu'ils ne sachent rien, que rien n'arrive jusqu'à eux... Je défendrai jusqu'au bout tout ce qui reste d'une vie écroulée. A part cela, advienne que pourra! (***Elle se rassied en face de Parizot.***) Parizot, sur l'affaire en elle-même, sur le cours qu'elle va suivre, avez-vous des renseignements plus précis?

PARIZOT

Oui, madame, je crois avoir parfaitement compris; et c'est simple comme bonjour. Ça se résume en deux mots : Herschenn, le bijoutier, a porté plainte contre Monsieur Artanezzo en escroquerie de quinze mille francs... quinze mille francs consentis en prêts successifs; il prétend que tous ont été faits en votre nom. Monsieur Artanezzo, je dois le dire, paraît s'être parfaitement conduit à votre égard; durant toute l'instruction, il ne s'est pas une seconde départi de sa ligne de conduite. Il prétend, lui, s'être servi frauduleusement de votre nom sans y avoir été autorisé, sans même vous connaître autrement que comme voisin d'hôtel; il reconnaît donc l'escroquerie.

CHARLOTTE

Vous êtes sûr de ça?

PARIZOT

Oui, complètement.

CHARLOTTE

Eh bien, alors, en quoi est-il nécessaire de m'appeler?

PARIZOT

Ah! il y a ce que je vous ai dit, le bijoutier... le bijoutier se fonde, pour vous rendre responsable, vous entraîner, sur la bague que Monsieur Artanezzo, prétend-il, lui a remise de votre part (ce qui est exact d'ailleurs), et qui ne pouvait pas lui avoir été remise sans votre consentement. Sur cette bague, il a avancé deux sommes différentes, équivalentes à la valeur du bijou, trois mille francs. Il a gardé ensuite le diamant en payement, et il assure que les quinze mille francs d'emprunt qui ont suivi, il ne les a consentis que parce que la première garantie de votre bague l'avait mis en confiance, et parce qu'il croyait que les emprunts étaient réellement continués par Monsieur Artanezzo en votre nom.

CHARLOTTE

Oh! je suis fixée sur le rôle de ce bijoutier! Ils sont plus d'un, paraît-il, dans les villes d'eaux, à Monte-Carlo et ailleurs, prêts à fondre sur des victimes désignées... Mais pourquoi l'affaire se juge-t-elle à Paris?

PARIZOT

Parce que Herschenn ne va à Luchon, comme ses congénères, que pour faire ses petits trafics en été... Le reste du temps, c'est un honorable bijoutier pour cocottes, à Paris, et c'est à Paris qu'eurent lieu, d'ailleurs, ses entrevues avec Monsieur Artanezzo.

CHARLOTTE

Et pourquoi ne m'a-t-on pas inquiétée pendant l'instruction de l'affaire ?

PARIZOT

Il n'y avait pas nécessité. D'abord, par déférence pour vous et pour la haute situation de Monsieur Férioul. D'ailleurs, Monsieur Artanezzo reconnaissait purement et simplement l'escroquerie et l'abus qu'il a fait de votre nom... Aujourd'hui, c'est Herschenn, malin et perfide, qui vous cite.

CHARLOTTE

Bon. J'ai compris la situation en ce qui me concerne. (*Elle se lève.*) Mais Monsieur Artanezzo?

PARIZOT

Oh! mon Dieu! celle-là est encore plus nette et plus simple. Si vous faites défaut, les aveux de Monsieur Artanezzos ont forcément retenus par le tribunal et il est condamné; ça ne peut faire même l'ombre d'un doute.

CHARLOTTE

Condamné... à quoi?

PARIZOT

Environ à cinq ans de prison... Mettez-en trois ou quatre, allez, vous aurez le compte, c'est formel... Et avec expulsion de France.

Un grand temps.

CHARLOTTE

Quatre à cinq ans de prison! C'est terrible! Et si je reconnais que j'ai autorisé Monsieur Artanezzo à agir en mon nom, que les traites étaient valables?...

PARIZOT

Oh! dans ce cas, naturellement, il est acquitté, c'est non moins formel. Il n'y a plus de charges contre lui. Vous n'aurez plus seulement qu'à désintéresser le bijoutier, bien entendu, et tout sera dit.

CHARLOTTE

J'ai ma dot.

PARIZOT

C'est à vous de voir, madame, ce que vous devez faire... Mais, votre décision a besoin d'être prise immédiatement; j'ai promis à Monsieur Thiriot une réponse téléphonique; nous sommes convenu d'un mot; car il faut qu'il envoie, par le courrier de quatre heures, à son collègue de Paris, une lettre lui faisant connaître si vous venez ou non. J'attends votre réponse.

Un grand silence. Charlotte va et vient, agitée. Parizot est assis et attend.

CHARLOTTE

Quelle alternative!... J'ai le pouvoir, avec un mot, de le sauver ou de le perdre.

PARIZOT

Absolument! suivant que vous prenez tout à votre compte ou non.

CHARLOTTE

J'ai peine à descendre moi-même au fond de ma conscience... Ai-je le droit de le laisser condamner? Que pensera-t-il de moi après?...

PARIZOT

Que vous fait ce qu'il pensera?

CHARLOTTE, *à droite, accotée à un fauteuil.*

Vous n'êtes pas femme, Parizot... Une vie déjà gâchée... qui sera perdue définitivement... rayée à tout jamais, quand on a le pouvoir de la sauver d'un mot... Et des mots, des mots!.. j'en ai tant dits d'inutiles et qui étaient des mots d'égoïsme, même dans l'amour... On accuse les autres de lâcheté... Soi-même, de quelles lâchetés n'est-on pas coupable! Parizot, je suis dans un abîme de perplexité; mille sentiments divers m'entraînent, me secouent. Je n'aime plus cet homme auquel je dois ma déchéance... Mais, que voulez-vous, son silence actuel à mon égard est assez brave, il entraîne sa perte à lui... Et puis, il est mon passé tout de même, il est quelque chose de moi dans le souvenir que je ne voudrais pas salir... et, en me rendant une certaine lettre, cet homme a eu un geste... oh! un pauvre geste, mais charmant, qui absout tout. Une femme ne peut pas oublier ces choses-là.

PARIZOT

Alors, vous voyez bien, tout vous pousse; votre intérêt personnel est d'accord avec votre désir.

CHARLOTTE

Oh! mon désir! Songez au bout de quelle route il me conduit... et de quoi je le paye... Je retrouverai toujours cette action qui me poursuivra, dont je porte le boulet. Oh! quand seraije quitte?

PARIZOT

Dans deux jours, madame. Vous êtes tombée, en effet, en travers d'une meute qui était aux trousses de cet homme, vous êtes entraînée dans le courant... Maintenant, c'est l'hallali... Après ce sera la paix... Allons, décidez-vous. Vous avez le pouvoir de sauver tout le monde à la fois.

CHARLOTTE

Mais, la paix qu'il faut que je sauve avant tout, c'est celle de mes enfants, de mon mari, de Maurice. Voilà ce que j'ai le plus à cœur de défendre, je me ferais tuer pour la sauvegarder. En votre âme et conscience, Parizot, croyez-vous que le vrai moyen d'en finir, par conséquent, que leur intérêt à eux, c'est que j'aille là-bas?

PARIZOT, *sans se lever, fait un signe.*

C'est la sagesse...

CHARLOTTE, *après une grande hésitation et une marche inquiète et réfléchie.*

Eh bien, téléphonez, je partirai (*Parizot prend le téléphone. Pendant qu'il sonne.*) Quel voyage! Que va-t-il se passer derrière moi, mon Dieu? Je ne vais pas vivre jusqu'à mon retour.

PARIZOT

Allô ! le 15, à Grasse, mademoiselle.

CHARLOTTE

Si toute la maison pouvait dormir jusqu'à ce que je revienne !

PARIZOT

Monsieur Thiriot ?...

Elle s'élance et prend le récepteur. D'une voix basse et triste :

CHARLOTTE

Allô ! je voudrais dire un mot à Monsieur Thiriot de la part de Madame Férioul. Allô ! Monsieur Thiriot ? (*A Parizot*) Surveillez (*Parizot va à la porte du jardin.*) Monsieur Thiriot... c'est moi... C'est Madame Férioul. Bonjour, monsieur... On peut compter sur moi, j'irai là-bas... Oh ! C'est tout ce que je voulais vous dire. Merci, monsieur, de tout ce que vous avez fait pour moi. Adieu. (*Elle raccroche le récepteur. Haut, à Parizot.*) Le sort en est jeté... Je vais partir à quatre heures ; j'aime mieux ça que de passer la nuit en cheminde fer. Parlons d'autre chose. Quelle belle soirée !... du beau temps, hein ? c'est étonnant !

Ils parlent comme mécaniquement,

PARIZOT

Oui, oui, ça recommence tout à fait, comme l'année dernière.

CHARLOTTE

Quel dommage de s'en aller juste à ce moment !

Entre Férioul, du jardin.

SCÈNE II

CHARLOTTE, FERIOUL, PARIZOT

CHARLOTTE, *étonnée.*

Tiens ! C'est toi ! Tu es déjà là ?

FÉRIOUL

Oui, j'ai fini plus vite que je ne le pensais. Eh bien Parizot, qu'est-ce que vous faites là ? au lieu de griffonner des actes ou de tirer sur les petits oiseaux.

PARIZOT

Monsieur Férioul, j'ai profité de quelques heures de liberté pour vous apporter cette petite somme.

FÉRIOUL

Quelle exactitude !

PARIZOT

Oh ! ne raillez pas ! Si vous saviez !...

FÉRIOUL, *à Charlotte.*

Tu t'en vas ?

CHARLOTTE

Je vais finir ma chapelière avec miss.

Elle monte l'escalier.

FÉRIOUL

Quel train prends-tu, décidément?

CHARLOTTE

Si j'ai fini, je partirai tout à l'heure, sinon... Tu ne ressors plus?

FÉRIOUL

Non.

CHARLOTTE

Bon. Alors nous nous reverrons.

SCÈNE III

FERIOUL, PARIZOT

FÉRIOUL

Bonne mine, Parizot, aujourd'hui. Le bon sommeil de l'honnête homme a rafraîchi vos bajoues. (*Parizot rit. Il sort de sa serviette un petit portefeuille et en extrait quelques billets.*) Eh bien, allons-y.

PARIZOT

Voici, monsieur Férioul, voici le compte, puisque vous avez eu l'obligeance de reporter encore la liquidation de mon dernier semestre, et je suis heureux de vous en exprimer encore toute ma gratitude. J'ai honte de vous apporter ces pauvres trois cents francs.

FÉRIOUL, *il fait un reçu.*

Trois cents seulement?

PARIZOT

Mon Dieu, monsieur Férioul, si vous connaissiez les nécessités de mon métier, les obligations de ma vie...

FÉRIOUL

Savez-vous que ce n'est pas très beau ce que vous faites là?

PARIZOT

Oh! je m'en rends compte, monsieur Férioul.

FÉRIOUL

Vous me demandez ces petits services perpétuels, je vous les accorde; mais, ce que vous semblez oublier, c'est que vous me devez tout, exactement tout, votre situation, votre greffe, soixante mille francs dont vous ne versez pas même les intérêts à échéance, quand je devrais être remboursé de la moitié.

PARIZOT

Oh! je le sais mieux que vous, monsieur Férioul, et votre bonté...

FÉRIOUL

Et malgré cela, vous me trahissez.

PARIZOT

Je vous trahis?... Hein?...

FÉRIOUL

Allons, allons, je ne sais pas ce qu'il y a au juste chez moi, mais il y a quelque chose. Pour ne pas humer cette vérité-là dans l'air de la maison, il faudrait être un imbécile, mon pauvre Parizot, et je ne crois pas l'être. N'est-ce pas? n'est-ce pas? Avouez-le.

PARIZOT

Monsieur Férioul...

FÉRIOUL

Mais tout est insolite ici... tout est insolite dans votre conduite... Vous servez de commissionnaire à ma femme.

PARIZOT

Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

FÉRIOUL

Non?... Vous ne savez pas? Ah ça!... Seriez-vous un Tartufe, un simple Tartufe, avec une bonne face d'honnête paperassier... d'Erasme poilu... Je souhaite que ce qui se passe à mon insu ne soit pas encore très grave... Je n'en suis pas sûr. Je ne suis sûr que d'une chose, c'est que je veux savoir et que je vais savoir. Vous ne sortirez pas sans m'avoir tout dit... Cigarette, Parizot?

PARIZOT

Je ne fume pas, monsieur Férioul.

FÉRIOUL

Vous n'en avez pas précisément envie... Je

comprends ça... Du calme, du calme, pas d'émotion... Là... plus de blagues... et asseyez-vous, hein? Et allons au fait. Vous avez remis plusieurs fois à ma femme, devant une maison, toujours la même, de la rue Haute, où vous l'attendiez, vous lui avez remis des plis différents, des lettres... On vous a vu par la fenêtre du second. Ne niez pas, je suis renseigné. Qu'est-ce que c'étaient que ces lettres et ces rendez-vous?

PARIZOT

Il y a erreur... Je marche de surprise en surprise.

FÉRIOUL

Comme vous avez mal dit ça! Et ici, que faisiez-vous, enfermé avec ma femme depuis une heure. Que signifient ces conciliabules? Donnez-moi votre serviette, Parizot.

PARIZOT, *refusant du geste.*

Monsieur Férioul...

FÉRIOUL, *donnant un coup de poing sur la table.*

Nom de nom... en voilà assez! Vous allez tout dire, mon petit bonhomme... Vous allez tout dire, ou vous êtes perdu...Ne me regardez pas avec cet œil qui dissimule mal votre trac et répondez-moi... Madame Férioul a un amant?

PARIZOT

Ah! par exemple! Ah! par exemple! Voilà une assertion que je me garderai bien...

FÉRIOUL

Hein?... Vous n'êtes pas à la noce... Vous oscillez sur votre chaise... Comme on serait bien par les chemins de Magagnosc en ce moment, n'est-ce pas? Vous mentez mal, Parizot, les poils de votre barbe remuent un à un, regardez-moi bien... vous êtes une fripouille.

PARIZOT, *se levant comme pour s'en aller.*

Je n'en entendrai pas plus...

FÉRIOUL, *le repoussant sur sa chaise d'un coup sur l'épaule.*

Pas de ça!... Ne bougez pas, et continuons... Ma femme a une aventure... je veux la connaître... Vous êtes l'intermédiaire, vous savez tout... (*Il roule une cigarette sans regarder Parizot.*) Quelqu'un du pays, dites?... Quelqu'un de Grasse?... C'est une liaison... récente?..

PARIZOT

Tenez, monsieur, je me contente de hausser les épaules... et, dans l'étrange situation qui m'est faite ici...

FÉRIOUL

Parizot, je vous donne ma parole d'honneur, vous entendez?... que si vous avouez de vous-même nul ne le saura, ce sera totalement entre nous... Sinon, prenez garde, prenez garde... mais, en attendant, ramassez donc votre chapeau que vous avez laissé tomber d'émotion... Vous ne communiquerez pas jusqu'à demain avec ma femme, ni avec qui

que ce soit, et vous ne communiquerez pas pour une raison bien simple, c'est que je vous coffre, oui, oui, moi !... Vous allez rester à mes côtés tout le temps, tout le temps... J'ai besoin de vos services. Pas de communication possible, mon bon ! Vous parlerez ou vous ne parlerez pas, mais, ce que vous cachez si bien, je suis à la veille de le savoir, moi, et voici comment. Maintenant que j'ai abattu mon jeu... il faut que j'aille jusqu'au bout... Je n'ai aucun scrupule à vous mettre au courant et pour cause... Ma femme a reçu un télégramme de sa mère, vous le savez, n'est-ce pas ? l'appelant à Paris. Elle prend le train à quatre heures ou à dix heures. Or, elle va à Paris, mais elle n'y rencontrera pas sa mère, celle-ci se trouve justement à Angers, chez une de ses tantes. J'ai téléphoné à Paris, je suis au courant. Madame Férioul va donc rejoindre un amant. J'ai cent moyens de la faire suivre. Il est donc inutile de vous dire que je saurai heure par heure ce qu'elle va faire à Paris, et ce qu'elle y aura fait demain... D'ici là, vous ne communiquerez pas avec elle...

PARIZOT

C'est une séquestration...

FÉRIOUL

J'allais le dire. Vous avez trahi ma confiance, à moi, votre bienfaiteur, vous avez aidé ma femme à me tromper, vous êtes un pur et simple misérable, entendez-vous ? Une dernière fois, écoutez ceci : vous avez le choix, et c'est mon dilemme absolu. Je prends encore l'engagement — et je les

tiens, Parizot, mes engagements — que, quoi qu'il se soit passé, jamais être humain ne saura que vous m'avez révélé le plus petit fait, le moindre mot !... Votre conscience est donc à l'abri vis-à-vis de moi quelle qu'ait été votre participation à cette vilenie, je vous pardonne encore tout, vous comprenez bien ?... Tout. Je ne vous reprocherai rien, je m'y engage, je fais table rase de tout grief, mais par contre, si vous refusez de lâcher le paquet, séance tenante, je vous fais saisir dès demain, je vous ruine, vous savez bien que vous n'êtes pas solvable...

PARIZOT

Monsieur Férioul...

FÉRIOUL

Vous avez des enfants, Parizot, une femme que vous aimez, ce sera la misère, la rue... et je ne reviendrai jamais sur la décision que je prends en cette minute, et qui pèsera sur votre vie entière. Allons, faites votre devoir, vous le devez à votre patron, mon vieux, vous le devez à moi. Vous ne voyez donc pas que vous avez avoué plus de dix fois depuis tout à l'heure... Allons, quel est l'amant ?...

PARIZOT

Non, non, pas d'amant !...

FÉRIOUL

Allons donc !... Un flirt ?... des rendez-vous ?...

PARIZOT, *en proie à un tremblement.*

Je ne sais pas... Je ne crois pas... Peut-être une correspondance...

FÉRIOUL

Bon, j'ai compris, il y a un amant... C'est un point... Oui?... Oui?... Répondez... Par oui et par non. Un signe de tête... Quelqu'un du pays?... Quelqu'un de la ville?... Une question avant tout : la chose est-elle publique. Enfin, est-elle au moins ébruitée? Dites? L'honneur est atteint?...

PARIZOT

Oh! monsieur Férioul... Il n'y a rien... Mais, s'il y avait quelque chose, il est bien certain qu'il se serait agi au plus d'une imprudence secrète, tout le monde serait à cent lieues de s'en douter... comme vous...

FÉRIOUL

La souffrance personnelle, j'en fais le sacrifice... Tant pis pour notre guenille, si elle crie! J'irai à la douleur, à la grande douleur morale, comme j'irai plus tard à la mort, sans lâcheté. La douleur qui ne retombe que sur moi, je peux lui dire, sans forfanterie : sois la bienvenue. Mais il y a une chose qui est au-dessus de nous, dont je ne ferai jamais le sacrifice, c'est l'honneur; l'honneur de ma vie, de mes petits, ça c'est sacré. Tant mieux, tant mieux, Parizot, si les circonstances ont voulu que ça reste sain et sauf. J'étais trop heureux! Parizot, voyez-vous, je suis d'attaque, allez-y. Quelqu'un de nos relations? d'ici? de Paris?

Pas moyen de vous arracher un mot... Tiens, le téléphone est dérangé, on s'en est donc servi ?

PARIZOT

Je ne sais pas. Ça ne me regarde pas.

FÉRIOUL, *va au téléphone.*

Allô, allô ! mademoiselle, allô ! Redonnez-moi donc, s'il vous plaît, le numéro que nous avons demandé tout à l'heure... Je ne me rappelle déjà plus au juste... 15?... (*Il cherche dans l'annuaire.*) Oui, c'est ça, enfin je crois... Vous ne vous trompez pas... le numéro de Monsieur Thiriot? C'est ça, oui... (*Il relève la tête et regarde fixement Parizot.*) Thiriot... (*A l'appareil.*) Allô... (*A Parizot.*) Monsieur Thiriot, le procureur de la République ?

PARIZOT

Au fait, oui, c'est moi qui ai téléphoné... j'oubliais... dans mon émotion, je vous demande pardon... dans mon émotion, j'avais oublié. Une communication à propos du tribunal, oui, d'un juge suppléant...

FÉRIOUL

Et vous ne vous le rappeliez pas? Comme c'est vraisemblable ! (*A l'appareil.*) Allô, monsieur Thiriot?... Qui est là? Le valet de chambre?... Bien. A-t-on fait de ma part... Je suis monsieur Férioul... La commission que j'avais prié chez moi que l'on fasse à Monsieur Thiriot?... Vous a-t-on téléphoné? De chez moi?... Vous dites?... Oui, mais qui?... Ma femme?.. Madame Férioul elle-même?... Bon, bon,

alors, ne dérangez pas Monsieur Thiriot, c'est que la commission doit être faite. (*Il raccroche le récepteur et va droit à Parizot, les yeux terribles.*) Qu'est-ce que ça veut dire?... Qu'est-ce que ça veut dire?... Le procureur?... ma femme?... Ah! mais, que vient faire là le procureur après le greffier?... hein?... hein?...

Il le regarde menaçant, terrible, et lui appuie la main sur l'épaule, comme s'il allait le broyer.

PARIZOT, *hagard.*

Ecoutez... écoutez... monsieur Férioul, je sens que la situation est perdue... je ne sais plus que faire, moi... monsieur Férioul, pardon! J'ai eu pitié... il le fallait... je ne suis pas coupable ...à votre tour, ayez pitié, ne frappez pas mes enfants.

FÉRIOUL

Vous n'avez plus qu'un moyen de vous sortir de là... La vérité... La vérité!...

PARIZOT

Jurez-moi que la révélation que je vais vous faire ne sortira pas d'entre nous deux.

FÉRIOUL

Mais c'est juré depuis longtemps, allons...

PARIZOT

Que vous vous contiendrez, que vous saurez vous contenir, et que, pendant plusieurs jours, vous aurez le courage de simuler l'ignorance, il le faut,

monsieur Férioul, pour vous-même, à cette condition seulement...

FÉRIOUL

C'est juré.

PARIZOT, *balbutiant, écrasé.*

Monsieur Férioul, votre malheureuse femme a connu... a fait connaissance, à Luchon, d'un monsieur étranger. Elle s'est laissé entraîner dans un véritable guet-apens. Cet individu, qui n'était rien de moins qu'un aventurier, un rat d'hôtel, est poursuivi aujourd'hui par un bijoutier qui l'assigne devant la huitième chambre du tribunal civil de Paris, pour escroquerie, Madame Férioul a été citée comme témoin, le personnage ayant commis de fausses traites à son nom.

FÉRIOUL, *bondissant, le prenant à la gorge.*

Vous mentez !... vous mentez !... vous êtes un abominable gredin, ce que vous dites là est faux ! Ce que vous dités là est monstrueux. Misérable ! comment osez-vous... Comment avez-vous l'audace d'accuser ma femme de cette infamie ?... C'est faux, rétractez, rétractez... (*Il l'étrangle presque. Tout d'un coup, il le lâche, fait quelques pas. Silence.*) Je vous demande pardon, Parizot, je suis un homme extrêmement malheureux. (*Il s'assied à la table et prend sa tête dans ses mains.*) Ma femme !... Mon nom traîné devant les tribunaux !... Une affaire de chantage... de... Oh ! pardon, Parizot... Je vous demande pardon, Parizot... Continuez... j'aurai le courage...

PARIZOT

La malheureuse ! Depuis deux mois, elle se débat dans la plus terrible situation. Si vous imaginiez, vous auriez pitié... Oh ! C'est payer cher l'entraînement d'un moment.

FÉRIOUL, *toujours la tête dans ses mains la voix étranglée.*

Des faits !

PARIZOT

Elle croyait tout fini, lorsque cet homme a été poursuivi... L'affaire vient demain, comme je vous l'ai dit. L'huissier, qui est venu l'autre jour avec moi... eh bien, c'était la citation. Monsieur Thiriot m'a choisi, en effet, comme intermédiaire, parce que j'étais ami de la famille.

FÉRIOUL

Ainsi,. Thiriot est au courant de tout ?

PARIZOT

Il a bien fallu. Madame Férioul a été tenue de le mettre au courant... oui, mais justement, avec un tact et une générosité parfaite, Monsieur Thiriot a obtenu du président de Paris que le nom de Madame Férioul, non seulement ne sera pas prononcé, mais encore ne figurera pas dans le jugement, dans aucun journal.

FÉRIOUL

Oh ! maintenant, un petit peu plus, un petit peu moins !... Charlotte !... ma Charlotte !... quelle horreur !... ça, ça...

PARIZOT

Monsieur Férioul, vous comprendrez... quand elle reviendra... Elle va aller là-bas, contrainte, mais elle va défendre son honneur, le vôtre, se disculper... courageusement, victorieusement. Dans deux jours, quand elle reviendra de ce véritable martyre, tout sera enterré... ça n'aura plus existé qu'en rêve. Vous ne lui en parlerez jamais?...

FÉRIOUL, *la tête penchée sur la table, effondré, sans l'entendre.*

Et son parfum, le parfum de son papier à lettres, de son buvard, de son linge... Ah!

D'un coup de poing, il envoie promener les objets qui sont sur la table. Il reste là, la tête dans ses mains. Silence.

PARIZOT

Monsieur Férioul, monsieur Férioul, vous ne répondez pas.

FÉRIOUL

Mais, c'est à se casser la tête contre les murs!... Ah! nous allons voir!... A mon tour...

PARIZOT

Monsieur Férioul...

FÉRIOUL, *hurlant.*

L'abominable obscénité!... C'était ça, ma femme...

Férioul relève la tête, bondit de sa chaise, il a les yeux

injectés de sang. On devine que toute sa colère de Méridional sanguin lui fait battre les artères; il est dressé, formidable, comme s'il allait tuer quelqu'un.

PARIZOT

Monsieur Férioul, qu'allez-vous faire?

FÉRIOUL

Ce que je vais faire !... la chasser devant tout le monde... la chasser pour toujours...

PARIZOT

Vous ne ferez pas ça ! Vous m'avez juré sur l'honneur !...

FÉRIOUL

Ah ! c'est ça qui m'est égal, par exemple !

PARIZOT

Ce serait monstrueux, monsieur ! La pauvre malheureuse !... Songez... dans un état de détresse pareille ! Il faut qu'elle soit demain là-bas, qu'elle fasse un effort effroyable pour arriver jusqu'au bout. Et vous voulez, dans cet instant-là... Ce serait infâme !

FÉRIOUL

Oui, qu'elle s'en aille !... Qu'elle s'en aille où elle veut, mais hors d'ici... hors d'ici !...

PARIZOT

Mais, monsieur, vous ne pouvez pas vous rendre

compte... Cette femme est en proie à la plus effroyable torture.

FÉRIOUL

Et moi donc !

PARIZOT

Mais ce serait la tuer.

FÉRIOUL

Assez de mots ! Le châtiment sera comme la faute, exemplaire. Je veux laver mon déshonneur et ma boue au grand jour, devant tous, il faut que toute la maison soit là... les maîtres, les serviteurs... je vais la chasser, dans sa faute, devant tous.

PARIZOT

Vous ne commettrez pas ce crime, je vous en empêcherai.

FÉRIOUL

Hein?... Vous dites?... Vous osez !...

PARIZOT

Oui... oui... Je me révolte à la fin !... Monsieur Férioul, je m'oppose à l'acte que vous allez commettre !

FÉRIOUL

Répétez... répétez-le... pour voir... espèce de...

PARIZOT

Vous devriez l'aider, au contraire... lui porter secours...

FÉRIOUL

A cette coquine, qui m'a déshonoré pour toujours, qui s'est donnée à un escroc, qui... (*Parizot s'interpose.*) Ah ! prenez garde, vous, ou je vous écrase d'un coup de poing.

PARIZOT

Vous êtes fou de colère !... Non, non !... Vous ne pouvez pas... vous n'aurez pas le courage...

FÉRIOUL

Ah ! vous allez voir si je n'aurai pas le courage !... (*Il ouvre brusquement la porte à droite et appelle.*) Ma mère !... les enfants !... tout le monde en bas !

PARIZOT

Je ne verrai pas ça !... Vous, si bon, monsieur Férioul, si... vous ne vous connaissez plus... il n'y a qu'à vous voir.

FÉRIOUL, *criant, au jardin.*

Jean ! Marius !... Tout le monde !... arrivez !

PARIZOT

Non ! non !... Ce n'est pas juste... Vous n'avez pas de pitié... Vous allez la tuer !...

FÉRIOUL, *monte l'escalier, ouvre la porte.*

Charlotte ! Charlotte !

PARIZOT

Non, non ! vous ne pourrez pas !

FÉRIOUL, *revenant à lui.*

Mais, taisez-vous donc, vous... Ne restez pas ici... Complice ! Laissez-moi chez moi !...

PARIZOT

Non ! vous ne pourrez pas... Pas devant tout le monde !... Vous n'aurez pas le cœur !... La malheureuse !... Je vous en défie !

FÉRIOUL

Dehors, vous !... place nette ! Je suis chez moi, place nette. On va voir.

Férioul a jeté Parizot à la porte du jardin. Par une des deux portes qu'il vient d'ouvrir apparaît Madame Férioul mère.

SCÈNE IV

FERIOUL, MADAME FÉRIOUL MÈRE, puis JEAN, MISS, MARGARIDOU, MARTHE, RIQUET et enfin CHARLOTTE.

JEAN, *le chauffeur apparaissant à la porte.*

Monsieur m'appelle ?

FÉRIOUL

Oui... oui... venez ici !...

MADAME FÉRIOUL MÈRE

Mon Dieu ? Quelque chose ? Un malheur ?

FÉRIOUL

Rangez-vous là? Les enfants aussi, je veux les enfants. (*Margaridou et une autre femme entrent.*) Entrez!... Entrez!... (*Les enfants arrivent.*) Ah! c'est bien... mettez-vous là... (*Il appelle encore à l'escalier.*) Charlotte!

MADAME FÉRIOUL MÈRE

Mais, qu'est-ce que tu nous veux, à la fin!... Pourquoi?... les domestiques aussi?...

FÉRIOUL

Minute!...

MISS, *descendant l'escalier.*

Madame arrive!... Elle arrive! Elle finissait ses malles.

MADAME FÉRIOUL MÈRE

Qu'est-ce que cet étrange conseil de famille? Dans quel but?

VOIX DE CHARLOTTE, *dans la maison.*

Tu m'appelles, Maurice?... Qu'est-ce qu'il y a?

FÉRIOUL

Arrive... arrive ici...

Dans un grand silence, tout le monde s'est rangé. Férioul attend, fixe, en regardant la porte. Tout à coup, Charlotte apparaît au haut de l'escalier, livide; son visage exprime la plus effroyable détresse, les jambes flageolent, les yeux sont hagards. Elle considère la scène.

CHARLOTTE, *éperdue, descendant lentement l'escalier.*

Qu'est-ce qu'il y a?... Qu'est-ce qu'il y a ?... Mon Dieu !... Mon Dieu !... Pourquoi tout le monde est-il ici?...

Elle regarde, épouvantée.

FÉRIOUL, *le poing tendu.*

Il y a... il y a... (*Il va parler. Tout à coup, devant l'incommensurable effroi qui se lit sur toute la personne de Charlotte, devant la ruine vivante qui s'avance, il a une hésitation. La voix s'étrangle, le bras lancé en l'air se balance, une sorte de grande crise intérieure, soudaine et formidable, se traduit sur sa figure. Au milieu du halètement général, il s'arrête, le bras droit, machinalement, continue en l'air un mouvement de balancier, plus mou, la tête se détourne vers son fils, puis tout à coup, le fixant, il dit d'une voix d'abord hésitante, puis sèche et brève.*) Il y a que ce garnement-là doit recevoir une correction publique.

RIQUET

Moi, papa?... Qu'est-ce que j'ai fait ?

FÉRIOUL

Je vous annonce que ce petit bonhomme est renvoyé du collège. Le principal vient de me téléphoner lui-même à l'instant, il n'y a pas une minute.

RIQUET

Moi ! Moi ! Mais, ce n'est pas possible ! Papa, qu'est-ce que j'ai fait?... Moi?...

FÉRIOUL

Voilà... Ton inconduite méritait une leçon publique... J'ai voulu te la donner devant tout le monde, devant tous les tiens... Maintenant, file là-haut, dans ta chambre, file, je vais réfléchir aux conséquences que comporte la situation...

RIQUET, *dans les larmes.*

Mais, papa... mais papa... je t'assure...

FÉRIOUL

Pas de réplique !... (*A Miss, avec angoisse.*) Emmenez-le !... vite, vite...

MARGARIDOU, *emmenant le petit au milieu de la stupéfaction générale.*

Pauvre pitchoun !

Férioul considère comme hébété la scène, les domestiques immobiles, toute la maisonnée,

FÉRIOUL, *d'une voix maintenant atone.*

Vous pouvez vous retirer, allez...

Il fait un geste impératif. Tout le monde se retire, sauf Madame Férioul mère et Charlotte.

MADAME FÉRIOUL MÈRE

Et c'est pour ça que tu nous as réunis ? C'est pour ça que tu nous as fait une peur pareille !...

FÉRIOUL

Oui, c'est pour ça...

MADAME FÉRIOUL MÈRE

J'ai cru qu'il s'agissait de quelque chose d'effrayant. Vraiment, tu exagères ! Ce povreto ! Ce n'est peut-être pas tant que ça de sa faute, d'abord...

Elle maugrée entre ses dents.

CHARLOTTE, *d'une voix brisée.*

Bien sûr... Ta mère a raison... Maurice... Tu étais effrayant à voir...

FÉRIOUL

Il le fallait ! (*D'une voix sourde.*) Maintenant, ma mère, allez le retrouver, consolez-le... Je vous y autorise... atténuez le coup... Je n'ai fait que... (*Il pousse un grand soupir.*) mon devoir.

La mère s'en va, les domestiques se sont éclipsés, tout le monde est parti, gêné et discrètement, en refermant les portes. Férioul reste seul avec sa femme.

SCÈNE V

CHARLOTTE, FÉRIOUL, puis
MADAME FÉRIOUL MÈRE

CHARLOTTE

Ah ! tu ne peux pas avoir idée de la peur que je viens d'avoir !

FÉRIOUL

Mais si... je m'en doute...

CHARLOTTE

Tu as crie comme s'il s'agissait de je ne sais pas quoi... (*Elle s'appuie à la table comme si elle allait encore tomber.*) Ah ! je respire tout de même.

FÉRIOUL

C'était nécessaire pour le petit, tu comprends...

CHARLOTTE, *réfléchissant.*

Mais le principal t'a donc téléphoné tout de suite ? Quand ?

FÉRIOUL, *montrant le téléphone.*

A l'instant même tu vois... à l'instant...

CHARLOTTE, *rassurée.*

Oui, c'est vrai... Ah ! bien, si ce n'est que ça !... Tu sauras bien tout arranger !... Ah ! mon Dieu !... se faire des peurs pareilles et se mettre dans ces états, pour des vétilles de ce genre... Tu as bien tort de t'énerver pour si peu !... Ah ! la vie est trop courte... trop mauvaise... trop... Dieu ! que c'est bête, ces émotions...

Elle respire. Elle sourit avec un visage atrocement délivré.

FÉRIOUL, *sans la regarder.*

Alors, tu pars ?

CHARLOTTE

Comment veux-tu, maintenant, je ne partirai qu'à dix heures. Je ne peux pas te laisser dans cette humeur !...

FÉRIOUL

Pourquoi donc ! J'étais obligé, te dis-je, mais maintenant, je vais arranger ça de suite.

CHARLOTTE

De toutes façons, je n'ai plus le temps maintenant... Le train est à quatre heures.

FÉRIOUL

Non, quatre heures dix, au nouvel horaire. C'est changé... voilà le dernier indicateur... attends...

Il prend l'indicateur. Elle s'appuie sur son épaule. Il a un mouvement de répulsion et lui repousse le bras.

CHARLOTTE

Qu'est-ce que tu as ?

FÉRIOUL

Tu me fais mal... Tu vois, quatre heures dix, avec l'auto, tu arriveras à temps. Dépêche-toi, pars tout de suite... J'aime mieux ça. L'attente jusqu'à dix heures serait insupportable...

CHARLOTTE

Pourquoi ?

FÉRIOUL

Oh ! les départs manqués !... Ta malle est prête ?

CHARLOTTE

Oui tout est prêt...

FÉRIOUL

Alors, adieu, je ne t'accompagne pas à la gare... Je vais régler cette affaire avec le collège.

CHARLOTTE

Ne t'énerve pas, surtout ! va !... Ça n'en vaut pas la peine...

FÉRIOUL

Ne crains rien

CHARLOTTE

Alors, bon, je m'en vais... je t'enverrai une dépêche demain pour te dire comment j'ai trouvé ma mère

FÉRIOUL

C'est ça, oui

CHARLOTTE

Oh ! Ce ne doit pas être bien grave, je suis tranquille.

FÉRIOUL

Moi aussi.

CHARLOTTE

Je reprendrai le train après demain soir, au plus tard ou peut-être le même matin, c'est un petit changement d'air... (*Entre Madame Férioul mère.*) une distraction...

FÉRIOUL

Va, ne te mets pas en retard.

MADAME FÉRIOUL MÈRE

Le petit est désolé, tu sais, il pleure... il...

FÉRIOUL, *l'interrompant.*

Une seconde, ma mère...

CHARLOTTE

Alors, au revoir... Tu n'as besoin de rien de Paris?... Tu ne veux pas que je te rapporte quelque chose?

FÉRIOUL, *les yeux baissés.*

Non, merci... je ne vois pas...

CHARLOTTE

Pas de commissions?

FÉRIOUL

Va vite!...

CHARLOTTE

Et... on ne s'embrasse pas?...

FÉRIOUL

Mais si...

CHARLOTTE, *l'embrassant.*

Au revoir, mon chéri, porte-toi bien.

FÉRIOUL

Au revoir et... bon courage...

CHARLOTTE, *montant l'escalier.*

Chéri!...

SCÈNE VI

FÉRIOUL, MADAME FÉRIOUL MÈRE

FÉRIOUL, *quand Charlotte referme la porte de l'escalier, il empoigne sa mère à bras le corps.*

Maman !,.. Maman !...

MADAME FÉRIOUL MÈRE, *épouvantée.*

Qu'est-ce que tu as, mon petit?

FÉRIOUL, *éclatant en sanglots et en tendant les bras.*

Ce que je viens de faire dépasse les forces humaines !...

MADAME FÉRIOUL MÈRE

Ah, mon Dieu !...

FÉRIOUL, *écrasé, et soudainement avec une voix d'enfant de douze ans.*

Serre-moi, maman, serre-moi, maman ! Si tu savais ! Si tu savais...

RIDEAU

ACTE QUATRIÈME

Même décor qu'au deuxième acte, mais la pièce est décorée pour la réception que Férioul donne aux enfants de la commune de Magagnosc. Quelques orangers en caisse, quelques guirlandes au mur. Un canapé remplace le piano enlevé. Au lever du rideau, le groupe scolaire, une dizaine de petites filles et de petits garçons de cinq à sept ans, en costumes de paysans endimanchés, se trouve rangé sous la conduite de Mademoiselle Blanquette, l'institutrice, et d'une sous-maîtresse.

SCÈNE PREMIÈRE

FÉRIOUL, MADEMOISELLE BLANQUETTE, RIQUET, ENFANTS

FÉRIOUL

Maintenant, allez, le goûter est servi à côté de la maison. Votre charmante institutrice va vous y conduire et veiller à ce que vous ne vous donniez pas d'indigestion.

MADEMOISELLE BLANQUETTE

Monsieur le maire, pour vous remercier de cette bonne journée passée dans votre parc, permettez qu'un de mes élèves vous remercie au nom de tous

ses camarades. (*Au petit, bas.*) Va. (*Haut à Férioul.*) C'est le petit Poudrette.

L'ENFANT, *s'avance.*

« Monsieur le maire, notre cœur déborde de reconnaissance. Dans ce site agreste, au milieu de la vallée pittoresque qui nous a donné le jour, à nous, enfants de Magagnosc, ainsi qu'à nos pères, robustes villageois, vous avez bien voulu nous recevoir, nous faire asseoir à votre foyer et nous traiter comme vos propres enfants. Monsieur le maire, que le bonheur soit toujours sur votre maison ! »

LES ENFANTS, *en chœur.*

« Vive monsieur le maire ! »

FÉRIOUL, *prenant l'enfant dans ses bras.*

Parfait, mon enfant. Voilà ce qui s'appelle parler. Embrasse-moi bien fort. Maintenant, mademoiselle, conduisez les autres goûter dans l'orangerie... (*A sa mère qui est en scène.*) Ma mère, voulez-vous faire les honneurs.

Madame Férioul mère conduit les enfants et la sous-maîtresse. Restent seuls Férioul, Mademoiselle Blanquette et une jeune femme à l'air doux.

MADEMOISELLE BLANQUETTE

Je voulais vous dire toute ma reconnaissance...

FÉRIOUL

Ah ! non, pas vous ! Je viens de recevoir déjà un compliment qui les résume tous !

MADEMOISELLE BLANQUETTE

Ces pauvres petits sont ravis. Ils n'en avaient jamais vu autant. C'est dommage que Madame Férioul ne soit pas là ! C'est la seule déception que nous emporterons aujourd'hui.

FÉRIOUL

Mais oui, elle a été appelée, il y a deux jours, à Paris, par sa mère assez malade en ce moment.

MADEMOISELLE BLANQUETTE

Quand revient-elle ? J'espère que ce ne sera rien.

FÉRIOUL

Elle revient à l'instant, au train de trois heures. La voiture est allée la chercher à la gare...

MADEMOISELLE BLANQUETTE

Alors, nous la verrons peut-être ?

FÉRIOUL

Mais oui, peut-être. (*A son fils.*) Eh bien ? Qu'est-ce que tu fais là ? Tu ne fais pas les honneurs aux petits Magagnoscains ?

MADEMOISELLE BLANQUETTE

Il m'a dit la mauvaise plaisanterie qu'on s'est permis de vous faire au téléphone en vous annonçant faussement qu'il avait été renvoyé du collège.

FÉRIOUL

Mais oui, je l'ai grondé bien inutilement.

RIQUET

Papa, je sais maintenant qui a dû me faire cette blague. C'est le pion d'étude, Jacquemin, un sale rouquin qui ne peut pas me sentir... Il me colle tout le temps

FÉRIOUL

Allons, sois généreux et n'accuse personne. Allez faire goûter les enfants, je vous rejoindrai tout à l'heure... Et vous, madame Auger, vous ne dites rien, vous avez l'air triste? Mademoiselle Blanquette m'assure que votre enfant est très studieux...

Madame Férioul mère entre.

MADAME FÉRIOUL MÈRE

Dis-moi...

FÉRIOUL

Quoi?

MADAME FÉRIOUL MÈRE

Un mot.

FÉRIOUL, *faisant signe aux autres de se retirer.*

Je vous rejoins.

SCÈNE II

MADAME FÉRIOUL MÈRE, FÉRIOUL

MADAME FÉRIOUL MÈRE

Figure-toi... je suis aux cent coups... Madame Fouillouze est venue chercher son enfant... c'est épouvantable!

FÉRIOUL

Quoi ?

MADAME FÉRIOUL MÈRE

Je t'avais caché ce numéro du *Petit Grassois*, mais il faut que tu le connaisses. Eh bien, Madame Fouillouze m'a apporté cet infâme journal et elle l'a fait avec une méchanceté sans nom...

FÉRIOUL

Ah ! ah ! la ville est déjà en émoi !...

MADAME FÉRIOUL MÈRE

Mais oui, il paraît que cet entrefilet venimeux fait déjà son chemin.

FÉRIOUL

Je suis désigné ?

MADAME FÉRIOUL MÈRE

Clairement. Lis, lis. Il paraît qu'on t'attendait à la sous-préfecture aujourd'hui, qu'on espérait une protestation de toi, quelque chose...

FÉRIOUL

Mais je ne suis pas nettement désigné ?...

MADAME FÉRIOUL MÈRE

Nous sommes perdus, c'est fini, tout s'écroule, tu ne t'en sortiras pas... Ah ! une jolie biche de belle-fille que je me suis donnée là ! Mais comment ça s'est-il ébruité avec une pareille rapidité ?..

FÉRIOUL

Oui, comment? Parizot l'a dit à sa femme, sa femme l'a raconté à d'autres, et, si ce n'est pas ça, c'est autre chose... Tout le monde le sait en tout cas... On ne me connaît pas ! je ferai barrage à la haine ! je tiendrai tête !

MADAME FÉRIOUL MÈRE

Mais comment le pourras-tu?

FÉRIOUL

D'abord, il y a une chose importante, c'est la dépêche de Jeannetier : l'individu est acquitté. Pas de condamnation, c'est déjà beaucoup.

MADAME FÉRIOUL MÈRE

Mais qu'est-ce qui te prouve que ta femme ne s'est pas compromise encore un peu plus au Palais de justice? Vois-tu, nous n'y comprenons rien du tout, ni toi ni moi. Au fond, de quoi sommes-nous au courant? Es-tu seulement sûr de ton Jeannetier? Tu l'as envoyé là-bas, mais qui te dit qu'il n'a pas averti ta femme que tu savais tout.

FÉRIOUL

Je réponds de Jeannetier comme de moi-même.

MADAME FÉRIOUL MÈRE

Alors, somme toute, il est allé à Paris censément pour la rejoindre et l'aider.

FÉRIOUL

Oui, et à mon insu, bien entendu... Mais, quand

il reviendra tout à l'heure, il me rendra un compte fidèle de ce qui se passe. Jusque-là, résignons-nous à cette demi-obscurité à laquelle on s'habitue.

MADAME FÉRIOUL MÈRE

Et où nous pataugeons, car tous, Jeannetier, Parizot, t'ont raconté ce qu'ils ont voulu !... Arrives-tu à comprendre à la fin ?

FÉRIOUL

Je cherche, je tâtonne, je reconstitue avec ce que je sais comme je peux... j'ai eu une seconde conversation avec Parizot... mais quelle ombre ! quelle ombre !... Quel a été le chemin de cette âme qui n'est pas là pour nous le dire !... Je suis là comme à la chasse, courbé sur une piste... Il vaut mieux deviner, avoir le temps de la réflexion... Ces deux jours ont été excellents pour me recueillir, ma mère.

MADAME FÉRIOUL MÈRE

Et le résultat de ton recueillement ne varie pas. Tu es toujours décidé à garder l'attitude que nous avons dite ?

FÉRIOUL

Plus que jamais ! Il n'y a que deux attitudes possibles, ou la chasser, ou faire semblant de tout ignorer. Tu aurais préféré peut-être la première solution ?

MADAME FÉRIOUL MÈRE, *sèchement.*

Oui, bien que tu n'en aies eu guère le courage.

FÉRIOUL

Moi, je préfère la seconde : ignorer.

MADAME FÉRIOUL MÈRE

C'est peut-être plus sage, en effet.

FÉRIOUL

Ma mère, croyez-moi, il faut ignorer tout, tant que l'attitude sera possible à garder. Il n'y a pas à hésiter. C'est nécessaire pour les enfants, avant tout, pour nous aussi. Oh ! je sais que c'est vous demander une force incommensurable, mais il faut avoir le bénéfice de mon énergie de l'autre jour, et, puisqu'elle a pu arriver à tout nous cacher pendant des mois, que ce résultat-là ne soit pas au moins perdu. Enfouissons entre nous la chose innommable. Il faut en avoir l'énergie.

MADAME FÉRIOUL MÈRE

Mais combien de temps, malheureux enfant, si ce scandale éclate comme il est en train d'éclater de toutes parts ?...

FÉRIOUL

Tant que nous pourrons. Quand la chose sera inévitable, pas d'hésitation ! Vous savez ce que je suis résolu à faire et je le ferai. Le châtiment que je n'ai pas eu la force d'exécuter l'autre jour, quand j'ai tremblé devant ses yeux de détresse, d'épouvante, ce châtiment-là, ce sera son heure ; l'autre jour, il était trop improvisé, trop subit. La révélation et le châtiment, c'était trop à la fois.

Mon indignation, ma colère hurlaient vengeance. Mais l'homme est souvent moins fort que sa colère. Quand elle est apparue avec cet effroyable visage, si effroyable que j'ai cru qu'elle allait tomber en poussière, je n'ai pas pu. J'ai été comme intimidé. Il y avait dans ses yeux toute une sorte de douleur à laquelle je ne pensais pas, que je ne prévoyais pas. Et alors j'ai senti quelque chose qui arrêtait mon bras, comme l'ange invisible arrêtait le bras d'Abraham, l'ange de la pitié, peut-être, le plus faible ou le plus courageux des anges. Et dans ce tourbillon intérieur qui m'agitait, une seule idée dominait. Qu'elle s'en aille ! qu'elle s'en aille ! Oui, qu'elle parte, achever sa triste besogne, sans explication, sans un mot et que je me retrouve enfin, seul ! seul ! L'impérieux besoin de la solitude et des larmes se dressait en moi. Maintenant j'ai eu cette solitude et ce recueillement. J'ai fait le tour de la réflexion. Désormais, je n'hésite plus. Elle va venir, je la répudierai avec calme, avec justice, fermement, mais sans colère. Si, au contraire, le scandale est enrayé, eh bien, qu'elle bénéficie du silence, et c'est nous deux qui aurons la charge alors, la charge douloureuse de souffrir pour le reste de nos jours, en gardant le secret. Est-ce au-dessus de vos forces, ma mère ? Avez-vous peur de vous trahir ?

MADAME FÉRIOUL MÈRE

Non, mon petit, il le faut bien, puisque c'est pour toi. Ma vie ne sera plus assez longue maintenant pour qu'elle m'effraye...

FÉRIOUL

Entre les quelques qualités que votre sang m'a transmises, il y en a une dont, jusqu'au tombeau, je vous serai reconnaissant : c'est le courage. Ah ! je vis une vie bien étrange, allez ! Quelle retraite intérieure depuis deux jours !...Peu d'hommes ont eu au bord de l'action le loisir de la méditer ainsi. C'est un cas unique. Brusquement, au moment de lever le poing, plus rien devant moi, le vide... deux jours dans le vide à reconstituer, à méditer avant le retour de la coupable. Deux jours, comme c'est long... trop long... l'instinct s'émousse. J'ai fait le tour des idées. Dans le malheur, on se sent devenir plus grand. On se meut dans une sorte d'atmosphère pathétique... Il n'est pas bon pourtant de réveiller la conscience. On ne voyait pas les tares des autres, mais on oubliait aussi les siennes. On se met à regarder en soi, on compare... Cela s'appelle réfléchir... C'est ce qui m'ést arrivé... Dans mes deux nuits d'insomnie, mes actions passées ont surgi devant moi... La nuit, on revoit sa jeunesse... Et c'est effrayant tout ce qu'on peut découvrir dans son propre passé... Il y a des actions qui n'ont pas fait de bruit... On n'y pense pas... Et pourtant... Quelles étranges répercussions derrière nous... J'ai fait comparaître une de ces actions-là aujourd'hui... J'en ai éprouvé le besoin, à mon réveil... Vous souvenez-vous d'une petite cueilleuse de seize ans appelée Mariétou qui, séduite par un contremaître de l'usine Giraud, avait eté abandonnée, puis honnie par tout le village... Elle pensait se tuer...

MADAME FÉRIOUL MÈRE

Mariétou !... Mais, pécaïre, c'est maintenant la petite Madame Auger, celle qui est ici aujourd'hui...

FÉRIOUL

C'est ça... Je l'ai invitée exprès... Vous rappelez-vous, c'est moi qui lui ai trouvé un brave mari.

MADAME FÉRIOUL MÈRE

Elle est ma foi, maintenant, confiseuse-pâtissière dans la Grand'Rue.

FÉRIOUL

Mais une chose que vous ignorez, bien certainement, c'est qu'un jour qu'elle pleurait après son abandon, pauvre fille, affalée contre un tas de foin, je l'ai consolée de très près...

MADAME FÉRIOUL MÈRE

Eh bien?

FÉRIOUL

Vous ne sourcillez pas.

MADAME FÉRIOUL MÈRE

Et, qu'est-ce que ça prouve, simon que j'ai donné le jour à un robuste garçon qui n'avait pas froid aux yeux pour le bonheur des jolies filles... S'il a bu quelques rasades de trop... eh bien, le bon Dieu décomptera !...

FÉRIOUL

Ce que vous trouverez peut-être moins joyeux,

ma mère, c'est que, sept mois à peine après son mariage, cette fille donnait naissance à je ne sais quel vague petit garçon...

MADAME FÉRIOUL MÈRE

Tais-toi !... Tu m'ennuies, à la fin, tu m'agaces !...

FÉRIOUL

Oh ! il n'y a de ma part, je m'empresse de le dire, que le plus ténu des soupçons. C'est probablement, sûrement, une absurdité... J'avais toujours repoussé cette idée ! Pourtant, si par hasard — et je ne le crois pas — cet enfant ne m'était pas complètement étranger... Suivez alors la filière de cette action, je vous en prie... suivez...

MADAME FÉRIOUL MÈRE, *bougonnant.*

Qu'est-ce que tu vas chercher là... En voilà des embrouillamini... Je ne sais pas ce qui te prend, mon garçon... Tu nous mets la tête à l'envers... Boudiou ! c'est ma bru qui est coupable et c'est toi qui t'accuses? Qu'est-ce que tu vas chercher là? Quelles sont ces sornettes à dormir debout? En quoi excusent-elles une coquine qui...

FÉRIOUL, *l'interrompant.*

Soyez tranquille, ma mère, je n'excuse pas, c'est inexcusable !

MADAME FÉRIOUL MÈRE

A la bonne heure.

FÉRIOUL

Je n'excuse pas, je compare les faiblesses hu-

maines. Allons, maman, restez l'abeille de la maison qui vaque des fleurs aux armoires et laissez-moi la charge de soucis que vous ne pouvez ni comprendre ni partager.

MADAME FÉRIOUL MÈRE, *mettant ses lunettes sur son nez.*

Alors, c'est cette petite dont tu me parlais qui est à tourner autour de la maison.

Elle regarde dans le jardin.

FÉRIOUL

Oui, elle me cherche un peu partout... Je ne l'avais pas revue depuis cinq ans...

MADAME FÉRIOUL MÈRE

Appelle-la donc, que je la mire de près. Je l'ai si peu remarquée...

FÉRIOUL, *faisant un signe.*

Psst ! madame Auger ! une seconde ! ma mère voudrait vous parler.

Madame Auger entre du jardin. Un petit garçonnet de cinq ans à peine l'accompagne. Elle salue.

MADAME FÉRIOUL MÈRE, *regardant durement la mère.*

C'est votre petit, ça?

MADAME AUGER

Salue, Baptistin.

Un silence.

MADAME FÉRIOUL MÈRE, *après avoir regardé l'enfant en silence, dit avec orgueil.*

Il est bien fait !...

Elle sort en maugréant quelques mots de patois.

SCÈNE III

FÉRIOUL, MADAME AUGER

MADAME AUGER

Elle n'est pas contente, Madame Férioul.

FÉRIOUL

Bah ! Elle bougonne un peu... c'est dans ses habitudes... (*En désignant le petit*) Vous êtes contente de lui ?

MADAME AUGER

Oh ! oui, monsieur, il a toujours la croix. N'est-ce pas, Baptistin ?

FÉRIOUL

Son père l'aime bien ?

MADAME AUGER

Mais, pourquoi ne l'aimerait-il pas ?

FÉRIOUL

Bah ! je ne sais pas... je disais ça... (*Elle baisse la tête et pleure.*) Qu'est-ce que vous avez ?

MADAME AUGER

Ça me fait de l'émotion de vous revoir...

FÉRIOUL

Pourquoi, mon enfant... C'est si loin, tout ça... si loin...

MADAME AUGER

Bien sûr, seulement on ne peut pas s'empêcher, n'est-ce pas? Ça me fait de l'émotion tout de même. Je n'étais jamais venue chez vous...

FÉRIOUL

Vous êtes contente de votre mari? Vous êtes heureuse?

MADAME AUGER

Oh! oui, grâce à vous, monsieur Férioul. La vie passe. J'emploie mes journées à étuver les abricots et à chasser les mouches de la boutique...

FÉRIOUL

Eh!... mais... c'est déjà très bien tout ça...

MADAME AUGER

Monsieur Férioul, aujourd'hui, je ne peux pas m'empêcher de penser à ce jour d'autrefois où vous m'avez trouvée en train de pleurer dans le champ de la Combebleue, là, au bas de la côte et où vous m'avez dit : « Qu'est-ce que vous faites-là? Vous avez l'air d'un petit fifi fenouillet », vous vous rappelez? les petits oiseaux qu'on voit seuls dans les haies... Quelques heures avant, je voulais

mourir... Les vendangeurs étaient passés sur la route. Le bourrat, qui marchait devant, m'ayant aperçue, m'avait crié en claquant du fouet : « Zou ! Mariétou ! c'est l'amour !... » Quand vous êtes parti, je suis restée là jusqu'au soir. A six heures, les vendangeurs sont repassés, et j'ai entendu le bourrat qui me lançait encore : « Zou ! Zou ! Mariétou... C'est l'amour... » Et j'ai pleuré, monsieur Férioul, comme maintenant !

Elle baisse la tête.

FÉRIOUL

Qu'est-ce que vous voulez, Mariétou, c'est le bourrat qui avait raison. C'est l'histoire éternelle ! Partout, toujours, c'est la même chose, dans toutes les maisons, sous tous les toits... Ici même, à cette place où nous parlons, qui sait si ne se sont pas échangées un jour des paroles presque exactement pareilles à celles que nous échangeons en ce moment... (*Brusquement.*) Allons, ne pensons pas à ça...

MADAME AUGER

Non, bien sûr.

FÉRIOUL

C'est le déchet du passé... de nos actes !... (*Il regarde longuement l'enfant qui s'est assis dans un fauteuil depuis un instant.*) C'est le mystère... (*Intimidé, l'enfant s'avance vers lui. Ils se contemplent tous deux.*) Mais, dites donc, il a du chocolat plein les joues, ce gros garçon ! Regardez-moi ça... comme il est sale... essuie-toi (*Madame Auger lui essuie la bouche avec sa propre salive, comme font les paysannes.*) Allons,

on s'occupera de lui plus tard... On veillera à ce qu'il ait une situation... au moins dans son village... C'est un futur surnuméraire de l'administration...

MADAME AUGER

Oh! monsieur Férioul, vous êtes trop bon!...

FÉRIOUL

On le dit, ma fille, on le dit... Je suis très content de vous avoir revue.

MADAME AUGER

Moi, aussi, monsieur Férioul, je vais en profiter pour m'en revenir par votre propriété, par le champ de la Combebleue. Ça me fera plaisir d'y repasser.

FÉRIOUL

Vous verrez justement, on le cueille en ce moment.

MADAME AUGER

C'est vrai, comme autrefois. Qu'est-ce qu'on cueille, en ce moment?

FÉRIOUL

Des genêts d'Espagne.

MADAME AUGER

Ah! oui, en ai-je coupé des fleurs chez vous... Au revoir, monsieur Férioul.

FÉRIOUL

Au revoir, Mariétou, et continuez d'être heureuse.

MADAME AUGER

Oh ! il ne reste plus grand'chose quand l'amour s'en est allé !

Elle sort avec Baptistin.

FÉRIOUL, *on entend des voix qui crient :*
« Monsieur le préfet ! Monsieur le préfet !... »

Qu'ést-ce que c'est?

UNE VOIX

Par ici, mes enfants, rangez-vous là.

LA SOUS-MAITRESSE, *entrant, effarée.*

Monsieur le préfet des Alpes-Maritimes qui arrive...

FÉRIOUL

Il est là? Qui est-ce qui vous a dit ça?

LA SOUS-MAITRESSE

Il est là... en auto... oui... C'est le jardinier qui vient de l'annoncer... Il entre, le voilà. (*Elle appelle encore les enfants.*) Rangez-vous, saluez...

FÉRIOUL

Mais, mademoiselle, il ne vient sûrement pas pour la réunion. Vous vous trompez, je ne l'ai pas invité.

On voit, en désarroi, les enfants dans la pièce à côté saluer le préfet. Le préfet entre à grands pas, en coup de vent.

LE PRÉFET

Bonjour, bonjour, madame. Bonjour monsieur

le maire. (*Bas, à Fériou.*) Eloignez tout le monde. éloignez tout le monde, j'ai à vous parler.

FÉRIOUL

Parfaitement, mon cher préfet... (*A la sous-maîtresse*) Monsieur le préfet et moi nous avons à causer, voulez-vous vous retirer et fermer les portes, s'il vous plaît.

SCÈNE IV

LE PRÉFET, FÉRIOUL

LE PRÉFET

Mon cher conseiller, je ne fais qu'entrer et sortir, une seconde, je suis très pressé... il faut que je sois de retour à Nice à cinq heures. Vous ne devez pas être surpris de me voir et vous devez comprendre la légitime émotion qui s'est emparée du représentant du gouvernement en lisant ce matin la note tendancieuse du *Petit Grassois*. Vous étiez déjà clairement désigné. J'ai quitté Nice cet après-midi et j'ai couru à la sous-prefecture. Je n'ai pas voulu repartir sans vous dire que c'est très embêtant... très embêtant...

FÉRIOUL

Eh bien, vous avez l'embêtement facile, mon cher préfet ! Pourquoi ? A propos des élections sénatoriales ?

LE PRÉFET

Mon cher, vous êtes candidat officiel, vous êtes le candidat du gouvernement. Il n'y a pas à dire, il faut absolument prier n'importe qui, l'instituteur, par exemple, de faire tout de suite une note qui paraîtra demain matin dans le *Républicain des Alpes-Maritimes.*

FÉRIOUL

Mais à quoi cela servira-t-il?... Vous ajoutez de l'importance à ces basses calomnies?

LE PRÉFET

Mon cher conseiller, je n'en doute pas, ce sont des calomnies, nous y sommes habitués en ces temps d'élection. Mais je viens d'apprendre quelque chose d'extrêmement ennuyeux. Demain, à la réunion des délégués sénatoriaux où il faudra que vous preniez la parole, Monsieur Escarcasset, le candidat réactionnaire, a l'intention de soulever un incident... je vous en avertis. Vous allez être vilipendé, traîné dans la boue, peut-être...

FÉRIOUL

Si ça les amuse...

LE PRÉFET

Mon cher conseiller, faisons attention, faisons attention. Pour Escarcasset, c'est un appoint considérable s'il y a un scandale... ou motif à scandale, je veux dire, songez... songez quel bénéfice pour la réaction. Votre parti marche derrière vous... Il n'y a pas à se faire d'illusion... Le pays est autant réactionnaire que républicain.

L'écart des suffrages sera insignifiant, il suffit de quelques voix déplacées pour qu'il y ait un siège de perdu. C'est le seul siège républicain du département.

FÉRIOUL.

Pas de chance !

LE PRÉFET

Jugez quelle tape pour moi et pour le gouvernement...

FÉRIOUL

Oh ! pour vous...

LE PRÉFET

Mais, pardon, vous êtes bon, il faut absolument que le candidat officiel passe. Ma première classe en dépend. Le ministre m'a dit : « Marchez à fond. Faites de la candidature officielle... »

FÉRIOUL

Eh bien, vous en faites ! Qu'est-ce qu'il veut de plus ?

LE PRÉFET

A Grasse même, le bureau du Comité départemental est en émoi, depuis ce matin... Mais oui... nous en sommes là... la réunion publique contradictoire aura lieu demain, qu'allez-vous répondre à Escarcasset ?

FÉRIOUL

Sacré Escarcasset, va !

LE PRÉFET

Il faut démentir ce bruit, mon cher, fortement...

Les délégués vont avoir la partie belle... C'est entendu, c'est de la calomnie pure et simple; mais enfin entre nous, je peux bien vous le dire, mon cher Férioul, j'arrive de la sous-préfecture, eh bien!...

FÉRIOUL

Eh bien, quoi!

LE PRÉFET

Eh bien, je ne sais pas comment certains renseignements sont parvenus, — le parti clérical est tellement aux aguets... eh bien!... on a obtenu de Paris certaines confirmations... enfin... enfin... il faut vous tirer de là; c'est entendu, ce n'est pas vrai, mais...

FÉRIOUL

Oui, vous l'avez déjà dit deux fois. Qu'est-ce que ça peut vous faire que ce soit vrai ou pas... d'ailleurs?...

LE PRÉFET

Le résultat de l'élection y est attaché simplement... voyez-vous les interruptions qui vont couper dès demain l'exposé de votre programme, voyez-vous ça?... Les paysans qui vont crier en patois : « Et ta mounino!... » c'est très embêtant! Il n'y a pas à se faire d'illusion... il faut que, vraie ou non, cette histoire soit liquidée pour l'honneur du parti... Voyons, voyons, mon cher Férioul, vous êtes trop au courant des choses électorales... vous savez bien qu'elles sont liées, en fait... le parti tout entier subit le contre-coup de votre vie privée.

Il se trouverait atteint par le scandale qui pourrait éclabousser un de ses membres.

FÉRIOUL

Mon cher préfet, cette conversation commence à m'échauffer les oreilles.

LE PRÉFET

C'est possible, mais c'est mon devoir administratif de parler ainsi. Je ne me mêle pas une seconde, je vous prie de le croire, de votre intérieur et je ne me permets pas d'incriminer en rien votre honneur personnel. Je parle au nom des intérêts mêmes de la République.

FÉRIOUL

Si vous saviez, depuis quelques heures, ce que je me fous de la République.

LE PRÉFET

Démentez ou étouffez; autrement je ne peux plus vous soutenir.

FÉRIOUL

Et si je refuse?

LE PRÉFET

Voyons, Férioul, ce n'est pas la première fois qu'on se trouve en présence d'une circonstance pareille. Les éphémérides des départements regorgent d'histoires analogues. Hélas ! mon cher, ce sont les accidents particuliers de notre vie. On s'arrange. Rappelez-vous l'affaire de la petite sous-préfète de Sisteron... On s'arrange pour éviter une campagne.

FÉRIOUL

Supposez que nous n'étouffions pas la campagne et, après tout, supposons qu'elle soit motivée. Qu'est-ce que vous ferez?

LE PRÉFET

Dans ce cas, c'est plutôt à vous, mon cher, que je poserai la question. C'est de vous seul que dépendrait la suite de cette situation. Vous auriez, me semble-t-il, le choix entre votre vie publique et votre vie privée. Oh! il va de soi que, si une autre solution intervenait, si vous mettiez votre vie privée à l'abri de toutes les attaques possibles...

FÉRIOUL

Qu'est-ce que vous voulez dire? Voyons, ne perdons pas de temps.

LE PRÉFET

Je dis, dans l'hypothèse que vous présentez, que le fait de divorcer, si telles étaient jamais vos intentions, par exemple, ou l'annonce seulement d'une séparation suffirait au contraire à calmer l'opinion publique, à faire jaillir sur vous tout l'éclat de cette décision... sur votre haute moralité... Mon cher Férioul, je suis persuadé que je ne ferai pas en vain appel à votre loyalisme, à votre dévouement aux institutions... Le vieux démocrate qui a aidé au développement de notre régime dans les campagnes saura faire un sacrifice qui...

FÉRIOUL

Non, répétez... C'est trop drôle! Le divorce,

par ordre de l'administration, c'est à crever de rire... Mon cher préfet, je n'ai d'ordre ni de conseil à recevoir de personne, et je ne permets pas qu'en ma présence on manque d'égards à mon foyer et à ma femme.

LE PRÉFET

Vous dites?... Il me semble qu'à votre tour...

FÉRIOUL

Rompons, monsieur le préfet. Mes décisions ne relèveront jamais que de ma conscience. Je place ma liberté morale plus haut que les intérêts de parti. Si j'offusque la République, qu'elle aille se faire pendre ailleurs que chez moi... Monsieur le préfet, veuillez me rayer de la liste des candidats... Oui, effacez ma candidature... Je donne aussi ma démission de conseiller général... et aussi de maire... Ma vie politique se termine ici. Je serai désormais celui qui s'en fiche... dans ses sabots. Bien le bonsoir !

LE PRÉFET

Vous avez bien réfléchi?

FÉRIOUL

Trop !

LE PRÉFET

Soit. Brisons là... Vous me créez une situation administrative terrible, mais je n'ai pas le choix entre deux périls et je m'en tirerai : aussi bien cette conversation a assez duré, à mon gré.

Férioul ouvre la porte du fond.

FÉRIOUL

Et au mien donc, monsieur le préfet !

Le préfet s'en va.

SCÈNE V

FÉRIOUL, MADAME FÉRIOUL MÈRE, puis JEANNETIER, puis CHARLOTTE

FÉRIOUL

Et aïe donc !

MADAME FÉRIOUL MÈRE, *en coulisse*

Maurice, je peux entrer?

FÉRIOUL

J'ai fini.

MADAME FÉRIOUL MÈRE, *affairée.*

Eh bien, as-tu vu Jeannetier?

FÉRIOUL, *sursautant.*

Il est dans la maison?

MADAME FÉRIOUL MÊRE

Je viens de le voir traverser le jardin.

Jeannetier entre, en costume de voyage, par la porte de gauche.

JEANNETIER

Maurice?

FÉRIOUL, *se retournant.*

Déjà?

JEANNETIER

Je suis là, à côté, depuis cinq minutes... On me disait que tu parlais à quelqu'un d'important... J'attendais avec impatience pour entrer.

FÉRIOUL

Elle est là?

JEANNETIER

Non, elle ne sera là que dans quelques instants; moi, j'avais mon auto qui m'attendait à la gare... Votre voiture suit lentement. Bonjour, madame Férioul.

MADAME FÉRIOUL MÈRE

Bonjour, monsieur Jeannetier, vous nous trouvez dans un joli état !... Ah ! quel grabuge ici !

FÉRIOUL

Eh bien... eh bien... parle...

JEANNETIER

Eh bien, je te raconterai, mon vieux, je te raconterai en détail. Le bijoutier a été confondu, son rôle a été démasqué... Ta femme a très noblement déposé, vraiment très bien, tu sais, très digne... Toute la vanité de cette histoire est apparue au grand jour... Acquittement du rasta... pas de tentative frauduleuse. Ta femme hors de cause, naturellement.

FÉRIOUL

Mais sa déposition ?...

JEANNETIER

Oh! non, pas maintenant. Voyons, tu es fou, nous n'avons pas le temps... Ce soir, je te donnerai tous les détails (*Il lui serre fortement la main.*) Maintenant, ne te coupe pas quand elle va arriver... Je suis censé, naturellement, ne pas avoir quitté Grasse, ne pas l'avoir vue depuis son départ, et je me trouve là aujourd'hui par le plus grand des hasards, n'est-ce pas?

FÉRIOUL

Bien entendu!... J'ignore que tu l'as rejointe à Paris et tu arrives à l'instant de chez toi pour la fête des enfants...

Le soir tombe sur l'Esterel bleu au loin. Madame Férioul, tristement, va au mur et donne la lumière dans la pièce.

JEANNETIER

Vous allez la voir!... C'est un triste spectacle... vous allez la voir morte de peur et d'anxiété, ne comptant que sur cette chimère folle : l'ignorance des siens. Qu'allez-vous faire? Tu n'as pas changé, je suppose bien, tes dispositions? Ce serait épouvantable!

FÉRIOUL

Non! Elle me retrouvera ici avec ma mère, comme si rien ne s'était passé... Nous ignorons tout, n'est-ce pas, ma mère? Nous sommes aveugles.

MADAME FÉRIOUL MÈRE

Oui, monsieur Jeannetier, ce sera ainsi...

JEANNETIER

Mais, serez-vous assez forts pour dissimuler?

FÉRIOUL

Nous avons eu le temps de nous composer un visage.

JEANNETIER

Ah ! mes amis... ce voyage ! Si tu pouvais comprendre, soupçonner ces deux jours qu'elle vient de passer !... Soyez bons, soyez bons !... Songez que, depuis qu'elle est partie d'ici, elle n'a pas dormi une minute.

FÉRIOUL

Ici, nous n'avons guère dormi plus longtemps.

JEANNETIER

Oui, mais trois jours d'insomnie fiévreuse, de voyage, avec cette fatigue que vous n'avez pas eue !... J'ai voulu lui faire prendre, cette nuit, un cachet pour dormir... elle s'y est refusée. Elle a des yeux fous, hagards... trois jours sans dormir ! Oh ! ce retour, je m'en souviendrai longtemps ! Elle est restée dans le compartiment sans dire un mot... fixe... Ce n'a été que lorsque, à la portière, ont apparu les premiers indices du pays, les oliviers, la mer, qu'elle s'est subitement détendue... Dès la Ciotat... La vue peut-être de ce pays, où elle rentrait de l'air natal... la paix... Elle s'est écroulée en sanglotant, et elle ne répétait que cela : « Mes enfants ! mes enfants ! » ou « Maurice ! ». Elle regardait par là, de votre côté, comme si l'on arrivait... mais, avec quels yeux ! C'était affreux,

mon cher... N'importe qui en aurait eu le cœur déchiré. Mais songez, maintenant, au moment où cette malheureuse va franchir le seuil ! accrochée désespérément à cette idée fixe de vous retrouver tels qu'elle vous a quittés ! Quelle émotion !

FÉRIOUL

Et elle nous retrouvera, en effet, tels qu'elle nous a quittés.

JEANNETIER

Ah ! mon Dieu ! Ecoutez les grelots de la voiture... C'est elle...

LES ENFANTS, *traversant la pièce en courant.*

La voiture, papa ! Papa, voilà maman !

FÉRIOUL

Oui, c'est ça.

JEANNETIER

Sapristi ! Vite ! Mon pardessus ! (*Il enlève son pardessus.*) Que je n'aie l'air de rien du tout... (*Il jette son pardessus et son chapeau, au hasard, sur la table.*) Donnez-moi quelque chose à faire...

FÉRIOUL

Quoi ?

JEANNETIER

N'importe quoi, que j'aie l'air installé... Tiens, je vais porter cet arbuste dans un coin... sur la table...

Il transporte une caisse de fleurs.

MADAME FÉRIOUL MÈRE

Courage, toi !

FÉRIOUL

Vous de même... faites bonne figure, n'est-ce pas? Moi, du moment que j'ai eu le courage du départ, j'aurai celui du retour...

On entend les grelots de la voiture se rapprocher. Les enfants traversent la pièce en courant et vont sur le perron. On les voit faire des signes avec la main et crier : « Maman ! Maman ! Bonjour, maman ! » Férioul et sa mère, à l'intérieur, sont hésitants, angoissés.

MADAME FÉRIOUL MÈRE

Va.

LES ENFANTS, *sur le perron.*

Comment vas-tu, petite mère?

CHARLOTTE, *apparaissant sur le perron.*

Bien, mes enfants.

Elle entre. Férioul va à elle.

FÉRIOUL

Bonjour, Charlotte.

CHARLOTTE

Bonjour, Maurice; bonjour, ma mère.

FÉRIOUL

Et le voyage s'est bien passé, en somme, du moins comme résultat?

CHARLOTTE

Oui, Maurice, je suis seulement bien, bien fati-

guée... (*Elle embrasse encore ses enfants.*) Bonjour, mes petits... Vous allez tous bien?

Elle les étreint. Elle regarde autour d'eux avec anxiété.

FÉRIOUL

Mais oui, pas mal, tu vois; je suis en pleine réception scolaire! je n'ai pas voulu déranger la fête.

CHARLOTTE

Je crois bien, tu as très bien fait.

JEANNETIER, *se retournant.*

Je n'aurais jamais cru que vous arriviez par ce train-là, Charlotte. Je vous attendais ce soir, moi.

CHARLOTTE

Bonjour, Frédéric.

JEANNETIER

Très éreintée alors de votre petit voyage... Si j'avais su, j'aurais été vous chercher à la gare...

CHARLOTTE

Vous êtes trop aimable.

FÉRIOUL

Si tu veux monter dans ta chambre tout de suite?...

CHARLOTTE

Oui, je vais monter. Je crois que je me coucherai.. A part ça, il n'y a rien de nouveau ici?

FÉRIOUL

Mais non... Attends, je suis à toi dans une se-

conde. Je vais donner l'ordre à l'institutrice de ramener ces enfants... Qu'ils ne fassent pas de bruit. Du reste, c'est l'heure de les rentrer.

Il sort. Jeannetier fait à Charlotte un signe négatif.

CHARLOTTE

Vous croyez... vous croyez qu'ils ne savent rien?...

JEANNETIER

Rien... Absolument rien. J'en suis sûr, vous pouvez être complètement tranquille... Vous êtes sauvée !

CHARLOTTE

Ah ! enfin ! enfin ! Je vais donc pouvoir dormir !... Trois nuits !... Je ne sais plus où j'en suis Je vois tout bleu ! Je marche comme dans un rêve... Je m'entends parler, mais c'est tout...

Elle se rapproche des enfants.

LES ENFANTS

Tu ne nous as rien apporté, maman?

CHARLOTTE

Si... si... Des petites choses,.. des joujoux... des bonbons aussi... Mes petits... mes chers petits...

FÉRIOUL, *revenant.*

Ne fatiguez pas trop maman... En somme, comment as-tu trouvé ta mère?

CHARLOTTE

Je te raconterai... Ç'a été une petite crise... Elle a eu plus de peur que de mal !... (*S'adressant à*

Madame Férioul mère.) Vous la connaissez... elle se frappe facilement.

MADAME FÉRIOUL MÈRE, *avec effort*

Et, maintenant, elle est... elle est... hors de danger?

CHARLOTTE

Oh! complètement!... Quelle joie tout de même d'être ici près de vous, près de vous!... Vous n'avez pas idée! C'est joli ces fleurs, ces arbres que vous avez arrangés. Vous n'avez pas l'air contente de me voir, ma mère.

MADAME FÉRIOUL MÈRE

Si... Mais j'ai justement mon diable de rhumatisme qui me cramponne... Enfin, je vais me dégourdir, té... Je vais emballer les marmousets.

FÉRIOUL

C'est ça... occupez-vous d'eux (*Elle s'en va avec les enfants. A sa femme.*) Veux-tu prendre quelque chose?

CHARLOTTE

Frédéric, dites, je vous prie, à la cuisine, qu'on me monte un peu de thé, dans ma chambre, tout de suite... Je n'en puis plus, je vais m'étendre.

JEANNETIER

J'y vais... (*Bas à Férioul.*) Je vous laisse seuls, n'est-ce pas?

FÉRIOUL

Qu'est-ce que ça fait, maintenant?

Jeannetier sort.

SCÈNE VI

FÉRIOUL, CHARLOTTE

FÉRIOUL

Somme toute, un déplacement pour rien... Les nuits ont été dures?...

CHARLOTTE

Le train est secouant... et puis, j'étais énervée... j'ai la tête en marmelade... Oh! ça passera!...

FÉRIOUL

Et tu as pu faire quelques emplettes pour toi?

CHARLOTTE

Des quoi?

FÉRIOUL

Des emplettes.

CHARLOTTE

Ah! oui, j'entendais mal... très peu d'achats...

FÉRIOUL

Paris est toujours pareil?

CHARLOTTE

Oui, très encombré en ce moment, il fait très chaud.

FÉRIOUL

Comment chaud, à cette époque?

CHARLOTTE

Très froid, je veux dire... excuse-moi, je ne sais plus bien ce que je dis.

FÉRIOUL

Oui, tu as l'air bien éprouvée !... Tu n'as vu personne, tu n'as été nulle part?

CHARLOTTE

Mets ta main fraîche une seconde, Maurice, sur mon front, là !

Elle lui prend la main et la pose sur sa tête. Il la laisse faire.

FÉRIOUL, *nerveux*.

Tu ne m'as pas dit si tu avais vu quelqu'un... Tu n'as été nulle part?

CHARLOTTE

J'ai eu tout mon temps à moi dans la journée. J'ai été au bois de Boulogne et dans les magasins... Bien que tu m'aies dit de ne rien te rapporter, je t'ai acheté différentes choses, des bibelots pour ta chambre... Je ne sais pas s'ils te plairont, tu verras.

FÉRIOUL

Ah ! tu as pensé à moi. Tu es bien aimable.

Il fait un mouvement brusque de la tête en se détournant de sa femme.

CHARLOTTE

Pourquoi détournes-tu la tête?

FÉRIOUL

Pour rien.

Il se lève.

CHARLOTTE

Regarde-moi, Maurice. (*Il la regarde. Il a les yeux pleins de larmes.*) Maurice ! Maurice !...

FÉRIOUL

Quoi ?

Leurs yeux se rencontrent, se fixent. Une seconde d'affreuse angoisse et d'interrogation. Charlotte murmure : « Qu'est-ce qu'il y a? Quoi?... » Il ne répond pas.

CHARLOTTE, *faiblement.*

Maurice, tu sais... (*Férioul ne répond pas Il regarde à terre, puis tout à coup ses yeux se portent sur ceux de sa femme. Charlotte s'aperçoit qu'ils sont pleins de larmes.*) Tu sais tout, n'est-ce pas ? (*Férioul reste toujours bouche close, fixant sa femme. Elle pousse un cri et tombe à ses pieds en hurlant.*) Tue-moi ! Tue-moi ! Que ce soit fini ! Tue-moi, je t'en supplie, je veux mourir.

FÉRIOUL

Misérable ! Misérable femme !

CHARLOTTE

J'en ai assez !... Tout ce que j'ai fait pour aboutir à ça !... Ah ! non... qu'on m'achève... Enlevez-moi mes enfants... jetez-moi à la porte ! Maurice, délivre-moi de la vie... enlève-moi ce fardeau... ce poids... Oh ! oh !

Elle gémit, s'accroche à lui.

FÉRIOUL

Tais-toi ! Tais-toi donc, malheureuse !

CHARLOTTE

Mais tue-moi ! sois sans pitié !

Férioul ferme brusquement la porte. Elle est à genoux et se frappe la tête contre le canapé.

FÉRIOUL

On peut venir. Relève-toi, voyons... N'ameutons personne ici, au moins (*Il la relève et la jette sur le canapé où elle s'affaisse de tout son long.*) Tu vois bien que je ne crie pas, moi. Pourtant, ce n'est pas l'envie qui m'en manque ! Car j'en ai sur le cœur, j'en ai !

Il tend le poing vers elle.

CHARLOTTE

Ah ! et puis, tiens, j'aime mieux ça. En avoir fini, au moins. Ça y est. Je suis délivrée. Je n'ai plus à penser à rien. Je n'ai plus rien à faire... Ça y est... Ah ! j'aime mieux ça, ça soulage.

FÉRIOUL

Tu trouves ?

CHARLOTTE

Mon pauvre Maurice ! je devrais te dire d'autres choses... tant de choses... Que je t'aime toujours, que je t'ai toujours aimé... plus que tout au monde... que je suis une misérable folle... mais je n'ai plus la force. A quoi bon, maintenant ? C'est fini... tu ne me croirais pas !... Et puis, non, non, la paix ! la paix ! faites de moi ce que vous voudrez.

Maurice... il y a si longtemps... si longtemps que je souffre !... Que je suis punie de mon infamie ! Dieu, que ça aura été long ! Une éternité ! Et, maintenant, me voilà enfin délivrée, je vais pouvoir mourir... Je voudrais de l'eau... de l'eau sur la tête... Ça brûle !... Je voudrais... je ne sais pas... dormir... dormir... ne plus penser !...

Elle met un coussin sur son visage, comme pour se cacher du monde entier. On l'entend pleurer.

FÉRIOUL

Toutes les larmes que tu pourras verser... n'y feront rien !... Toi... la mère de mes enfants ! Toi que j'avais tant choyée, tant aimée !... Tu nous as déshonorés. Tu as anéanti notre avenir... notre vie... Car, te doutes-tu de ce qui se passe ici, dans la ville?

Il lui enlève le coussin de son visage. Elle se retourne contre les autres, la tête enfouie.

CHARLOTTE

Non. Qu'est-ce que ça me fait? Je ne t'entends plus... je ne veux plus rien entendre, rien savoir... Qu'on m'emporte là-haut, dans ma chambre... Mon pauvre Maurice ! je te plains, tu souffriras... et je t'ai tant aimé !...

FÉRIOUL

N'avais-je pas été bon pour toi?

CHARLOTTE

Oh ! si, tu es bon... Tu es le meilleur des hommes... il faut me punir.

FÉRIOUL

N'étais-je pas un bon mari?

CHARLOTTE

Mon pauvre Maurice ! Je t'entends comme dans un rêve... Va... c'est fini... tu verras... quand je ne serai plus là... Quand tu seras débarrassé de moi... quand je ne serai plus là... tu verras... tout ira bien... (*Elle a un mouvement sur les yeux, la tête roulée sur les coussins. D'une voix comme expirante et divagante.*) Marthon ! Riquet !... Il faudra bien leur dire, leur expliquer.

FÉRIOUL

Quoi? Qu'est-ce que tu dis?

CHARLOTTE

Je ne sais plus bien. Oh ! ne plus penser... plus, plus, plus rien. J'ai mal !

FÉRIOUL, *impatienté, marche de long en large.*

Ecoute... il faut que je te parle... Il faut que tu entendes des choses graves, définitives... Ne nous laissons pas aller à notre douleur... je veux tout de suite parvenir au bout... tu m'entends ?

CHARLOTTE, *faible.*

Oui, Maurice, oui !.

FÉRIOUL

C'est l'heure des résolutions, des déterminations.

CHARLOTTE

Oui, oui !...

FÉRIOUL

L'amour, quand il a été grand, ne se liquide pas en cinq minutes, je m'en suis aperçu l'autre jour, comme aujourd'hui. Nous pouvons décréter qu'il mourra... qu'il est condamné sans appel... mais c'est tout ce que nous pouvons... Pour l'instant, il remue encore, comme les tronçons coupés d'une bête. Tiens, tout à l'heure, je l'ai encore ressenti. Depuis que la ville est ameutée contre toi, car toute la province est sur pied, et les voilà tous dressés contre toi ! Eh bien, un instinct plus puissant que ma raison m'a forcé à me porter à ton secours, à te défendre avec rage, comme ma chose, comme mon bien !... et j'ai préféré envoyer promener toute ma situation publique... d'un coup de pied, pour ne plus dépendre que de moi, me retrouver seul, face à face avec toi, pour te juger. Ce sentiment-là, je n'en ai pas honte. C'est la plus belle partie de l'amour. Mais, maintenant, tout de même, aux actes. Il s'agit de prendre des résolutions fermes pour l'avenir, pour dès demain ! Plus de larmes; nous parlerons du passé plus tard. J'avais résolu de nous séparer de suite dès ce soir; mais c'est une satisfaction d'égoïsme pure et simple; les enfants sont là, il faut y songer... Dans l'union des êtres, il y a plus de choses en jeu que leur seul bonheur. Nous avons été heureux ensemble... nous devons être malheureux ensemble, nous le devons... Oh ! ce sera une chaîne pénible, mais il n'y a que cette solution. C'est fini. Nous vivrons seuls dans nos terres, nous vivrons de nous-mêmes, ce sera amer au début, mais qui sait ?... Oui, qui sait ? J'ai beaucoup réfléchi depuis l'autre jour; j'ai touché le

fond de toute la faiblesse humaine... Qui sait, Charlotte, si, un jour... oh ! bien plus tard !... notre ancien amour, qui a été une chose si bien, si charmante, ne pourra plus nous revenir... non plus pareil... moins clair certes, différent, mais peut-être même agrandi... oui, plus grand d'avoir été faible, coupable !... L'amour déchu, c'est de l'amour humanisé. Oh ! je m'illusionne peut-être, mais n'y a-t-il pas là, au bout... tout là-bas... comme une aurore nouvelle, comme une espérance ?... Est-ce impossible ? L'oubli ne dépend pas de la volonté, mais songe, songe... peut-être un jour... oh ! très loin, très loin... songe à cette chose que je n'ose pas prononcer encore, tant elle apparaît surprenante, le pardon !... Oh ! je ne m'y engage pas, je ne peux pas te donner de trop beaux espoirs, mais je me scrute moi-même, si c'était possible... un jour... songe... le pard... (*Il s'interrompt, inquiet. Il s'approche du canapé à pas de loup. Il regarde sa femme; sous la grande lampe qui l'éclaire, elle respire fortement, calmement. Il s'aperçoit qu'elle est endormie. Il a un mouvement de rage et de fureur.*) Ah ! par exemple ! Ah ! par exemple ! Elle dort ! (*Il lève le poing comme pour la frapper, puis, il le laisse retomber. Il hausse les épaules, puis un sourire amer passe sur sa figure.*) Et moi qui planais là-haut avec mon pardon... dans les idées, dans les mots... Voilà la réponse de la vie. (*Il la contemple.*) Arrivée au bout du calvaire, ses forces l'ont tout à coup abandonnée, la malheureuse ! Et elle repose enfin !

La porte s'ouvre. Riquet et Marthon apparaissent en courant.

RIQUET ET MARTHON

Maman... merci pour les jouets que...

FÉRIOUL, *les arrêtant d'un geste.*

Chut ! Maman dort !... Laissez-la dormir, laissez-la.

RIDEAU

TABLE DES MATIÈRES

6991. — Imp. JOUVE & Cie, 15, rue Racine, Paris. — 6-1926

